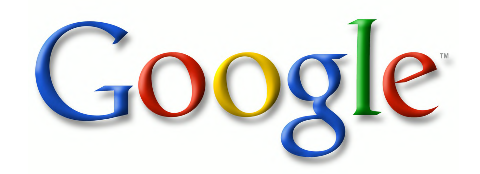








PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

1788

[Tome 12]

AVIS.

C'est actuellement chez les sieurs Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue de la Sourdierre, n°. 14.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

PETITS THÉATRES,

Tome cinquieme.

GUERRE OUVERTE,

OU

RUSE CONTRE RUSE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Antoine Jean Bour...

PAR M. DUMANIANT.



A PARIS,

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE.

C'EST à la lecture de *L'Art de la Comédie*, par M. de Cailhava, Livre instructif et au-dessus de mes foibles éloges ; c'est, dis je, à cet excellent Ouvrage que je dois l'idée de cette Piece. Je vais rapporter ici le passage qui m'a déterminé à traiter le sujet que j'ai choisi.

« .... Après avoir prouvé que plusieurs intri-
» gans nuiroient à une Piece, si leurs ruses ten-
» doient toutes au même but, je vais tâcher de
» faire voir que deux intrigans rendroient, au
» contraire, la Piece plus piquante, si, loin de
» travailler pour parvenir à la même fin, ils se
» croisoient, de dessein prémédité. Les coups
» qu'ils se porteroient mutuellement, donne-
» roient au Spectateur un plaisir plus varié.
» Nous n'avons pas sur notre Théatre une
» seule Piece qui mérite de nous servir d'exem-
» ple.... ».

J'avoue que cette espece de défi, proposé par

M. de Cailhava à tous les jeunes Littérateurs, me tenta. Je cherchois un sujet qui m'offrît les moyens de mettre des intrigans en opposition, lorsque je me rappelai que j'avois lu, dans le Théatre Espagnol, une Comédie d'Augustin Moretto, ayant pour titre *La Chose impossible*. Je la relus, avec avidité; mais, en me présentant un fonds heureux, je n'y vis presqu'aucune scene que je pusse espérer de transporter sur notre Théatre, avec quelque succès. Cependant, si pour les détails, les données de ma Comédie, les caracteres de mes personnages, je n'ai rien emprunté de l'Auteur Espagnol, je dois convenir aussi que sans sa Piece je n'aurois pas fait la mienne.

Attaché au Théatre du Palais-Royal, cette Comédie y étoit destinée, même avant d'être faite. La sensation qu'elle produit dans le Public me flatte d'autant plus qu'elle contribuera, peut-être, à faire tomber un préjugé défavorable à ce Spectacle. Bien des personnes s'obstinent à soutenir qu'une Comédie du bon genre y est déplacée; que les Acteurs n'en sont propres qu'à jouer des Farces. Cependant, le succès soutenu

du *Danger des Liaisons*, d'*Esope à la Foire*, du *Revenant*, de *La Théatromanie*, du *Sculpteur*, des *Bonnes Gens*, du *Fou raisonnable*, des *deux Sœurs*, du *Mensonge excusable* et du *Dragon de Thionville*, derniere Piece que je cite, non parce que j'en suis l'Auteur, mais à cause de mes Camarades, et à cause de son genre, qui n'est pas celui de la Farce : toutes ces Pieces, dis-je, auroient dû prouver que ce ne sont pas les Farces seules qu'on applaudit à notre Théatre, et que les Acteurs n'y sont pas dénués de talent pour la bonne Comédie. Parce qu'ils ont fait valoir, dans le tems, des Pieces d'un genre qu'ils sont les premiers à condamner, et les seules qu'on leur donnoit alors, devoit-on en conclure qu'ils n'étoient propres qu'à celles-là ?

D'ailleurs, les tems sont changés. Ce Spectacle n'est plus ce qu'il étoit à sa naissance. On étoit alors loin de prévoir qu'il viendroit s'établir, pour toujours, dans le Palais du premier Prince du Sang, qu'il seroit honoré de sa protection, et débarrassé, à jamais, par un ordre exprès de Sa Majesté, de ces entraves ridicules,

qui soumettoient les Pieces que l'on y destinoit à la censure des grands Théatres.

Les Entrepreneurs, MM. Gaillard et Dorfeuille, qui joignent un zele infatigable aux connoissances qu'exige la régie d'une telle administration, ne négligent rien pour mériter les encouragemens de leurs Protecteurs. Ils ont attiré à leur Spectacle plusieurs Acteurs de Province. En conservant ceux que le Public accueille, ils se proposent d'en engager d'autres encore pour les seconder, et former une Troupe complete, dans toutes ses parties. Les soins qu'ils prennent pour donner chaque jour plus de consistance à ce Théatre sont aussi avantageux aux jeunes Littérateurs, ordinairement pressés de jouir, qu'aux Comédiens, à qui il présente une nouvelle carriere, agréable à parcourir. S'ils renoncent pour y entrer à un répertoire plus brillant et plus étendu, ils sentent qu'ils en seront dédommagés par un travail moins pénible, par la certitude d'avoir un sort plus assuré, et par celui, plus doux encore, d'appartenir à un Public qui se plaît à encourager leurs dispositions, qui tient

compte de tout et qui s'attache aux Acteurs qu'il a vu se former sous ses yeux.

MM. Gaillard et Dorfeuille ont bien prévu qu'ils auroient de nombreux ennemis à combattre : leurs envieux d'abord, et puis les personnes prévenues, qu'il est si difficile de ramener. Ils sont entrés dans la carriere, bien résolus à ne jamais revenir sur leurs pas, à ne répondre à leurs détracteurs que par une conduite sage et soutenue. Déja ils commencent à jouir du fruit de leur persévérance. Leur Répertoire s'enrichit, peu-à-peu, de productions agréables ; la prévention cesse, et les Amateurs impartiaux les encouragent à poursuivre. Eh ! pourquoi ne les encourageroit-on pas ? Le vœu du Public, depuis long-tems, n'étoit-il pas de voir s'élever un Théatre où les jeunes candidats pussent faire leurs premieres armes ? qui devînt une Ecole Dramatique où s'éleveroient des Acteurs pour la Comédie Françoise, qui n'admettroit que ceux que les suffrages unanimes du Public auroient désignés ?

Consacré particuliérement à la gaieté, ce nouveau Théatre conservera le goût national. On y

verra se former les Auteurs qui rameneront, peut-être, les beaux jours du premier Théatre de l'Europe. Nous n'aspirons point à l'honneur de marcher les égaux des Comédiens François : nous les regardons comme nos Maîtres. C'est à leurs représentations que, dans nos jours de loisir, nous courons former notre goût. Riches, par leur immense répertoire, riches, par les grands talens qu'ils possedent et qu'ils posséderont toujours de préférence, ils seront à jamais le Spectacle avoué de la nation ; mais nous férons tout ce qui dépendra de nous pour suivre leurs traces, du plus près qu'il nous sera possible. La saine partie du Public doit sourire à nos efforts, puisqu'ils sont également utiles à ses plaisirs et aux progrès de l'Art Dramatique.

SUJET DE GUERRE OUVERTE, OU RUSE CONTRE RUSE.

Le jeune Marquis de Dorsan, après avoir fait un long séjour à Paris, est revenu à Marseille, lieu de sa naissance, pour recueillir la succession d'un de ses oncles, que la mort lui a enlevé. Il y a vu, dès son arrivée, Lucile, jeune personne charmante, qui est la niece et la pupille de son voisin, chez lequel elle demeure, le Baron de Stanville, ancien Militaire et ami de feu son oncle. Le Marquis est devenu amoureux de Lucile, et il demande sa main au Baron, qui ne peut la lui accorder, parce qu'il l'a promise à un Officier de Marine, son filleul, nommé le Capitaine Rolland, qui est attendu, le jour même, dans le Port, pour terminer ce mariage. Le

Marquis, piqué du refus, se propose de tout entreprendre pour obtenir Lucile, ne fût-ce que par le moyen d'un enlévement. Il en avertit le Baron, qui compte tellement sur ses soins à s'y opposer, qu'il lui promet de l'unir à sa niece s'il réussit à la faire sortir de sa maison, avant minuit de ce même jour. Le Marquis, aidé de Frontin, son valet, met en usage plusieurs ruses, que le Baron et ses Domestiques font d'abord échouer. Mais Lucile, qui n'aime, ni ne connoît même le Capitaine, répond à l'amour du Marquis, dont il a trouvé le moyen de l'informer; et Lisette, sa suivante, qui aime Frontin et en est aimée, les sert si bien dans leurs projets, ainsi qu'une vieille Gouvernante de la maison du Baron, mise dans les intérêts du Marquis, par lui-même, qu'il parvient, enfin, à emmener chez lui Lucile, au moment où minuit sonne. Le Baron s'avoue vaincu; et, malgré l'arrivée du Capitaine, il consent au mariage des deux amans, et Frontin obtient aussi Lisette.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR GUERRE OUVERTE, OU RUSE CONTRE RUSE.

CETTE Piece, qui eut le plus grand succès dans sa nouveauté, est restée au courant du répertoire de ce Théatre, où elle reparoît très-souvent, et où, depuis deux ans, elle attire le plus grand concours de Spectateurs. Elle a déja passé le nombre de cent représentations, et le Public s'y porte toujours avec la même affluence.

Dans ses *Petites Affiches de Paris*, du 26 Octobre 1786, en annonçant deux des volumes de notre Collection, le cinquieme des Comédies du Théatre Italien, et le dixieme de celles du Théatre François, à l'occasion de *La Coquette*

corrigée, de La Noue, dans laquelle ce Comédien-Auteur joua le principal rôle d'homme, M. l'Abbé Aubert dit que « cette même situation, renouvellée, au Théatre François, par M. Monvel, (dans sa Comédie de *L'Amant bourru*, où il a joué le rôle de Montalais) et qui lui a complétement réussi, ne l'est pas moins heureusement aujourd'hui, au Théatre du Palais-Royal, par M. Dumaniant, qui joue dans *Le Médecin malgré tout le monde* (le rôle du Médecin), et dans *Le Dragon de Thionville* (le rôle du vieux Chevalier de Saint-Louis, secouru par le Dragon), deux Comédies dont il est l'Auteur. M. Dumaniant fait également le principal personnage d'homme dans *Guerre ouverte*, ou *Ruse contre Ruse*. Cette derniere Comédie où il est question d'enlever, de franc jeu, une personne aimable et promise en mariage, qui est représentée par Mademoiselle Forêt (l'aînée), Actrice que la décence, jointe à la sensibilité et aux graces, rend très-précieuse à ce Spectacle, a eu le plus grand succès. Nous devons convenir, puisque l'occasion s'en présente, qu'il est difficile de ne pas admirer l'habileté avec laquelle

l'intrigue

l'intrigue en est conduite, les situations plaisantes qui s'y succedent, presqu'à chaque scene, et les traits ingénieux et piquans qui y sont partout semés. L'enlévement réussit par les ruses mêmes qu'on emploie pour déconcerter celles du jeune homme qui l'a entrepris ; rôle que remplit, très-bien, M. de Saint-Clair, dont le talent, plus applaudi, de jour en jour, à ce Spectacle, contribue essentiellement, ainsi que celui des autres Acteurs, à faire valoir l'Ouvrage d'un camarade estimable, et qui a le mérite rare d'être, à la fois, Auteur et Comédien.»

Depuis cette époque, M. Dumaniant a donné à ce Théatre plusieurs autres Pieces, qui ont toutes réussi, et dans le plus grand nombre desquelles il a joué aussi, avec succès, l'un des principaux personnages.

Les autres Acteurs qui ont joué dans *Guerre ouverte* ne méritent, en effet, pas moins d'éloges que ceux qu'a nommés M. l'Abbé Aubert. Dans le rôle de Lisette, Mademoiselle Fiat déploie toute la finesse d'une soubrette consommée. M. Michot, chargé du rôle de Frontin, y réunit à beaucoup d'adresse et d'aisance toute l'effronterie

d'un fourbe insigne. Mademoiselle Prieur montre, d'abord, dans le rôle de la Gouvernante Nanci, l'humeur reveche d'une vieille Duegne, et, ensuite, la colere d'une femme soupçonnée à tort de s'être laissée gagner. M. Bordier, qui semble, chaque jour, pour ainsi dire, se multiplier à ce Théatre dans le grand nombre de rôles, d'emplois différens, qu'il y remplit, et où il est toujours également original, joue celui de L'Olive, valet du Baron, avec toute la sécurité d'un imbécile avantageux, facile à tromper, vrai caractere de ce personnage. M. Maillé a joué long-tems le rôle de L'Ingambe, vieux Invalide attaché au Baron, sous les ordres duquel il a fait la guerre, et il y a paru avec la franchise et la bravoure d'un vieux Soldat. Il a été remplacé dans ce rôle, alternativement, par MM. Volange, Duval et Genest, qui y ont mérité et obtenu des applaudissemens. Le rôle de François, Portier du Baron, et qui est sourd et begue, est rempli par M. Baroteau, dont l'excellent masque et le ton ingénu conviennent parfaitement à ces sortes de carricatures. C'est lui qui se charge aussi de pincer, dans la coulisse, sur le sistre, dont il est

Professeur, les airs de signal indiqués par Lisette, pour la guitarre, scene quatorzieme du troisieme acte. Mademoiselle Tabraise, l'aînée, et, ensuite, Madame Roubaud, ont été chargées du rôle de Lucile, après Mademoiselle Forêt, et elles l'ont joué, l'une et l'autre, avec beaucoup d'agrément.

Mademoiselle Fleury, jeune éleve de M. Tonnelier, et qui vient de débuter à ce Théatre, dans l'emploi des soubrettes, a choisi pour l'un de ses débuts le rôle de Lisette dans cette Comédie. Elle pince, elle-même, les airs de signal, au troisieme acte, mais sur le sistre aussi, au lieu de la guitarre, et le Public lui a accordé des encouragemens, très-flatteurs, dans ce rôle difficile, où Mademoiselle Fiat s'est montrée avec tant d'avantage.

Guerre ouverte a été imprimée, pour la premiere fois, à Paris, en 1787, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande, n°. 64. Elle a été jouée, aussi-tôt, sur tous les Théatres des Provinces de France, et on l'a mise en Opera-Comique, dont M. Jadin a fait la musique, pour le Spectacle à la suite de la Cour. On l'a

traduite deux fois en Anglois, et une fois en Allemand. Par-tout elle a eu, et elle continue à avoir le même succès qu'à Paris. Les Comédiens François, qui eurent connoissance de cette Piece, quelque tems avant sa premiere représentation, proposerent à l'Auteur de la faire jouer à leur Théatre ; mais, comme il le dit, dans la Préface qu'il a mise au-devant, il l'avoit destinée à celui du Palais-Royal, même avant qu'elle fût composée, et cette demande flatteuse ne put l'engager à revenir sur la premiere disposition qu'il avoit faite de cette Comédie.

M. l'Abbé Aubert, dans ses *Petites Affiches* du premier Mars 1787, en annonçant l'impression de cette Piece, rappelle les éloges qu'il lui avoit déja donnés,et que nous venons de rapporter, et il ajoute : « La Comédie intitulée *La Chose impossible*, d'Augustin Moretto, (et de laquelle *Guerre ouverte* est, en quelque sorte, imitée) se trouve dans le troisieme volume de la Traduction que M. Linguet a donnée, en 1770, de quelques Comédies Espagnoles. Nous avons eu occasion de rapprocher les deux Pieces, et cette comparaison nous a paru être toute entiere à l'a-

vantage de *Guerre ouverte*. Une réflexion, très-judicieuse, de M. Linguet, (dans la Préface de sa Traduction) sur le mépris que, d'après les essais qui en ont été tirés, plusieurs personnes ont conçu pour les Dramatiques Espagnols, c'est qu'elles ont cru les modeles aussi informes que les copies, et, à vrai dire, celles-ci sont quelquefois bien dégoûtantes, mais c'est la faute des prétendus imitateurs de ces Dramatiques.... On n'a point ce reproche à faire à M. Dumaniant. N'ayant même trouvé dans l'Auteur qui lui a fourni un fonds heureux presqu'aucune scene qu'il pût espérer de transporter sur le Théatre pour lequel il a travaillé, il s'est rendu maître de son sujet, et l'a traité de maniere à justifier ce que dit M. Linguet sur l'usage qu'on peut faire des Pieces Espagnoles, pour ce qui s'appelle l'effet théatral. « Le rafinement du goût, » ou, si l'on veut, sa dépravation, ne permet » plus aux Poëtes de se borner à la simplicité » qui a fourni tant de chef-d'œuvres à leurs pré- » décesseurs. Il faut aujourd'hui de grands » mouvemens sur la scene. Il faut des actions » intriguées. On cherche à affecter les yeux et

» l'esprit, plus encore que le cœur. Les Pieces » Espagnoles sont des trésors inépuisables de ces » especes de ressources, dont le génie peut tirer » un très-grand parti. »

« Nous avons déja fait connoître le parti qu'a tiré M. Dumaniant de la Piece d'Augustin Moretto, dont la moralité est que vouloir garder une femme, malgré elle, c'est la chose impossible. Le jugement avantageux que nous avons porté de *Guerre ouverte* s'est trouvé pleinement confirmé. La sensation que produit cette Piece peut donner lieu à des réflexions qui rentrent encore dans ce que dit M. Linguet pour engager les jeunes gens qui se plaignent que les situations leur manquent, et que rien n'est si difficile que d'en trouver de neuves, à mettre à contribution les Comédies Espagnoles. Le Public, en voyant la maniere dont *Guerre ouverte*, et d'autres Pieces, d'un bon genre, sont jouées sur le Théatre du Palais-Royal, paroît revenir du préjugé où il étoit qu'on n'y pouvoit représenter que des Farces. Il peut voir dans la Préface de M. Dumaniant la justice qu'à cette occasion il a cru devoir rendre à ses camarades. Il y insiste

aussi (avec justice) sur le zele infatigable des Entrepreneurs, sur leur persévérance à tâcher d'épurer, de plus en plus, ce Spectacle, et à ne répondre à leurs détracteurs que par une conduite sage et soutenue. »

L'Année Littéraire, 1787, n°. 15, a donné de *Guerre ouverte* un extrait, très-détaillé, rempli d'éloges, qui vont jusqu'à mettre cette Piece en parallele avec *La Folle Journée*, ou *Le Mariage de Figaro*, Comédie en cinq actes, de M. de Beaumarchais, jouée cent fois de suite, au Théatre François, dans le courant de 1784, et même à la lui préférer, à beaucoup d'égards. Sans admettre, ni entreprendre de combattre l'opinion de l'Auteur de cet article, nous répondrons seulement à la critique mal fondée qu'il fait de la rentrée de Lucile chez le Baron, après qu'elle s'est rendue chez le Marquis, scene derniere du troisieme acte de *Guerre ouverte*. Il prétend qu'*on ne sait pas trop par où elle est rentrée*. Rien n'est si facile à savoir, cependant. Elle est rentrée par où elle étoit sortie; par la porte du jardin du Baron, au moment même où ses valets, qui l'ont conduite, par son ordre, chez le Mar-

quis, pour lequel lui et eux l'ont prise, reviennent chez leur maître, en entendant sonner minuit, ainsi qu'il le leur a prescrit. Elle a également entendu sonner l'heure à laquelle la gageure du Marquis doit être gagnée par lui, et elle revient se remettre aussi-tôt entre les mains de son oncle, sans la confirmation du consentement duquel elle ne veut pas profiter de l'avantage de la circonstance pour se donner à son amant ; démarche très-naturelle, qui la ramene à la bienséance que l'on exige de son sexe, et dont la nécessité de son évasion sembloit l'avoir éloignée un instant.

GUERRE OUVERTE,

OU

RUSE CONTRE RUSE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR M. DUMANIANT;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre du Palais Royal, le 4 Octobre 1786.

A

PERSONNAGES.

LE BARON DESTANVILLE, ancien Militaire.

LUCILE, niece du Baron.

NANCI, gouvernante du Baron.

L'OLIVE, valet du Baron.

LISETTE, femme-de-chambre de Lucile.

L'INGAMBE, Soldat, Invalide, demeurant chez le Baron.

FRANÇOIS, Portier du Baron, sourd et begue.

LE MARQUIS DE DORSAN, amant de Lucile.

FRONTIN, valet du Marquis.

La Scene est à Marseille.

GUERRE OUVERTE,

OU

RUSE CONTRE RUSE;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente une Place publique, où l'on voit d'un côté l'Hôtel du Baron, et de l'autre celui du Marquis.)

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *montrant son Hôtel à Frontin.*

Nous voici tout près de mon Hôtel... Tu arrives?

FRONTIN.

A l'instant, M. le Marquis. Je vous ai rencontré lorsque je descendois de la Diligence de Paris. J'allois m'informer dans quel quartier de Marseille est votre

Hôtel quand je vous ai apperçu. Cette Ville-ci me paroît superbe, et l'on peut bien ne pas y regretter la Capitale!

LE MARQUIS.

Je t'en réponds! Le Commerce y fleurit. L'aisance qu'il y répand, un Ciel toujours pur, l'air de gaieté qu'on voit sur tous les visages; tout contribue à en rendre le séjour charmant. Au reste, c'est ma patrie: il est naturel que je m'y plaise, et mon dessein est de m'y fixer pour toujours.

FRONTIN.

Ah! ah! voilà un dessein bien prompt!... Vous venez ici pour hériter d'un oncle millionnaire, que vous n'aviez pas vu depuis l'âge de douze ans, que vous quittâtes cette Ville. Votre projet, si je m'en souviens bien, étoit de recueillir l'héritage, le plus promptement possible, et de retourner bien vîte à Paris, pour y jouir de vos richesses. « Mon cher » Frontin, (me disiez-vous, encore une heure avant » le départ) je suis bien malheureux que ma pré- » sence soit nécessaire à Marseille! Que je vais m'en- » nuyer avec ces Provinciaux! Peut-être serai-je » obligé d'y végéter un grand mois! Un mois hors » de Paris! Ah! quand on a connu les charmes de » ce séjour délicieux peut-on exister en Province? »

LE MARQUIS.

Frontin, tout est changé.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, que dira-t-on de vous là-bas lorsqu'on apprendra cette résolution?

LE MARQUIS.

Peu m'importe !

FRONTIN.

Au fond, j'en suis enchanté !... Vous savez combien je soupirois après ce voyage ? et si vous m'en eussiez voulu croire, vous seriez venu ici avant l'expiration du deuil.

LE MARQUIS.

Je suis ravi que ce pays te plaise ! J'aurois été fâché que l'ennui t'y eût pris, et que tu m'eusses quitté.

FRONTIN.

Moi ! vous quitter ? Ah ! Monsieur, quand on a un bon maître on le suivroit au bout du monde, et l'on se plaît par-tout avec lui.

LE MARQUIS.

Je te loue de ces sentimens !

FRONTIN.

Mais, Monsieur, ce n'est pas, comme vous, un goût du moment, un caprice de rien, le plaisir du changement, qui me faisoient desirer ce voyage. Apprenez que j'y étois appelé par l'amour le plus vif, le plus délicat, le plus honnête. Apprenez que celle que j'adore y respire ; que trois ans se sont écoulés depuis que je n'ai contemplé le minois de mon incomparable Lisette, et que je brûle, enfin, de lui rapporter un cœur que n'ont pu seulement effleurer les Finettes et les Martons de la Capitale !

LE MARQUIS.

Eh! bien, Frontin, nous sommes tous les deux, à peu-près, dans le même cas.

FRONTIN.

Vous êtes amoureux?... J'aurois dû le deviner!... Allons, Monsieur, je prévois que j'aurai de l'occupation dans ce pays-ci comme ailleurs. Pourvu encore que vous n'en aimiez qu'une à la fois, ou que, si le diable vous tente de partager votre hommage, vous soyiez épris de deux voisines; et que vous n'alliez pas faire comme à Paris, où vous aviez la rage de les choisir bien éloignées l'une de l'autre... Qui souffroit de tout cela? c'étoit le pauvre Frontin. Propositions, accords, ruptures, raccommodemens, tout se faisoit par moi. J'étois un Ambassadeur universel. Encore si j'avois eu les ailes de Mercure, ou la voiture de Monsieur; mais je trottois à pied, comme un barbet, et suois à l'avenant. Tour-à-tour, grondé, caressé, battu, payé, mes jours se passoient dans ce penible exercice!

LE MARQUIS.

Je n'en aime qu'une, et c'est pour la vie.

FRONTIN.

Belle, sans doute?... Elle ne le seroit pas qu'elle le paroîtroit à vos yeux!

LE MARQUIS.

L'amour ne m'aveugle point.

FRONTIN.

Est-elle jeune, riche, pauvre, fille, femme ou veuve?

LE MARQUIS.

Je la crois Demoiselle.

FRONTIN.

Il est toujours prudent de n'en pas jurer!

LE MARQUIS, *lui montrant l'Hôtel du Baron.*

Elle demeure là.

FRONTIN, *montrant l'Hôtel du Marquis.*

Et vous là ?... Bon cela !... De-là à là le trajet est facile.

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis te dire, c'est que je l'aime éperdument. Je la rencontrai, à la promenade, le jour de mon arrivée. J'appris qu'elle étoit la niece du Baron de Stanville, ancien Militaire, riche et fort considéré, qui m'a connu dans mon enfance, et qui étoit l'ami de mon oncle.

FRONTIN.

Le Baron de Stanville ?... Ah ! Monsieur...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'as-tu donc?

FRONTIN.

Quel nom venez-vous de prononcer?

LE MARQUIS.

Est-ce que tu connois le Baron de Stanville ?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc te récrier?

FRONTIN.

C'est chez lui que demeure ma Lisette!

LE MARQUIS.

Chez le Baron de Stanville !

FRONTIN.

Lui-même, dont l'Hôtel est vis-à-vis du vôtre. Je n'ai pas oublié l'adresse ; l'amour l'avoit trop bien gravée dans ma cervelle !

LE MARQUIS.

Tant mieux ! nous aurons des intelligences dans la maison.

FRONTIN.

Ah ! je connois votre Belle... Mais n'en espérez rien... (*Tirant une Lettre de sa poche et la montrant au Marquis.*) Tenez, voici ce que m'écrit Lisette, dans sa derniere Lettre... (*Lisant.*) « Mon cher Frontin, mon » bien-aimé... (*Interrompant sa lecture.*) » Je vous fais grace de tout ce qui me concerne, quoique cela soit fort joliment tourné, et que j'eusse un plaisir infini à le relire !

LE MARQUIS.

Abrége.

FRONTIN.

M'y voilà... (*Lisant*) « Je ne suis plus chez ma vieille » Comtesse, attendu qu'elle est morte... ». (*Interrompant encore sa lecture.*) Elle ne l'auroit pas quittée sans cela. C'est une fille attachée à ses maîtres, comme à son amant...

LE MARQUIS.

Eh ! vas donc !

FRONTIN.

Pardon de la digression ! « (*Lisant.*) Attendu qu'elle

» est morte. Je suis chez le Baron de Stanville, dans » la rue de Rome, vis-à-vis l'Hôtel de ton maître. Je » sers sa niece, qui a autant de vertu que de beauté. » On la marie incessamment... »

LE MARQUIS, *l'interrompant vivement.*

On la marie?... Ah! Frontin, il faut rompre ce mariage... Vas trouver Lisette. Intéresse-la en ma faveur: peins-lui la vivacité de mon amour pour sa maîtresse; dis-lui qu'elle fasse l'impossible pour détourner cet hymen funeste. Unissez vos efforts, et, pour récompense de ce service, je vous marie ensemble, et je me charge de votre sort.

FRONTIN.

Ah! M. le Marquis, comptez sur mon zele. Je n'avois pas besoin de la récompense pour vous servir; mais elle ne gâtera rien... (*Regardant sa Lettre.*) Je vois même une phrase consolante pour vous. (*Lisant.*) « On la » marie incessamment. Elle ne connoît pas le futur... »

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Il faut empêcher qu'elle ne le connoisse!

FRONTIN, *lisant.*

« C'est l'oncle qui fait ce mariage... »

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Tous ces oncles sont de même: ils ne savent ce qu' font!

FRONTIN, *lisant.*

« C'est un Capitaine de vaisseau... »

LE MARQUIS, *l'interrompant, en se récriant.*

Un Capitaine de vaisseau!... Un Capitaine de vais-

seau ne lui convient point... Une fille délicate, belle comme l'Amour !

FRONTIN.

Non, Monsieur, elle ne lui convient pas !... Une jolie femme à un Capitaine de vaisseau ! C'est un meurtre !... A la bonne heure, ce sont de braves gens, qui se battent bien ; mais ce ne sont point des hommes à femmes... Je cours trouver Lisette.

(*Il veut s'en aller par le côté opposé à celui où est l'Hôtel du Baron.*)

LE MARQUIS, *lui montrant l'Hôtel du Baron.*

Où vas-tu donc? C'est là qu'elle demeure.

FRONTIN.

Instruite de mon arrivée, elle m'attend chez une amie. Comme les maîtres ont souvent mauvaise opinion des filles qui ont un amant, et qu'ils les mettent à la porte, sans autre examen, elle m'a recommandé de ne pas l'aller trouver à l'Hôtel. Je vole au rendez-vous... Du courage, Monsieur, du courage ! Il y aura bien du malheur si nous n'opérons pas quelque révolution dans le cœur de la niece, ou dans les projets de l'oncle !

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

ON la marie incessamment ! Ces mots cruels retentissent jusqu'à mon cœur et le désolent !... C'est peut-être une fausse alarme... Les domestiques sont souvent mal instruits.... Eh ! non, au contraire, on ne se cache pas d'eux ; ils savent tout, et rien de plus certain que ce maudit mariage... Et je le souffrirois !... Non, non !... Ah ! je sens que j'aime véritablement cette fois... Quel parti prendre ? Chercher à m'introduire dans la maison ? Me faire aimer de la jeune personne ?... M'aimera-t-elle ?... Quelle apparence ?... Depuis deux jours entiers que je m'attache à sa poursuite, a-t-elle pris garde à moi seulement ? Si ses yeux sont tombés sur les miens, c'étoit d'un air distrait ; elle me regardoit sans me voir... Mais ce mariage lui déplaît, peut-être... Oui, oui, il lui déplaît !... Comme j'affirme cela, parce que je le desire !... On la sacrifie à l'intérêt ; j'en suis sûr !... Si je me proposois, moi ? Je suis héritier, jeune. J'ai un rang, un nom dans le monde !... Ah ! je n'ai jamais mieux senti le prix de la fortune !... Elle me préférera à un Marin... Oh ! très-certainement. L'oncle, lui-même, sera flatté de ma demande. Le mariage n'est pas fait ; on peut le rompre... Je le romprai ; je leverai toutes les difficultés. S'il y a un dédit, je le payerai. Je ne demanderai point

de dot. Les avantages les plus forts, le douaire le plus considérable, j'offrirai, je donnerai tout, tout. Elle est si belle, si intéressante qu'il n'est point de sacrifice qu'elle ne mérite... Par qui ferai-je faire la demande? Eh! parbleu! par moi-même. Un autre n'y mettroit pas le même zele, la même chaleur. Le Baron étoit l'ami de mon oncle... Il s'est fait écrire hier chez moi; il est naturel que je lui rende sa visite aujourd'hui. Je ferai tomber la conversation sur sa charmante niece. Des éloges, je passerai à ma proposition... Fasse le Ciel qu'elle soit acceptée!... Mais, qu'il n'aille pas s'aviser de me refuser, cet oncle, car je sens que je deviendrois capable de tout!... (*Appercevant le Baron qui sort de chez lui.*) Eh! juste Ciel! le voici, qui sort de chez lui!... Sa présence m'interdit!... Jamais je n'avois connu ce trouble... Abordons-le, pourtant.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS.

(*Le Baron s'arrête à deux pas de sa porte, et regarde à sa montre.*)

LE MARQUIS, *allant au-devant du Baron.*

M. le Baron...

LE BARON.

Monsieur...

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous ne me remettez pas?

LE BARON.

Pardonnez-moi... C'est vous, mon cher Marquis?... Depuis douze ans que je ne vous ai vu, votre figure n'est presque pas changée... Oh! je vous reconnois bien!... Mais vous êtes un homme à présent! Vous étiez autrefois l'écolier le plus espiégle!... Vous m'avez fait bien des tours!

LE MARQUIS.

Vous vous êtes fait écrire hier chez moi. Je suis honteux de m'être laissé prévenir!

LE BARON, *gaiement.*

Tenez, bannissons le cérémonial. J'ai été trente ans l'ami de votre oncle. Il venoit chez moi; j'allois chez lui, sans façon. La cordialité, la franchise, la gaieté provençale; telles étoient nos communes devises. Si vous pensez comme lui, si le radotage d'un vieux Militaire ne vous ennuie pas, venez chez moi, à toute heure, à tous momens; vous y serez toujours bien reçu. J'en agirai de même à votre égard. Vous verrez bientôt si je suis votre homme. Tel je me montrerai le premier jour, tel vous me verrez dans la suite. L'amitié qui nous lioit, votre oncle et moi, celle que j'avois pour vous, quand vous étiez enfant, la confiance qu'inspire votre physionomie, tout me garantit d'avance que vous me conviendrez à merveille!

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur... mon oncle vous aimoit beaucoup ! Il ne cessoit de me le répéter.

LE BARON.

Autrefois.... Il y a si long-tems que vous n'êtes venu ici !

LE MARQUIS, *avec embarras.*

C'est dans ses Lettres qu'il m'entretenoit de vous... (*A part.*) Je ne sais ce que je dis !

LE BARON.

Il n'aimoit gueres à écrire, pourtant !

LE MARQUIS.

Il m'écrivoit, à moi... Nous étions en relation, pour des affaires.

LE BARON.

Ma foi ! je ne lui en ai jamais connu d'autres que celles de songer à ses plaisirs.

LE MARQUIS.

Il en avoit, cependant... C'est par lui que j'ai su que vous aviez une niece charmante !

LE BARON.

Par lui ? Je crois que le pauvre homme ne l'a jamais connue. Je ne l'ai retirée du couvent que depuis sa mort. Il est vrai que je lui en parlois souvent.

LE MARQUIS.

Elle est belle, Mademoiselle votre niece ?

LE BARON.

Oh ! ce n'est pas parce que je suis son oncle : je ne mets point d'amour-propre à cela ; mais c'est, sans

contredit, la plus aimable et la plus belle créature de tout Marseille! Je ne tarirois pas si j'entreprenois son éloge. Elle est gaie, espiégle; elle se plaît quelquefois à me faire enrager. Je l'ai mise sur ce pied-là; mais elle est sage, douce, réservée avec tous les autres. Il n'y a qu'avec moi qu'elle a son franc-parler. Elle me lutine, elle me fait mille tours; mais je le lui rends bien!... A propos, je la marie: on doit vous avoir dit cela; c'est le bruit de la Ville.

LE MARQUIS, *avec le ton de l'indifférence.*

Oui, j'en suis instruit.

LE BARON.

Eh! bien, puisque vous êtes ici, vous danserez à sa noce.

LE MARQUIS.

Ce mariage est donc bien avancé?

LE BARON.

Non, pas autrement; mais il est décidé.

LE MARQUIS.

C'est un Capitaine de vaisseau?

LE BARON.

Le fils d'un de mes anciens camarades, qui fut emporté, à mes côtés, au siége de Mahon. Le jeune homme se fera un nom; ou se fera tuer, comme son pere. De plus, je suis son parrain. Il s'est distingué à la derniere guerre. Les Gazettes ont parlé de lui avantageusement. Dans l'Inde, il a eu l'honneur de sauver la vie à son Chef d'Escadre, de couler bas deux vaisseaux ennemis et d'en prendre un troisieme. Le Roi l'a récompensé. Sensible aux belles actions,

j'ai voulu en faire de même. Je n'avois rien de plus précieux à lui offrir que ma niece, et je la lui donne.

LE MARQUIS.

Ainsi vous sacrifiez Mademoiselle votre niece?

LE BARON.

Qu'appelez-vous sacrifier? En la faisant la femme d'un brave Officier je crois l'honorer encore! Il y a beaucoup de gens riches, beaucoup de gens titrés dans le monde; mais il y en a peu qui vaillent la peine que l'on s'occupe d'eux!

LE MARQUIS.

Mais, si votre niece avoit de la répugnance pour ce mariage?

LE BARON.

Elle n'en a pas montré jusqu'à présent.

LE MARQUIS.

Connoît-elle celui que vous lui destinez?

LE BARON.

Elle ne l'a jamais vu.

LE MARQUIS.

Et vous pensez qu'elle l'aimera?

LE BARON.

Cela n'est pas absolument nécessaire.

LE MARQUIS.

Y songez-vous?

LE BARON.

Est-ce qu'on est ordinairement amoureux de celle qu'on épouse? Je n'ai jamais vu mettre cette clause dans un contrat.

LE MARQUIS.

Ce devroit être, pourtant, la premiere de toutes ; et nos loix ont eu tort de ne rien prononcer sur cet article.

LE BARON.

Vous embrassez la cause des jeunes gens!

LE MARQUIS.

J'embrasse la cause de la nature et de l'humanité !

LE BARON.

Voilà les mots à la mode ! On a tout dit quand on les a prononcés !

LE MARQUIS.

Je parle d'après mon cœur. Si votre niece, cependant, se sentoit un dégoût invincible pour celui que vous lui destinez, ou qu'un autre vînt à lui plaire ?...

LE BARON, *l'interrompant.*

Cela seroit différent. J'ai promis au Capitaine de faire humainement tout ce qui dépendroit de moi pour lui assurer la main de Lucile ; je lui ai écrit que j'emploierois tout pour la déterminer, excepté l'autorité.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes un oncle charmant, adorable !

LE BARON.

Je ne suis que juste ; j'aime trop ma niece pour être son tyran.

LE MARQUIS.

Vous m'enhardissez !

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS, *se jettant aux pieds du Baron.*

Je me jette à vos pieds !...

LE BARON, *voulant l'arrêter.*

Que faites-vous?... Au milieu de la rue!... Relevez-vous, Marquis!... Que signifie cela?

LE MARQUIS, *toujours à genoux.*

J'adore votre niece!

LE BARON.

Depuis deux jours que vous êtes à Marseille?

LE MARQUIS.

Un regard a décidé du reste de ma vie!... Je vous demande sa main; et comptez que vous trouverez en moi le neveu le plus soumis et le plus respectueux!

LE BARON, *le relevant.*

Vous êtes aussi leste dans vos propositions que prompt à vous enflammer!

LE MARQUIS.

La violence de mon amour, la circonstance, tout me force à cette démarche précipitée. Votre niece m'est arrachée si je tarde. Excusez un amant!... Vous avez connu l'amour, sans doute? et quand il est extrême vous savez qu'il rend capable de tout?

LE BARON.

M. le Marquis, je suis fâché de ce que je viens d'entendre. Dans toute autre circonstance, vous devez croire que je vous aurois préféré à qui que ce

fût ; mais j'ai donné ma parole, et rien ne peut m'engager à y manquer. De plus, si ma niece vous aimoit je ne contraindrois pas son inclination.

LE MARQUIS.

Elle ne pourra être insensible à la pureté, à la vivacité de ma flamme. Retardez cet hymen fatal. Donnez-moi le tems de la convaincre de la sincérité de mes sentimens, et laissez-moi l'espoir de les lui faire partager un jour.

LE BARON.

Ma niece ne vous connoît pas !

LE MARQUIS.

Je me ferai connoître.

LE BARON.

C'est ce que j'empêcherai, de tout mon pouvoir !

LE MARQUIS.

Vous savez quelle est ma fortune? Exigez ; il n'est point d'avantages que je ne sois prêt à faire à Mademoiselle votre niece. Je ne demande point de dot : je ne veux qu'elle, elle seule ; et en la possédant je me croirai trop heureux encore !

LE BARON.

Vous m'affligez, Marquis ! Je me vois dans la nécessité de vous interdire ma maison, jusqu'après le mariage de ma niece.

LE MARQUIS.

Quelle cruauté !

LE BARON.

La prudence l'exige. Le mariage fait, si vous vou-

lez nous voir, vous nous ferez autant d'honneur que de plaisir !

LE MARQUIS.

Le mariage fait ?... Alors je n'aurai plus qu'à mourir !

LE BARON.

Ce sont des mots que cela ! On ne meurt plus d'amour présent : la mode en est passée !

LE MARQUIS, *avec la plus grande chaleur, jusqu'à la fin de la scene.*

Vous me refusez ?... Vous me mettez au désespoir ! Vous ne soupçonnez pas tout ce que je suis capable d'entreprendre !

LE BARON.

Hé que ferez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce que je ferai, ce que je ferai ?... Suffit... (*Galement.*) Voulez-vous parier que, si je me le mets en tête, je viens à bout de rompre ce mariage et de faire entrer votre niece dans mes intérêts ?

LE BARON.

Oh ! je vous parie que non !

LE MARQUIS.

Vous ne me connoissez pas !

LE BARON.

Je suis aussi fin que vous !

LE MARQUIS.

Ne me défiez pas !

LE BARON.

Je vous donne carte blanche. Je suis même si

tranquille sur tout ce que vous pouvez entreprendre que je vous promets la main de ma niece si vous réussissez à mettre ma prévoyance en défaut!

LE MARQUIS, *très-gaiement.*

Vraiment ?

LE BARON, *aussi gaiement.*

Oui.

LE MARQUIS.

Vous consentez ?

LE BARON.

D'honneur !

LE MARQUIS.

Vous êtes charmant !... (*Avec explosion.*) Allons, ce sera guerre ouverte !

LE BARON.

Allons, guerre ouverte !... Mais, un moment. Faisons nos conventions. Songez que le Capitaine arrive aujourd'hui et que je ne puis vous accorder que très-peu d'instans... Le reste de la journée... jusqu'à minuit.

LE MARQUIS, *un peu déconcerté.*

Jusqu'à minuit ?... Le terme est court !

LE BARON.

Vous foiblissez ? vous avez peur ?

LE MARQUIS.

Non... mais... N'importe... Allons, jusqu'à minuit.

LE BARON.

Dispensez-vous d'employer avec moi de ces moyens usés...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh ! je vous ferai plus d'honneur !

LE BARON.

Je vous les permets tous, excepté la violence !

LE MARQUIS, *avec sensibilité.*

M'en soupçonnez-vous capable ?

LE BARON.

Inventez quelle ruse il vous plaira ; je vous promets de la découvrir, sans peine !

LE MARQUIS, *gaiement.*

Ah ! ça, votre niece est à moi si j'ai l'art de l'instruire de mes sentimens et de les lui faire agréer ?

LE BARON.

Oh ! non pas !

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

LE BARON.

Il faudroit, par exemple, ce qui est très-difficile, et je crois même impossible, que vous pussiez parvenir à l'emmener de chez moi, de son plein gré, et sans que je m'en apperçusse.

LE MARQUIS, *étourdiment.*

Oh ! c'est une bagatelle !

LE BARON, *gaiement.*

Mais, vous m'effrayez !... Il faut que je rentre chez moi pour voir si ma niece y est encore !... Peste ! vous m'avez l'air d'être à craindre !

LE MARQUIS.

Adieu, mon oncle !

LE BARON.

Votre oncle !... Ah! je crains bien de ne pas l'être de si-tôt! Le moyen que vous voulez prendre pour entrer dans ma famille ne vous réussira pas ; j'ose vous le prédire ! M. le Marquis, je vous baise les mains.

(*Il rentre chez lui.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

IL faut avouer que je suis bien malheureux ! Il m'arrive, une seule fois en ma vie, d'être amoureux sérieusement, et je le suis d'une femme que l'on va donner à un autre !... Allons, il faut soutenir la gageure ! L'amour donne de l'esprit aux plus sots ; pourquoi ne m'en donneroit-il pas, à moi ?... Qui sait ce qui peut arriver ?... Mille plans se présentent déja à mon imagination.... Il seroit plaisant que je pusse réussir dans mon entreprise !... Frontin, le fidele Frontin ne m'aidera-t-il point de ses lumieres et de son génie ? Ne puis-je pas gagner les domestiques du Baron ? Avec l'or on vient à bout de tout... Eh ! bien, je le prodiguerai !... Je sens renaître l'espérance dans mon cœur, et ce pressentiment m'est le garant assuré du succès !

SCENE V.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! Frontin !...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Ah ! Monsieur !...

LE MARQUIS, *l'interrompant aussi.*

Je quitte le Baron...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Je sors d'avec Lisette...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je lui ai demandé sa niece...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Elle s'intéresse en votre faveur...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Il me la refuse...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Elle désespere de vous être utile...

LE MARQUIS, *surpris.*

Ah ! ah !

FRONTIN.

Nous avons fait de belles découvertes, à ce qu'il me paroît !

LE MARQUIS.

Je lui ai dit, piqué de ses refus, que j'enleverois sa niece !

FRONTIN.

FRONTIN.

La belle avance !

LE MARQUIS.

Il me l'a promise, si j'en viens à bout.

FRONTIN.

Le drôle de marché !

LE MARQUIS.

Il compte sur sa prévoyance !

FRONTIN.

Et vous comptez sur mon génie ?

LE MARQUIS.

Précisément !

FRONTIN.

Vous avez mal fait de le prévenir.

LE MARQUIS.

J'ai dit cela dans un moment où j'étois hors de moi !

FRONTIN.

On a tant de peine à tromper ceux qui ne s'attendent à rien !

LE MARQUIS.

Cela est vrai !

FRONTIN.

Hé comment surprendre un homme averti ?

LE MARQUIS.

Et qui, sur-tout, n'est pas un sot ; un ancien Militaire !

FRONTIN.

Qui a fait des siennes, dans son tems !

LE MARQUIS.

Je disois cela pour l'épouvanter... Il en a ri!

FRONTIN, *avec colere.*

Il en a ri?... Eh! bien, il faut faire en sorte qu'il n'en rie pas le dernier!... La difficulté de l'entreprise augmentera la gloire du succès!

LE MARQUIS.

C'est ce qùe j'ai pensé!

FRONTIN.

C'est ce que je sens, moi!... Le grand mérite d'attraper un vieux Géronte, perclus de tous ses membres, bête comme un oison et qui donne, tête baissée, dans des piéges mal tissus?... Le beau, le noble, le sublime est de venir à bout d'un de ces personnages qui ne doutent de rien!... Celui-ci est donc bien madré?

LE MARQUIS.

Il en a l'air!

FRONTIN.

Tant mieux!... D'abord, celui qui attaque n'a qu'un objet en tête; il sait ce qu'il va faire: au lieu que celui qui se défend peut être la dupe de ce qu'il prévoit le moins. En second lieu, tous les hasards seront pour nous.

LE MARQUIS.

Raisonnement superbe!

FRONTIN.

Lisette nous secondera, sans contredit!

LE MARQUIS.

Elle n'est pas seule dans la maison?

FRONTIN.

Eh! non, par malheur!... Le domestique du Baron consiste en cinq personnes. D'abord, un vieil invalide, impotent et goutteux, camarade de guerre du Baron, homme incorruptible, et plutôt ami que serviteur de son maître; un Portier, espece d'imbécille, sourd comme une trappe, être absolument nul; ma Lisette qui vous est dévouée; un L'Olive, personnage subtil, si l'on veut, mais sans tenue, indiscret, bavard, présomptueux, animal qu'on ne peut s'attacher, assez à craindre pour nos projets, mais moins encore qu'une vieille Gouvernante, le conseiller intime de son maître, digne, à ce que m'a dit Lisette, d'être Duegne en Espagne, et que je redoute d'autant plus qu'elle vient de me voir avec ma bien-aimée, que cela suffit, si l'on sait que je suis à vous, pour la rendre suspecte à l'oncle et nous fermer tout accès dans la maison.

LE MARQUIS.

Il faut la gagner.

FRONTIN.

Ou la faire suspecter, elle-même.

LE MARQUIS.

J'aimerois mieux la gagner.

FRONTIN.

Elle est vieille!

LE MARQUIS.

Je lui dirai des douceurs.

FRONTIN.

Excellent!... Elle doit aimer l'argent.

LE MARQUIS.

Je lui donnerai de l'or.

FRONTIN.

Elle est à nous !... (*Appercevant Nanci, dans le lointain.*) Ah ! Monsieur !...

LE MARQUIS.

Quoi ?

FRONTIN.

Voici le personnage, qui s'achemine par ici... Je vous laisse ensemble. Je vais faire un tour à l'office. Les grands esprits, comme les sots, ont besoin de se restaurer. Un verre de Champagne m'exaltera l'imagination... Allons, Monsieur, faites votre chef-d'œuvre, séduisez un poulette de soixante ans ; et moi, je vais tracer, en buvant, le plan de l'attaque et tâcher de déconcerter tous ceux de la défense.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul, et examinant de loin Nanci, qui vient.*

Ces vieilles filles sont revêches.... L'air de celle-ci n'est point gracieux !

SCENE VII.

NANCI, LE MARQUIS.

(Nanci, traversant le Théâtre pour rentrer chez le Baron, s'arrête un moment à chercher la clef de la porte dans sa poche.)

LE MARQUIS, *s'approchant de Nanci*.

MADEMOISELLE!

NANCI, *d'un ton dur*.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Vous servez chez le Baron de Stanville?

NANCI.

Je sers?... Je suis la Gouvernante de la maison, Monsieur!

LE MARQUIS.

Vous êtes fraîche, Mademoiselle!

NANCI.

Je l'étois autrefois, Monsieur!

LE MARQUIS.

Vous l'êtes encore, Mademoiselle!

NANCI.

Je vous remercie de votre compliment; mais je suis votre servante, Monsieur!

(Elle veut s'avancer vers la porte du Baron.)

LE MARQUIS, *la retenant.*

Un mot, Mademoiselle, un mot. J'ai une chose de la plus grande importance à vous communiquer.

NANCI, *à part, en s'arrêtant.*

C'est quelque amoureux de la niece. Je vais le rembarrer !... (*Au Marquis.*) Que voulez-vous, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien sévere, Mademoiselle!

NANCI.

C'est mon humeur, Monsieur !

LE MARQUIS, *la cajolant.*

Cet air, que vous prenez, contraste avec votre physionomie, naturellement douce !

NANCI.

Vos cajoleries ne me séduiront point ! Je suis laide et vieille à présent ; je le sais.

LE MARQUIS.

Point du tout !

NANCI.

Et méchante, par-dessus le marché ! Vous êtes un amoureux ; je le devine à votre air patelin ; mais n'espérez rien de moi. J'aime mon maître : il ne m'a point fait de mal encore, pour que je lui joue un mauvais tour. Il marie sa niece à un Capitaine de vaisseau, qui arrive aujourd'hui. Demain l'on s'épouse ; ainsi perdez toute espérance !

LE MARQUIS, *d'un ton doucereux.*

Je ne la perdrois pas si vous vouliez me seconder !

NANCI.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Pour une personne compatissante!

NANCI, *vivement.*

Je ne compatis point à des maux que je ne puis plus éprouver!

LE MARQUIS, *lui présentant une bourse.*

Deux cents louis, qui sont dans cette bourse, ne pourroient-ils vous séduire?

NANCI.

Ah! ah! nous y voilà!

LE MARQUIS.

Vous acceptez?

NANCI.

Non, Monsieur; je n'ai besoin de rien. J'ai un sort assuré, et l'argent ne m'engagera jamais à faire une mauvaise action!

LE MARQUIS, *à part.*

Allons, il n'y aura qu'une fille incorruptible au monde, et il faut que ma maudite étoile me la réserve!

SCENE VIII.

LE BARON, *paroissant sur le seuil de sa porte ;* LE MARQUIS, NANCI.

LE BARON, *à part, prêtant l'oreille, sans se faire voir d'abord au Marquis et à Nanci.*

NANCI avec notre amoureux !... Ecoutons.

NANCI, *au Marquis, avec un ton railleur.*

Je vous plains, bien sincérement !.. Vous aimez donc beaucoup Mademoiselle ?

LE MARQUIS, *à part, en appercevant le Baron.*

Le Baron !... Changeons de batterie. (*A Nanci.*) Je ne m'attendois pas à l'accueil que j'ai reçu de vous !

NANCI.

Il est, pourtant, tout naturel !

LE MARQUIS.

Mais je suis enchanté des sentimens que vous faites paroître !

NANCI.

Tout de-bon ?

LE MARQUIS.

Je suis charmé que vous vous soyiez montrée à moi telle que vous êtes !

LE BARON, *à part, et toujours à sa porte.*

Ah ! ah !

LE MARQUIS.

On m'avoit dit toute autre chose de vous !

NANCI.

Il y a de si méchantes langues!

LE MARQUIS, *vivement.*

Continuez toujours de même !

NANCI.

J'espere bien ne changer jamais!

LE MARQUIS.

Le Baron, j'en suis sûr, ne croit pas cela de vous !

NANCI.

Pardonnez-moi, il doit le présumer.

LE BARON, *à part.*

La coquine!

LE MARQUIS, *lui donnant sa bourse.*

Vous voulez le bonheur de sa niece ; c'est fort bien fait ! Acceptez cette bourse, pour prix de votre zele.

NANCI, *prenant la bourse.*

Monsieur !...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Prenez, prenez. Je connois à présent votre façon de penser ; j'en rendrai compte. Mais... c'est qu'il y avoit mille à parier, contre un, que vous ne vous conduiriez pas ainsi.

NANCI.

Avois-je donné lieu à cela ?

LE MARQUIS.

Les personnes de votre âge se font un malin plaisir... Vous comprenez bien ?... Mais c'est que vous êtes charmante !

NANCI.

Vous êtes fou !

LE MARQUIS.

Non, non, je ne le suis pas!

(*Il l'embrasse, avec transport.*)

NANCI.

Que faites-vous !... Finissez donc ! finissez donc !

LE MARQUIS.

Si vous saviez combien je suis content de vous avoir rencontrée !... Je suis certain à présent du succès de notre affaire... (*A part.*) Ah ! M. le Baron, M. le Baron, où êtes vous... Il y auroit là de quoi lui faire tourner la tête...

LE BARON, *s'approchant.*

Me voilà !

LE MARQUIS, *avec un faux air de confusion.*

Ah ! juste Ciel ! nous sommes découverts !... (*A Nanci.*) Mademoiselle, il a tout entendu !

LE BARON, *en colere.*

Oui, j'ai tout entendu !

NANCI.

Eh ! bien, tant mieux !

LE BARON, *étonné.*

Comment ! tant mieux ?

NANCI.

Cela doit vous faire plaisir !

LE MARQUIS, *au Baron, toujours avec un air de fausse confusion.*

Je suis désespéré! Nous ne vous croyions pas si près! (*Montrant Nanci.*) Mais, Mademoiselle vous aime infiniment; et je vous jure que c'est une personne incorruptible!

LE BARON, *avec un air de confiance.*

M. le Marquis, est d'un de déconcerté!

NANCI, *froidement.*

Quel galimathias!

LE BARON.

Quant à vous, Mademoiselle, vous n'êtes plus à moi, dès ce moment!

NANCI.

Quel langage!

LE BARON.

Gardez-vous de remettre le pied dans ma maison!... Mais, vous n'êtes pas à plaindre, M. le Marquis vous donnera un asyle!

NANCI.

Ecoutez-moi donc!

LE BARON.

Point de réplique!... Je suis plus fin que vous ne pensez. Demain je vous enverrai ce que je vous dois.

NANCI.

Vous êtes dans l'erreur!

LE MARQUIS, *au Baron, avec le plus grand sang-froid.*

Elle dit vrai!

LE BARON, *à Nanci.*

A votre âge !... n'avez--vous pas de honte ?.. Vous devriez rougir... Mais, je devois m'y attendre !... Moi, compter sur votre fidélité ? Non, je n'y ai jamais sincérement compté, Mademoiselle. Il y a vingt-cinq ans que j'ai ce soupçon sur le cœur !.. Allez, allez, malheureuse ! et gardez-vous de reparoître jamais devant mes yeux !

NANCI, *furieuse.*

Ah! vous le prenez ainsi ?... Eh ! bien, je suis bien aise de vous dire que votre niece ne se soucie pas du Capitaine, que nous trouverons moyen de l'instruire de l'amour de Monsieur, (*Montrant le Marquis.*) et que je vous apprendrai qu'on n'offense pas impunément une personne comme moi !

LE BARON.

Je me moque de vos menaces !

NANCI.

Vous vous croyez bien fin ?

LE BARON.

Autant et plus que vous !

NANCI.

En me perdant, vous perdez votre bon génie !

LE BARON.

Mon mauvais, plutôt! Vous étiez haïe, détestée de toute ma maison !

NANCI.

Vous êtes un vieux fou !

LE BARON,

LE BARON, *avec la plus grande colere.*

Vous êtes une insolente !, une vieille... que.... que... que... que j'abandonne à son mauvais destin!

(Il rentre chez lui.)

SCENE IX.

LE MARQUIS, NANCI.

LE MARQUIS, *ayant l'air de [illegible] Nanci.*

Oh! mon Dieu !... Mais il est méchant, cet homme, très-méchant !

NANCI.

Oh ! il me le paiera ! il me le paiera !... Oui, je vous servirai, contre mon inclination, à la vérité ; mais pour me venger de son indigne conduite à mon égard !... D'abord, déguisez-vous, comme il vous plaira. Dussiez-vous être reconnu, il faut que vous vous introduisiez chez lui, que vous vous présentiez aux regards de sa niece. La vue d'un joli homme est plus éloquente que toutes les Epîtres. Laissez-moi faire après ; je trouverai moyen de vous être utile et de le faire repentir de m'avoir défiée !

SCENE X.

FRONTIN, *arrivant d'un air inquiet;* LE MARQUIS, NANCI.

FRONTIN, *bas, au Marquis.*

Hé bien, Monsieur?

LE MARQUIS, *vivement, en lui montrant Nanci.*

Elle est à nous!

FRONTIN, *transporté.*

Elle est à nous?... Vivat, M. le Marquis!... Une femme comme cela est un trésor pour une intrigue!... Elle est à nous! (*s'approchant de Nanci et l'embrassant.*) Que je l'embrasse!... que je l'emporte en triomphe!... Voilà, voilà l'étendart sous lequel nous devons marcher... c'est le garant de la victoire!

(*Il enleve Nanci, et l'emporte jusques dans l'Hôtel du Marquis.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre représente un Salon de la maison du Baron. On voit un Cabinet à la droite, et un autre à la gauche.)

SCENE PREMIERE.

LE BARON, *seul, tenant une Lettre à la main.*

Le Capitaine est arrivé. Il m'écrit qu'il est en rade et qu'il vient dîner avec moi. Tant mieux ! il ne pouvoit venir plus à propos ! Je serois enchanté qu'il fût bel homme et qu'il pût plaire à ma niece, à la premiere vue... Je ne reviens pas de l'air de confiance et de la présomption de ce jeune étourdi !... Mais, tout en plaisantant, ne nous laissons pas surprendre ; assurons-nous de la fidélité de nos gens, par l'appât des récompenses, ou par la crainte du châtiment... (*Appelant.*) Holà ! L'Olive, François, L'Ingambe, Lisette ; accourez tous !.

SCENE II.

LISETTE, L'INGAMBE, L'OLIVE, FRANÇOIS, LE BARON.

LISETTE, *au Baron, du fond du Théatre.*

On y va, on y va!

L'INGAMBE, *au Baron.*

Me voilà, me voilà!

L'OLIVE, *au Baron.*

Qu'y a-t-il donc M. le Baron? Vous seroit-il arrivé quelque accident?

LE BARON.

Non, mes enfans; mais on me menace de me jouer un mauvais tour!

L'INGAMBE.

Qui sont ces marauds-là? que j'aille leur couper les oreilles, mon Capitaine.

FRANÇOIS, *qui est arrivé très-lentement au Baron, en bégayant.*

Est... est... est-ce que vous... ous... ous nous demandez?

LE BARON, *faisant un signe d'affirmation à François, et parlant aux trois autres.*

En deux mots, voilà le fait. Le marquis de Dorsan, mon voisin, à qui j'ai refusé ma niece, parce que, comme vous savez, je l'ai promise au Capitaine Roland, a parié avec moi qu'il l'enleveroit, et je me suis engagé

à la lui donner s'il étoit assez adroit pour réussir dans son projet, avant minuit.

L'OLIVE.

M. le Baron, ce Marquis-là ne sait donc pas que vous avez un L'Olive à votre service ?

L'INGAMBE, *au Baron.*

Vous ne lui avez donc pas dit que votre ancien Soldat, le pere l'Ingambe, étoit homme à le faire sauter par-dessus les murs de votre jardin ?

LISETTE, *au Baron.*

Il ignore donc, M. le Marquis, que Lisette seule est capable de dénouer cette intrigue, sans le secours de personne, et qu'il y a plus de malice dans cette tête-là, (*Portant la main à son front.*) que dans toutes les têtes des Soubrettes passées et futures ?

LE BARON.

Je suis enchanté de vous trouver dans des dispositions si favorables à mes intérêts, et j'espere qu'aucun de vous ne fera comme cette coquine de Nanci, qui avoit embrassé les intérêts du Marquis.

L'INGAMBE.

Elle ne valoit rien !

L'OLIVE, *au Baron.*

Elle étoit vieille !

LISETTE, *au Baron.*

Elle étoit méchante !

LE BARON.

Aussi je l'ai mise à la porte. Soyez-moi fideles, et je promets à chacun cinquante louis, si vous m'aidez à faire échouer le Marquis dans sa tentative.

L'OLIVE.

M. le Baron, vous pouvez nous payer d'avance. Je regarde, pour ma part, l'argent comme gagné. Ce sera même du profit sans gloire !

L'INGAMBE, *au Baron.*

Je veux qu'on me mette à l'eau, pour le reste de mes jours, s'il trouve le secret de s'introduire ici seulement !

SCENE III.

LE MARQUIS, *paroissant, dans le fond, déguisé avec une redingotte et une perruque;* LE BARON, LISETTE, L'INGAMBE, FRANÇOIS, L'OLIVE.

LE MARQUIS, *à part.*

DIABLE ! ils sont tous là... Cachons-nous quelque part.

(*Il entre dans un des cabinets, dont il trouve la porte ouverte, et d'où il peut entendre tout ce qui se dit pendant les quatre scenes suivantes.*)

SCENE IV.

LE BARON, LISETTE, L'INGAMBE, FRANÇOIS, L'OLIVE.

L'OLIVE, *au Baron.*

AH! que n'a-t-il à son service quelqu'un de ces fourbes subtils, qui savent inventer de ces tours d'adresse, qu'on a du plaisir à déconcerter! Ce seroit alors ruse contre ruse. Mon génie s'échaufferoit, s'enflammeroit, et je voudrois le prendre dans le piége même qu'il auroit dressé!

FRANÇOIS, *au Baron.*

Qu'est... est... est-ce donc que vous dites, entre vous?

L'INGAMBE, *au Baron.*

On garde une citadelle, et on ne garderoit pas une femme?

LISETTE.

Quelle différence! une femme n'est pas immobile comme une citadelle. Tournez la tête, crac! elle vous échappe, si le jeu lui plaît.

L'OLIVE.

Oui, quand un sot en est le gardien!

LE BARON.

Dieu merci, je ne le suis pas, et je consens à passer pour tel s'il gagne son pari!

FRANÇOIS, *à part.*

Il y... y a quel... el... que chose d'ex...extraordinaire... Qu'on est malheureux d'être sourd !

LE BARON, *à L'Ingambe.*

Ce pauvre diable de François enrage de ne pouvoir entendre ce que nous disons.

L'INGAMBE.

Je le mettrai au fait là-bas, en buvant bouteille.

LE BARON.

Vous voilà tous ici, et pendant ce tems-là si quelqu'un alloit s'introduire dans la maison ?

L'INGAMBE.

Vous avez raison. Il faut envoyer François à la porte.

(*Il fait signe à François de s'en aller.*)

FRANÇOIS.

A... aller là...à...à bas ?

L'INGAMBE, *lui faisant signe de fermer la porte.*

FRANÇOIS.

Fer...er...mer la...a...porte ?

L'INGAMBE, *renouvelle le signe et le pousse dehors.*

FRANÇOIS.

Moi, j'entends tout avec les yeux.

(*Il sort très-lentement.*)

SCENE V.

LE BARON, LISETTE, L'INGAMBE, L'OLIVE.

LE BARON, *à L'Ingambe.*

MALGRÉ sa surdité, c'est un Serviteur fidele !

L'INGAMBE.

Comptez aussi sur moi !

LE BARON.

Je te connois et te rends justice. Vous veillerez en bas, François et toi. Tu as de bonnes oreilles, et lui de bonnes jambes : il courra pour toi, et tu entendras pour lui. Restez tous les deux à la porte, et ne laissez entrer qui que ce soit, sans m'en prévenir... ou sans qu'il ait dit : *Amour et bombarde*, qui seront les mots d'ordre pour nos amis.

L'INGAMBE.

Soyez tranquille ! Je n'ai pas oublié ce que c'est qu'une consigne, et le diable, lui-même, resteroit à compter les clous de la porte, s'il n'avoit pas l'honnêteté de me dire : *Amour et bombarde.*

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LE BARON, LISETTE, L'OLIVE.

LE BARON, *à Lisette.*

Il ne me reste plus qu'à faire entrer ma niece dans notre ligue. C'est une fille sage ; elle sera outrée, j'en suis sûr, de l'insolence du Marquis !

L'OLIVE.

Il y a autant à parier pour que contre. Les femmes ont toujours eu une prédilection marquée pour les gens entreprenans.

LISETTE, *avec ironie.*

Croyez-vous cela, M. L'Olive ?

L'OLIVE.

J'en parle de science certaine. Voudrois-tu nier que tu m'adores ?

LISETTE.

Ah ! c'est vrai ; je l'avois oublié, et je t'en donnerai des preuves... (*A part.*) Tu me paieras cette impertinence !

LE BARON.

Tant mieux, mes enfans. Que votre amour mutuel se joigne à votre attachement pour moi ; travaillez, de concert, à dérouter notre imprudent jeune homme. Je me charge de vous établir, et votre mariage se fera le même jour que celui de ma niece.

L'OLIVE, *à Lisette.*

Eh! friande! la récompense te tente? Une dot et L'Olive?... (*Au Baron.*) Ne lui parlez plus de cela, M. le Baron; elle en perdroit le peu de raison qui lui reste.

LISETTE, *ironiquement.*

Que M. L'Olive est pénétrant!

LE BARON, *à L'Olive.*

Pendant que je préviendrai ma niece de ce qu'on machine contre son honneur, L'Olive ira au Port s'emparer du Capitaine, et l'amenera ici. Il m'a écrit ce matin que son vaisseau étoit en rade, qu'il y laisseroit son valet, qui est son factotum, pour veiller à ses affaires, qu'il se mettroit dans une chaloupe, avec son bagage le plus pressé; et qu'il viendroit dîner chez moi.

L'OLIVE.

Comment est fait ce Capitaine?

LE BARON.

Ma foi! je ne l'ai pas vu depuis le jour de sa naissance, où je le tins sur les fonts baptismaux.

L'OLIVE.

Il doit être un peu changé depuis ce tems là.... N'importe, je le reconnoîtrai tout de suite. Trente ans, le visage brun, la voix forte; tel est mon homme. Le Capitaine Roland! A son nom seul on devine sa tournure... Je vais, je cours, je vole et je reviens.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

LE BARON, *l'arrêtant.*

Un moment, un moment. En allant au Port, passe chez le Tailleur de ma niece. Tu lui diras qu'il vienne, tout de suite, lui prendre mesure de ses habits de noces. Le plaisir d'être parée et brillante étourdira Lucile et l'empêchera de réfléchir sur cet hymen, qui n'est peut-être pas tout-à-fait de son goût.

LISETTE.

Ah! Monsieur! que vous connoissez bien les femmes!

L'OLIVE, *au Baron.*

M. le Baron, je cours exécuter vos ordres; vous envoyer un Tailleur et vous amener le Capitaine.

(*Il fait encore quelques pas pour sortir.*)

LE BARON, *l'arrêtant.*

N'oublie pas de donner le mot d'ordre au Tailleur.

L'OLIVE, *revenant.*

Le mot d'ordre?... Je l'ai, ma foi! oublié.

LISETTE.

L'imbécille!... *Amour et Bombarde*... Tu veux te charger de mener une intrigue et tu n'as pas de mémoire!

L'OLIVE.

Les génies supérieurs voient en grand: les sots s'amusent aux détails.

(*Il parle à l'oreille du Baron.*)

LISETTE.

Eh! voilà pourquoi les sots attrappent presque toujours

toujours les gens d'esprit.... Mais, vas donc, vas donc, bavard impitoyable !

L'OLIVE.

C'est bien à toi à me faire ce reproche !... Mais je pars, et je te prouverai que si je parle bien, je sais bien mieux agir encore !

LE BARON.

C'est bon, c'est bon !... (*Appercevant Lucile.*) Ah ! voici ma niece.

(*L'Olive sort.*)

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON, *à Lucile.*

APPROCHEZ, Lucile, approchez. Vous avez, sans doute, un cœur sensible à l'injure ?

LISETTE.

Sans contredit ! autrement elle ne seroit pas de son sexe.

LUCILE, *au Baron.*

Mais c'est selon, mon oncle.

LE BARON.

Comment ! c'est selon ?... Que penseriez-vous, par exemple, d'un étourdi qui a la hardiesse de vous aimer ?

LUCILE.

Ah ! c'est un des crimes qui n'alument jamais le courroux d'une femme !

LE BARON.

Sur le refus que je lui ai fait de votre main, il s'est vanté de vous enlever !

LUCILE.

Soyez tranquille, mon oncle ; on n'enleve que celles qui le veulent bien !

LE BARON.

Et je me flatte que vous ne le voudrez pas ?

LUCILE, *gaiement.*

Il ne faudroit pas en jurer !

LE BARON.

Voilà qui est singulier, par exemple !

LUCILE.

S'il a le talent de me le faire vouloir ?

LE BARON.

Vous plaisantez, Lucile ?

LUCILE.

Je vous parle sérieusement. Pour qu'un homme soit épris au point de vouloir faire une pareille étourderie, il faut qu'il aime éperduement. Il est toujours flatteur d'exciter une grande passion : on finit quelquefois par la partager, et, le cœur une fois pris, la tête se perd bien vîte !

LE BARON.

En tous cas, je saurai y mettre ordre !

LUCILE.

Si vous me gênez, si vous y mettez de la contrariété, vous avancerez ses affaires.

LE BARON.

Ah! vous allez voir qu'il faudra que je fasse beau jeu à ce jeune étourdi?

LUCILE.

Il est jeune, mon oncle?... Qui est-il? Est-ce un homme de qualité? est-il beau, spirituel, bien fait?

LE BARON.

C'est ce que vous ne saurez pas.

LUCILE.

Vous avez tort encore. Mon imagination va le parer de mille charmes qu'il n'a pas, peut-être; et je meurs d'envie de le voir!

LE BARON.

Eh! bien, je vous déclare que vous ne le connoîtrez que quand vous serez la femme du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, votre Capitaine me paroissoit excellent hier, pour un mari. Il m'étoit proposé, je l'acceptois. Aujourd'hui on me donne à lui, et je n'en veux plus.

LE BARON.

Oh! ça, Mademoiselle, vos folies m'amusent ordinairement; mais cette lubie ne me plaît pas du tout: je vous en avertis. Vous dépendez de moi: j'ai votre parole; j'ai donné la mienne. Le Capitaine vient de deux mille lieues pour vous épouser,

et vous serez sa femme. Quant au freluquet qui s'est mis en tête de vous arracher de mes mains, je saurai vous garantir de ses poursuites, et je vous annonce que je ne vous perdrai pas un instant de vue, jusqu'à l'arrivée du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, mon oncle, prétendre garder une femme, malgré elle, c'est la chose impossible; et si Lisette et moi nous nous le mettions en tête...

LE BARON, *l'interrompant.*

Oh! ne comptez pas sur les secours de Lisette.

LISETTE, *à Lucile, en lui faisant un signe d'intelligence.*

Oh! non, ne comptez pas sur moi, Mademoiselle.

LE BARON, *à Lucile, en montrant Lisette.*

Je lui ai promis un mari et une dot pour prix de sa fidélité.

LISETTE, *à Lucile.*

C'est vrai; l'on m'a promis un mari et une dot... Une dot et un mari!... Ah! c'est bien tentant pour une fille qui soupire après ces deux articles! Aussi j'ai donné ma parole; et, quoi qu'il arrive, je la tiendrai, fût-ce au péril de ma vie!... (*Au Baron.*) Hé bien! qu'en dites-vous, Monsieur? ai-je de la résolution pour une Lisette?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *sortant du cabinet;* LE BARON, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *à part, dans le fond, en regardant le Baron.*

IL reste... Allons, de la hardiesse!

(*Il s'approche, comme venant de dehors.*)

LE BARON.

Qui est là?

LE MARQUIS, *avec l'accent Provençal.*

« *Amour et vomvarde.* » A ces mots-là, bous boyez que je suis au fait, Monsieur?... M. L'Olibe m'a assuré qu'en les prononçant les portes s'oubriroient pour moi. Aussi botre Portier, instruit de sa consigne, m'a gracieusement fait monter, en m'assurant que j'aurois l'honneur de bous rencontrer ainsi que botre charmante niece, à qui j'ai affaire.

LE BARON.

Au fait: qui êtes-vous?

LE MARQUIS.

Je suis le premier garçon du Tailleur de Madame; &, en son avsence, je biens prendre mesure. M. L'Olibe m'a dit que la chose pressoit, puisque ce sont des havits de noces, qui doibent être prêts pour demain, au plus tard... (*A part, et sans l'accent Provençal.*) Il ne me reconnoît pas!

LE BARON, *à part.*

Ce drôle m'est suspect !

LUCILE, *au Marquis.*

M. le Tailleur, rien n'est moins pressé que ces habits-là !

LE BARON, *à part.*

Me trompai-je?... (*Au Marquis.*) Prenez, prenez toujours la mesure .. (*A Lucile.*) Que les habits soient faits ou non, Mademoiselle, cela ne vous engage à rien.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

M. le Varon a raison. Si le futur ne bous plaît pas, les havits n'en seront pas moins de botre goût. J'aurai un plaisir infini à trabailler pour bous, et je compte passer la nuit pour botre service.

LE BARON, *à part.*

C'est mon étourdi... (*Au Marquis*) Allons, M. le Tailleur, dépêchez-vous... (*A part.*) Quel est son dessein ?

LE MARQUIS, *à Lucile.*

De quelle maniere Madame beut-elle qu'on l'haville ? Est-ce à la Turque, à l'Angloise ? Madame beut-elle le costume d'une Princesse, ou celui d'une Vergere?... (*Avec sentiment et en fixant Lucile.*) Quelque soit l'havit que bous choisissiez, bous n'en serez pas moins charmante! Une jolie femme embellit tout ce qu'elle porte !

LUCILE.

Vous êtes galant, M. le Tailleur !

LE MARQUIS.

Les gens de ma profession le sont tous.

LE BARON, *à part.*

L'effronté!... N'éclatons point encore.

LE MARQUIS, *prenant la taille de Lucile entre ses deux mains.*

Quelle taille élégante! on peut la tenir entre ses dix doigts!

LE BARON.

Que faites-vous donc, M. le Tailleur?

LE MARQUIS.

C'est ma façon de prendre mesure, M. le Varon. Je dédaigne la routine de mes confreres... (*A Lucile.*) Soyez tranquille, Madame, je bous serbirai, comme bous le méritez... (*Il la fait retourner et lui fait prendre diverses attitudes.*) Tournez un peu de mon côté.. Von! Lebez le vras gauche; vaissez le droit. Prenez cela.

(*Il lui veut donner une Lettre, qu'il laisse tomber.*)

LE BARON.

C'est un peu trop fort, M. le Marquis!

LUCILE, *à part.*

M. le Marquis!

LE BARON, *au Marquis.*

Il faut être plus fin pour nous attraper!

LE MARQUIS, *à Lucile, sans l'accent Provençal, très-rapidement et en lui baisant la main.*

Oui, c'est moi, belle Lucile! Je vous adore.... Je....

LE BARON, *l'interrompant.*

Ne vous gênez pas!... Eh! bien, mais!...

(*Le Baron veut éloigner le Marquis d'auprès de Lucile. Il lui échappe et s'enfuit. Le Baron court après lui. Le Marquis revient lestement sur ses pas, baise, une seconde fois, la main de Lucile vivement. Le Baron revient pour l'en empêcher. Le Marquis, le voyant s'approcher, lui passe sous le bras, et s'enfuit en riant.*)

SCENE IX.

LE BARON, LUCILE, LISETTE.

LE BARON, *à part et en colere.*

LAISSEZ donc faire ce Monsieur... En vérité!...

LUCILE, *riant.*

L'excellent tour!... Mais il est bien cet homme-là!

LE BARON, *à part.*

Si je le renfermois chez moi... (*Appelant.*) L'Ingambe!

(*Il va au fond du Théatre.*)

LUCILE, *à part, appercevant la Lettre du Marquis.*

Que vois-je? une Lettre!

(*Elle ramasse la Lettre.*)

LE BARON, *revenant.*

Que dites-vous?... (*A part.*) Une Lettre?... Mais je perds un tems... (*Appelant.*) L'Ingambe!

LUCILE.

Arrêtez donc, mon oncle !

LE BARON.

Laissez-moi... (*Appelant.*) L'Ingambe ! holà ! L'Ingambe ! Ferme la porte... (*A Lucile.*) Mademoiselle, donnez-moi cette Lettre.

LUCILE, *la lui présentant et la retirant aussi-tôt.*

Oh ! oui, mon oncle ; mais il faut que je la lise un peu !

SCENE X.

FRANÇOIS, *arrivant doucement* ; LE BARON, LUCILE, LISETTE.

FRANÇOIS, *au Baron.*

L'IN... Ingambe dit que vous... ous... appelez ?

LE BARON, *à part.*

Allons, ils l'auront laissé sortir... (*Criant à l'oreille de François.*) Qu'est-ce que tu dis ?

FRANÇOIS.

Que... vou... voulez-vous ?

LE BARON.

Au Diable soit l'animal !... (*Lui faisant faire une pirouette.*) Eh ! vas donc !

FRANÇOIS.

I... i... ils sont fous !

(*Il sort.*)

SCENE XI.

LE BARON, LUCILE, LISETTE.

LE BARON, *à part.*

C'EST ce coquin de L'Olive qui m'a trahi ; mais il me le paiera !

SCENE XII.

L'OLIVE, *accourant ;* LE BARON, LUCILE, LISETTE.

L'OLIVE, *au Baron.*

J'AI diablement couru !

LE BARON, *prenant un bâton et frappant L'Olive.*

Ah ! vous voilà, M. le drôle ? C'est donc ainsi que vous trahissez votre maître ?

(*Pendant que le Baron est occupé avec L'Olive, Lucile et Lisette vont, au fond du Théatre, lire la Lettre du Marquis.*)

L'OLIVE.

Que diable signifie cela ? Est-ce ainsi qu'on accueille un serviteur loyal et fidele ?

LE BARON.

Eh ! oui, un serviteur loyal et fidele ?

L'OLIVE.

Expliquez-vous donc ?... Avant de pendre un homme on lui fait son procès, du moins.

LE BARON.

Je sais tout.

L'OLIVE.

Que savez-vous ?

LE BARON.

Il sort d'ici.

L'OLIVE.

C'étoit lui ?... J'aurois dû m'en douter !

LE BARON.

Ah ! ah ! te voilà donc au fait ? Tu l'as donc vu ?

L'OLIVE.

Et senti, de par tous les diables !... Comme j'entrois, il sortoit, et il m'a régalé d'un soufflet... ah ! d'un soufflet ! .. Il faut l'avoir reçu pour en connoître la qualité !

LISETTE, *revenant, avec ironie.*

Te maltraiter, après ce que tu avois fait pour lui ! Oh ! c'est indigne de sa part !

L'OLIVE.

Que voulez-vous donc dire, tous tant que vous êtes ? Savez-vous que cela me feroit damner ?... L'un me rosse dans la rue, l'autre dans sa maison. Où faut-il donc que j'aille pour être en sûreté ?

LE BARON.

Comment ! fripon insigne ! ame double et sans foi ! tu m'oseras soutenir que ce n'est pas toi qui as

introduit ici le Marquis, en lui conseillant de se faire passer pour le garçon du Tailleur ?

L'OLIVE.

Ah ! ah ! Monsieur ! Est-il possible que vous me soupçonniez d'un pareil tour ?... Premiérement, le Tailleur de Mademoiselle n'a jamais eu que des filles pour ouvrieres, et, en second lieu, je venois vous dire que ce pauvre Tailleur est mort subitement ce matin, et que ce petit accident l'empêcheroit de travailler pour votre niece.

LE BARON.

Mais, quel autre que toi lui auroit appris que j'avois demandé le Tailleur ? Ce n'est pas Lisette. Elle ne m'a pas quitté. Dis, maraud !.., Qui lui auroit donné le mot de l'ordre ?

L'OLIVE.

Je n'en sais rien ; mais je jure... par les cinquante louis que vous m'avez promis, que ce n'est pas moi.

LE BARON, *à part.*

Ce ne peut être L'Ingambe... Cependant, il faut que je l'interroge... (*A Lisette.*) Lisette, vas lui dire de monter.

(*Lisette sort.*)

SCENE XIII.

SCENE XIII.

LE BARON, LUCILE, L'OLIVE.

L'OLIVE, *au Baron.*

INTERROGEZ; et, quand vous aurez découvert la vérité, vous serez fâché des coups de bâton que vous m'avez préalablement distribués... En tout cas, je les laisse sur votre conscience.

SCENE XIV.

L'INGAMBE, LISETTE, LE BARON, LUCILE, L'OLIVE.

LE BARON, *à L'Ingambe.*

JE te connois pour un homme vrai, mon vieux camarade! Est-ce toi qui as fait entrer ici le Marquis, soit par inadvertance, soit par des raisons que je ne puis deviner?

L'INGAMBE.

Mon Capitaine, je n'ai jamais de raison pour manquer à mon devoir, et, sur cet article, je n'ai jamais d'inadvertance!

LE BARON.

Je te crois... Mais tu as vu entrer un homme?

L'INGAMBE.

Personne n'est entré.

LE BARON.

C'est un peu fort !

L'INGAMBE.

C'est la vérité. J'en ai vu sortir un. Je ne sais d'où diable il venoit... Il m'a dit : *Amour et Bombarde*, qui étoient les mots d'ordre. C'étoit ma consigne pour ouvrir la porte, et, malgré mes soupçons, il a bien fallu le laisser sortir.

L'OLIVE, *au Baron.*

Réparation à L'Olive, M. le Baron ; réparation à L'Olive.

LE BARON.

Allons, je te pardonne.

L'OLIVE.

Bien obligé !

LE BARON, *à part.*

Il y a quelque diablerie là-dessous !

L'OLIVE.

Moi, je devine la chose. Il se sera glissé dans la maison, pendant que nous ne cherchions point encore à en défendre l'entrée. Il ne lui aura pas été bien difficile d'entendre ce que nous disions et de bâtir sa fable là-dessus.

LE BARON.

Cela se peut... Mais qu'importe ? La belle avance pour lui ! Tiens, L'Olive, demande à Lisette, malgré son déguisement, je l'ai reconnu, du premier coup-d'œil.

LISETTE.

Ah ! c'est vrai... et moi, qui flaire un amoureux de cent pas, je n'ai point eu le moindre soupçon de la ruse.

LE BARON, *à L'Olive et à L'Ingambe.*

Retournez à vos postes. Plus de mots d'ordre, et qu'on refuse la porte à tout le monde.

L'OLIVE.

Quoi ! même au Capitaine Roland ?

LE BARON.

Non, parbleu ! Est-ce que tu l'as vu ?

L'OLIVE.

Et reconnu d'abord à son costume et à sa figure. Il m'auroit suivi ; mais il m'a fait prendre les devans pour l'annoncer. Il attendoit qu'on eût débarqué deux malles d'effets précieux des Indes, dont il veut vous faire présent. Il sera ici dans la minute.

LE BARON.

Reste à la porte... Ne vas pas faire de qui-pro-quo, en prenant quelqu'autre pour lui !

L'OLIVE.

Du diable si l'on m'y prend !... (*A L'Ingambe.*) Allons, vieux pere, allons à nos postes... Sans toi, cependant, sans ton témoignage, mon innocence soupçonnée, après avoir été battue, alloit encore se voir indignement mise à la porte.

(*Il sort, avec L'Ingambe.*)

SCENE XV.

LE BARON, LUCILE, LISETTE.

(*Lisette s'assied dans un coin du Théatre, et se met à travailler à un ouvrage d'aiguille.*)

LE BARON, *à Lucile.*

OH ça ! Mademoiselle, j'espere que nous verrons cette Lettre ?

LUCILE, *lui donnant la Lettre du Marquis.*

Volontiers, mon oncle. Je n'ai nulle envie de vous en faire un mystere. La voilà ; mais elle ne vous apprendra rien que vous ne sachiez déja. Le Marquis m'y détaille la conversation que vous avez eue ensemble ; le petit traité que vous avez fait. Il me dit mille choses obligeantes sur ce qu'il appelle ma beauté. Il me parle de son amour, d'une maniere aussi délicate que galante. Convenez, mon oncle, qu'il a bien de l'esprit, et que sa physionomie ne dément pas l'élégance de son style ?

LE BARON.

Si bien que vous en voilà coiffée ?

LUCILE.

Non pas, mon oncle... Mais je ne puis m'empêcher d'être flattée de son empressement ; et, mari pour mari, je l'aimerois mieux que votre Capitaine.

LE BARON.

Que vous épouserez, cependant.

LUCILE.

Oui, si le Marquis échoue dans son projet.

LE BARON.

Il y échouera !

LUCILE.

Mais s'il réussit ?

LE BARON.

En ce cas... J'aurai fait tout ce qui aura dépendu de moi, et le Capitaine n'aura rien à me reprocher.

LUCILE, *gaiement.*

Ah ! vous me mettez à mon aise.

LE BARON.

Comment ?

LUCILE.

Faisons aussi un petit traité, mon oncle ?

LE BARON.

Quel traité ?

LUCILE.

Que, de quelque maniere que cela tourne, nous prendrons l'un et l'autre notre parti galamment.

LE BARON.

Pour la singularité du fait, je le veux bien. Vous épouserez le Capitaine sans murmurer, si je parviens à déconcerter les projets du Marquis ?

LUCILE.

Oui, mon oncle ; et vous signerez de même de bonne grace mon contrat avec le Marquis ?

LE BARON.

Oui, ma chere niece, si, avant minuit, sans employer la violence, il trouve le secret de vous conduire chez lui.

LUCILE.

A merveilles ! Allons, faisons la guerre en ennemis généreux.

LE BARON.

Vous resterez neutre !

LUCILE.

Je ne puis vous le promettre ; je suis de trop bonne foi pour cela !.. Je sens que mon cœur incline en secret pour le Marquis.

LE BARON.

N'importe. Tenez ma chere niece, épargnez-vous une peine inutile ; je suis difficile à tromper !

LUCILE.

L'Amour est inventif !

LE BARON.

Je suis averti.

LUCILE.

Eh ! voilà le bon. Où seroit le mérite sans cela ? Mais ce qui me plaît dans tout ceci, c'est que je puis vous tromper sans scrupule ; j'ai votre permission pour cela !

LE BARON.

Et moi, j'ai votre consentement pour vous tenir sous la clef, sans que vous ayiez le droit de vous en plaindre !

LUCILE.

M'en plaindre ? point du tout... Je vais donc jouer le

rôle d'une pupille de Comédie, que guette, sans relâche, un tuteur quinteux et bizarre ?.. Il me faut prendre, n'est-ce pas, une mine réservée devant vous? avoir les yeux baissés, le regard furtif et l'oreille aux aguets? Allons, mon oncle, tâchez de prendre, de votre côté, la figure qui vous convient, l'air bourru, inquiet et jaloux.

LE BARON.

Reposez-vous sur moi de mon personnage : soyez tranquille; mais demain matin....

LUCILE, *l'interrompant.*

Demain matin ?... Oh ! je veux retrouver mon oncle et l'embrasser de tout mon cœur !

SCENE XVI.

L'OLIVE, LE BARON, LUCILE, LISETTE.

L'OLIVE, *au Baron.*

VOICI le Capitaine.

LE BARON, *à part.*

Nouveau renfort !

L'OLIVE.

J'ai voulu vous le présenter, moi-même, de peur qu'on ne l'escamotât dans l'escalier, et qu'un autre ne se présentât à sa place.

LE BARON.

C'est bon! Laisse-nous.

(*L'Olive sort.*)

SCENE XVII.

FRONTIN, QUATRE PORTE-FAIX, *portant deux malles, dans l'une desquelles le Marquis est caché;* LE BARON, LUCILE, LISETTE.

LE BARON, *à Frontin, en l'embrassant.*

EH! que je vous embrasse, mon filleul!

FRONTIN.

Bon jour, mon cher parrain!... Que j'ai de joie à vous voir!... (*Aux Porte-faix qui apportent les malles au milieu du Théatre.*) Pourquoi apporter cela jusqu'ici?... (*Au Baron.*) Pardon! ce sont deux caisses de nos bagatelles des Indes, dont je veux faire cadeau à ma future. J'avois dit qu'on les laissât en bas... (*Aux Porte-faix.*) Retournez-vous en, mes amis; vous êtes payés.

(*Les quatre Porte-faix sortent.*)

SCENE XVIII.

LE BARON, LUCILE, LISETTE, FRONTIN,

FRONTIN, *au Baron.*

IL sembleroit, en vérité, que je voulusse mettre de l'apparat à ces babioles !

LE BARON.

Pourquoi ces présens ? Vous auriez été aussi bien reçu sans cela.

FRONTIN.

Je n'en doute pas. Mais j'ai toujours entendu dire qu'en France on n'aimoit que ce qui venoit de loin ; et ce sera, sans doute, tout le mérite de mon cadeau.

LISETTE, *se levant.*

Je suis curieuse de voir ces belles choses des Indes !

FRONTIN, *à part.*

Ah ! diable !... (*A Lisette.*) Avec plaisir !... Commençons par celle-ci.

(*Montrant celle des deux dans laquelle le Marquis n'est pas.*)

LE BARON.

Ah ! nous avons bien autre chose à faire qu'à contenter la curiosité de Mademoiselle Lisette !

LISETTE, *à Frontin.*

Donnez, donnez-moi les clefs.

(*Frontin serre la main de Lisette, en lui donnant les clefs des malles.*)

LISETTE, *à part, en reconnoissant Frontin.*

Ah ! ah !... (*A Frontin.*) Par laquelle commencerai-je ?

FRONTIN, *montrant la malle où il n'y a que des étoffes.*

Par celle-ci. Ce sont des étoffes. Ouvrez sans crainte ; il n'y a rien de fragile.

LE BARON.

Que vous êtes bon !

(*Lisette ouvre la malle, se tient à genoux devant et a l'air d'examiner les étoffes, en prêtant l'oreille à la conversation.*)

FRONTIN.

Pourquoi pas, si cela peut la contenter ?... (*Saluant Lucile.*) Voici, sans doute, votre charmante niece... Elle a l'air bien sérieux ! Ah ! on rêve à la veille d'un mariage. Cela donne à penser !

LUCILE.

Oui, sans doute ; j'ai sujet de réfléchir !

FRONTIN.

L'hymen avec un Marin n'a rien que d'agréable ! Il est si rarement avec sa femme qu'il n'a le tems de la voir que pour l'aimer ; et puis, si, par hasard, il ne plaît pas, les dangers, l'inconstance de l'onde la laissent toujours dans la douce expectative du veuvage !

LUCILE.

Si je prends un mari c'est pour être toujours avec lui. Je serois fâchée de lui survivre !

FRONTIN.

Eh ! bien, en ce cas, je suis votre homme. Je m'ar-

rangerai de maniere que vous puissiez être de toutes mes courses. Inquiétudes, espoir, peines, dangers, bonheur, tout nous sera commun. Notre vaisseau deviendra l'asyle de l'Amour. Nous verrons ensemble les côtes du Malabar et celles de Guinée. Par-tout je me ferai honneur de présenter ma femme; par-tout elle attirera les regards et les suffrages. Nous serons heureux ensemble tous les jours de notre vie; et si, par malheur, une vague vient jamais à nous engloutir, nous aurons, du moins, la douceur de nous noyer de compagnie!

LISETTE, *à part.*

Le drôle a de l'esprit... (*A Lucile.*) Comme c'est beau tout cela!

LUCILE, *à Frontin.*

Monsieur, je n'aime pas les voyages où l'on court de si gros risques!

FRONTIN, *au Baron.*

Mon parrain, la future ne me semble pas merveilleusement disposéeen ma faveur!... Y auroit-il quelqu'amourette en campagne? J'en serois fâché! Sa vue a fait sur mon cœur une impression trop profonde pour que je ne sois pas disposé à faire valoir mes droits et à disputer sa main à mon rival, quel qu'il fût!

LE BARON, *gaiement.*

Soyez sans inquiétude!... C'est une bagatelle qui l'occupe... une gageure... Je vous conterai tout cela à table. C'est une histoire plaisante, un tour qu'on prétend nous jouer!

FRONTIN.

Un tour, à nous ? ils s'adressent joliment !

(Frontin et le Baron rient aux éclats.)

LE BARON, *à Lucile, en lui montrant Frontin.*

Allons, ma niece, acceptez la main de Monsieur.

FRONTIN, *présentant la main à Lucile, qui lui donne la sienne.*

Venez, ma belle Dame. Je crois, sans peine, que l'espoir de vous posséder peut rendre capable de tout!

(Le Baron, Lucile et Frontin sortent.)

SCENE XIX.

LISETTE, LE MARQUIS, *dans une des malles.*

LISETTE, *à part, et se croyant seule.*

C'EST Frontin... délicieux !... Et moi qui ne le reconnoissois pas !... Il s'exprime comme un homme de qualité !... Cela n'est pas étonnant, un valet-de-chambre !... Mais par quelle aventure joue-t-il ici le rôle de Capitaine ? Est-ce de concert avec lui ? Est-ce qu'on a gagné L'Olive ?

LE MARQUIS, *dans la malle.*

Lisette! Lisette! ouvre-moi!

LISETTE, *regardant autour d'elle et ne voyant personne.*

Qui m'appelle ?

LE MARQUIS, *dans la malle.*

Moi, moi, qui étouffe.

LISETTE, *éclatant de rire.*

Ah! j'y suis... L'excellent tour!... Chut!... Que je voie si nous sommes en sûreté... (*Elle regarde de tous côtés.*) Bon! personne.

(*Elle ouvre la malle où est le Marquis.*)

LE MARQUIS, *sortant de la malle.*

Ah! je respire... Cache-moi quelque part; je ne puis plus tenir là-dedans!

LISETTE.

Vous cacher?... Je ne sais où! Il y a ici peu d'endroits sûrs, vu la défiance où l'on est... Mais L'Olive est donc du complot?

LE MARQUIS.

Non.

LISETTE.

C'est donc le Capitaine?

LE MARQUIS.

Non plus.

LISETTE.

Qui donc?

LE MARQUIS.

La vieille Nanci a tout fait. Elle a été trouver le Capitaine sur son bòrd. Elle l'y retient par une fausse confidence. Il croit le Baron en campagne, et il ne viendra que demain matin. Nous avons trompé L'Olive, lui-même.

LISETTE.

Divin!... L'affaire prend couleur à présent! Nous voici quatre contre trois dans la maison!

LE MARQUIS.

Nous saisirons le premier moment favorable à nos desseins.

LISETTE, *entendant du bruit, et montrant au Marquis le cabinet opposé à celui où il s'est déja caché.*

J'entends monter quelqu'un rapidement... Jettez-vous dans ce cabinet. Cachez-vous sous la toilette.

(*Le Marquis entre précipitamment dans le cabinet, d'où il peut entendre tout ce qui se dit dans les trois scenes suivantes.*)

SCENE XX.

L'OLIVE, *accourant;* LISETTE.

L'OLIVE.

Lisette, Lisette, grande nouvelle !

LISETTE.

Comment ?

L'OLIVE, *lui montrant la malle d'où le Marquis est sorti.*

Parle bas... Il est là.

LISETTE.

Qui, là ?

L'OLIVE.

Un des Porte-faix m'a tout conté. Frontin fait le Capitaine, et le Marquis est dans cette malle. Je vais le faire reporter à son hôtel, par François, qui va monter à cet effet; et puis, quand L'Ingambe, qu'on a envoyé en commission, sera de retour, nous ren-

drons au Seigneur Frontin les taloches que j'ai reçues.

LISETTE, *froidement.*

On t'a trompé. Je viens d'ouvrir cette malle devant M. le Baron. Elle étoit pleine d'étoffes, que j'ai déja serrées.

L'OLIVE, *allant à la malle.*

Cela ne se peut pas.

LISETTE, *ouvrant la malle, et lui en montrant le dedans.*

Vois; elle est vuide.

L'OLIVE, *étonné.*

Tu étois du complot!

LISETTE.

Imbécille! songe que tu m'es promis!... Comment, d'ailleurs, un homme tiendroit-il là-dedans?

L'OLIVE.

Il en tiendroit deux!

LISETTE.

Pas seulement la moitié d'un!

L'OLIVE, *se mettant dans la malle.*

Entêtée!... Regarde si je n'y suis pas à mon aise?

LISETTE.

Oui, tu y tiendras!... et ta tête?

L'OLIVE, *se couchant tout de son long dans la malle.*

Ma tête?... Tiens... regarde.

LISETTE.

Es-tu bien?... (*Elle ferme vîte la malle.*) Bon! je te tiens, à mon tour!

L'OLIVE, *criant dans la malle.*

Finis donc!... Ouvre-moi, ouvre-moi; j'étouffe!

SCENE XXI.

FRANÇOIS, LISETTE, L'OLIVE, *dans la malle.*

FRANÇOIS, *à Lisette.*

Em.... em.... emporter le Marquis à... à... son hôtel?

(*Lisette fait signe qu'oui.*)

L'OLIVE, *criant dans la malle.*

François!... M. le Baron!

LISETTE, *à part.*

Crie tant que tu voudras! du diable s'ils t'entendent!

(*François traîne la malle, et Lisette l'aide, en la lui poussant jusqu'à la porte.*)

SCENE XXII.

LISETTE, *seule, appelant le Marquis dans le cabinet.*

M. le Marquis!

SCENE XXIII.

LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

Vous avez entendu ?... Tout est découvert... La porte est libre, sauvez-vous... Retenez L'Olive ; vous aurez de mes nouvelles.

LE MARQUIS.

Pourquoi fuir ?

LISETTE.

Il le faut !... Sauvez-vous... J'ai mon projet en tête. Allez recevoir L'Olive : c'est là l'essentiel ; et gardez-vous qu'il n'échappe !

LE MARQUIS.

Je m'en vais... Mais souviens-toi que mon bonheur dépend de toi ! Je me fie à ton zele.

(*Il sort.*)

SCENE XXI.

FRANÇOIS, LISETTE, L'OLIVE, *dans la malle.*

FRANÇOIS, *à Lisette.*

EM.... em.... emporter le Marquis à... à... son hôtel?

(*Lisette fait signe qu'oui.*)

L'OLIVE, *criant dans la malle.*

François!... M. le Baron!

LISETTE, *à part.*

Crie tant que tu voudras! du diable s'ils t'entendent!

(*François traîne la malle, et Lisette l'aide, en la lui poussant jusqu'à la porte.*)

SCENE XXII.

LISETTE, *seule, appelant le Marquis dans le cabinet.*

M. le Marquis!

SCENE XXIII.

LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

Vous avez entendu?... Tout est découvert... La porte est libre, sauvez vous... Retenez L'Olive; vous aurez de mes nouvelles.

LE MARQUIS.

Pourquoi fuir?

LISETTE.

Il le faut!... Sauvez-vous... J'ai mon projet en tête. Allez recevoir L'Olive : c'est là l'essentiel; et gardez-vous qu'il n'échappe!

LE MARQUIS.

Je m'en vais... Mais souviens-toi que mon bonheur dépend de toi! Je me fie à ton zele.

(*Il sort.*)

SCENE XXIV.

LISETTE, *seule.*

ALLONS, un coup de maître !... L'Olive est parti... Accusons-le. Découvrons, la premiere, au Baron ce qu'il ne peut tarder d'apprendre. Gagnons sa confiance par ce dernier trait. Le reste ira de suite.

SCENE XXV.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à demi-voix.*

CHUT! ton maître monte sur mes talons. Point d'air d'intelligence.

LISETTE.

Et toi, décampe!... Tout est découvert... (*Lui faisant voir que la malle où étoit le Marquis a été emportée.*) Vois ; le Marquis a disparu.

FRONTIN.

Ah! Ciel! comment?

LISETTE.

Échappe-toi, à bon compte, pendant que la porte est encore libre.

SCENE XXVI.

LE BARON, LISETTE, FRONTIN.

(*Frontin va pour s'échapper, et il heurte le Baron.*)

LE BARON, *à Frontin.*

OU allez-vous donc ?... Nous allons prendre le café ici.

FRONTIN, *se sauvant.*

Je suis à vous dans la minute !

(*Pendant que Frontin se sauve, Lisette tombe dans un fauteuil et joue l'évanouissement.*)

SCENE XXVII.

LE BARON, LISETTE, *dans un fauteuil, et feignant de s'évanouir.*

LISETTE.

AH ! Monsieur !

LE BARON.

Qu'as-tu donc ?

LISETTE.

J'ai à peine la force de parler !

LE BARON, *à part.*

Que signifie cela ? L'un me fuit tout troublé ; l'autre respire à peine !

LISETTE.

L'Olive... le Marquis... le Capitaine... Je ne sais par où commencer !

LE BARON.

Hé bien, le Capitaine ?

LISETTE.

Le Capitaine est un fripon !

LE BARON.

Prends garde à ce que tu dis !

LISETTE.

Ce Capitaine... c'est Frontin, le valet-de-chambre du Marquis... L'Olive étoit gagné !

LE BARON.

D'où le sais-tu ?

LISETTE.

Le Marquis étoit caché dans une des malles !

LE BARON, *regardant qu'il n'y a plus qu'une malle.*

Il en manque une, effectivement !

LISETTE.

Quand L'Olive a vu que je savois tout, vîte il a fait remporter la malle, par François... Avez-vous vu comme le feint Capitaine s'est lestement évadé ?... Moi, j'étois évanouie ; je ne pouvois crier... Je suis encore dans un état...

LE BARON, *l'interrompant, en l'embrassant.*

Que je t'embrasse !... Sans toi je courois risque d'être joué !... Ce coquin de L'Olive !... Ah ! je ne me fierai

qu'à toi uniquement... (*Lui donnant sa bourse.*) Tiens, voilà ma bourse, pour prix de ton zele.

LISETTE, *prenant la bourse.*

Vous êtes trop bon, en vérité!

LE BARON.

Je ne saurois trop récompenser un service aussi signalé!... (*A part.*) Ah! diable! L'ingambe et François sont dehors... Courons à ma niece et fermons la porte de la rue... Qu'on est heureux, cependant, d'avoir des domestiques comme Lisette...

(*Il sort.*)

SCENE XXVIII.

LISETTE, *seule, regardant la bourse que le Baron vient de lui donner.*

VOILA de l'argent loyalement gagné!... Vivent les femmes pour la présence d'esprit!... Mais le tout est de conduire l'affaire à point...Rien de plus aisé! Nous n'avions que L'Olive à craindre.... Il est délogé.... Je m'admire! Avec quel plaisir je trompe ce pauvre Baron, qui me paye si bien!... C'est sa faute; pourquoi veut-il être plus fin que nous? Pourquoi nous mettre dans le cas de ruser? Pourquoi nous renferme-t-il?... Il ne sait donc pas comme c'est bon le fruit défendu?... Ah! je te reconnois bien là, irrésistible ascendant de l'esprit féminin!

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre représente le Jardin de la maison du Baron. On voit, dans le fond, deux berceaux, une porte grillée; et, sur les côtés, deux pavillons, au-devant de l'un desquels sont des charmilles, des treillages, et deux chaises de bois.)

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul, escaladant le mur, de dehors en dedans, et descendant au Jardin par les treillages.*

On n'y voit goutte!... Il est essentiel d'aller le plus doucement possible, de peur d'événement fâcheux... Ah! m'y voilà enfin!... (*Il avance, et il appelle, à basse voix.*) St!.. st!.. Lisette?... C'est justement l'heure du rendez-vous. Lisette, par son billet, m'assure qu'elle ne se fera pas attendre?... (*Ecoutant et regardant, de tous côtés.*) Hein?... hein?... Je ne vois personne!... Qu'elle n'aille pas me faire croquer le marmot! Nous n'avons pas de tems de reste!... Le terme approche où nous perdrions tout le fruit de nos ruses, et où il ne nous seroit plus permis d'en employer de nouvelles!... (*Appelant, à demi-voix.*) Lisette!... Hein?... Crier assez fort pour être entendu d'elle et n'être pas entendu des autres, c'est assez



difficile, au moins !... Il vaut mieux attendre, sans faire de bruit... Il est pourtant onze heures sonnées à toutes les horloges, et à minuit tout sera dit... (*Il s'oriente.*) Voyons... Point de qui-pro-quo... C'est par le Pavillon à droite qu'elle doit venir... L'oncle couche dans le Pavillon à gauche... (*Entendant du bruit.*) J'entends marcher... je vois de la lumiere. (*Il va au Pavillon à droite, et regarde par la serrure.*) Ce n'est point elle !... Eh ! non, de par tous les diables ! (*Voyant ouvrir la porte du Pavillon d'où sortent le Baron, Lisette et L'Ingambe, tenant à la main un bougeoir alumé.*) Ils sont plusieurs !... Cachons-nous derriere ces charmilles.

(*Il se cache derriere les charmilles.*)

SCENE II.

LE BARON, LISETTE, L'INGAMBE, *un bougeoir à la main ;* FRONTIN, *caché.*

LISETTE, *au Baron.*

IL n'est qu'onze heures... Restez encore, M. le Baron.

LE BARON.

Va, va, je ne crains rien ; je puis dormir tranquille. Je me retire dans mon Pavillon.

LISETTE.

Que sait-on ? les amoureux sont si malins !

LE BARON.

Que veux-tu que je craigne ! Ma niece est couchée ;

j'en suis bien sûr ! J'ai eu la précaution d'emporter tous ses habits. Pas de cheminée à sa chambre, les fenêtres sont grillées, la porte est fermée à double tour ; j'en ai la clef sur moi. De plus, le Capitaine....

LISETTE, *l'interrompant.*

Et c'est le véritable, celui-là ! Vous l'avez été chercher, vous-même !

LE BARON.

Oh ! j'en réponds... De plus, le Capitaine, qui est prévenu, couche dans la chambre voisine. Au moindre bruit il seroit sur pied ; et puis, son valet, garçon alerte, veille dans l'anti-chambre, avec François. Voilà dix fois plus de précautions qu'il n'en faut. Quand ce seroit pour garder un prisonnier d'État on n'en prendroit pas davantage !... Le Marquis riroit trop de ma peur s'il savoit qu'après tant de soins je n'ai pas osé me coucher. Je suis seulement fâché d'avoir resté si tard. Depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de me coucher à neuf heures précises ; j'en serai peut-être incommodé... Au fond, cependant, je suis enchanté de cette aventure ; elle m'a fait connoître ceux de mes gens en qui je devois avoir de la confiance.

LISETTE.

C'est vrai !

LE BARON.

Adieu, Lisette.

LISETTE.

Vous voulez donc vous retirer, absolument ? .. Eh ! bien, je veillerai pour vous. Je m'amuserai à pincer de ma guitare ; et, si vous ne dormez pas, vous

verrez

verrez que je ne dors pas non plus quand il s'agit de prouver mon zele !

LE BARON.

Je n'en doute plus !

LISETTE, *lui présentant la clef du Pavillon où couche Lucile, ainsi qu'elle.*

Monsieur, voici la clef de notre Pavillon ; fermez, fermez, je vous en prie, la porte, à double tour.

LE BARON.

Pourquoi cela ? Ce seroit t'offenser que d'avoir des soupçons !

LISETTE.

Je l'exige .. (*Le Baron prend la clef.*) Bonne nuit, M. le Baron !

(*Elle entre dans le Pavillon, et le Baron en ferme la porte, en-dehors.*)

LE BARON.

Bonne nuit, mon enfant, bonne nuit !

SCENE III.

LE BARON, L'INGAMBE, FRONTIN, *caché*.

LE BARON, *à part*.

OH! je brûle d'être à demain matin pour aller faire mon compliment de condoléance à ce pauvre Marquis !... Voilà nos jeunes étourdis, qui s'imaginent que rien ne leur résiste !... Je voudrois, pour la rareté du fait, qu'il trouvât quelque expédient capable de le conduire à ses fins... Mais cela ne se peut pas, cela ne se peut pas !

L'INGAMBE, *bâillant*.

Cela ne se peut pas !... Allons nous coucher.

(*Le Baron entre dans son Pavillon, avec L'Ingambe.*)

SCENE IV.

FRONTIN, *seul*.

QU'AI-JE entendu ?... Ah ! la traîtresse ! la scélérate de Lisette ! C'est pour être témoin de sa perfidie qu'elle m'a fait venir ici ?... Fiez-vous à une femme après cela ! Elle n'a reculé jusqu'au dernier moment que pour enchaîner mon génie et nous ôter tous les moyens de nous retourner... Et moi, qui croyois qu'elle m'aimoit !... Ah ! si je ne craignois pas d'être

entendu par le Baron et par son fidele Invalide, qui me houspilleroient d'importance, comme je lui chanterois sa gamme, à cette traîtresse, à cette perfide!... J'étouffe de colere; et si je pouvois l'injurier à mon aise je sens que je serois soulagé d'un grand fardeau!... Que ne peut-elle m'entendre!... (*Il s'approche de la porte du Pavillon où Lisette est entrée, et il parle à travers la serrure.*) Va, monstre! va, crocodile! serpent! lézard! va, tout ce qu'il y a de plus noir et de plus méchant dans le monde! va, je te méprise! je t'abhorre! je te déteste!

(*Pendant qu'il finit son monologue, Lisette sort du Pavillon, par une croisée basse, en en dérangeant un des barreaux de fer.*)

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *frappant sur l'épaule de Frontin.*

Courage, mons Frontin! Est-ce à moi que tout ceci s'adresse?

FRONTIN, *étonné.*

Ahie!... Que vois-je?

LISETTE, *l'amenant sur le devant de la scene.*

Si j'avois du tems de reste, je te rendrois sottise pour sottise; mais tu n'y perdras rien!

FRONTIN.

Es-tu sorciere ?

LISETTE.

Mieux que ça ; je suis femme !

FRONTIN.

D'où sors-tu ?

LISETTE, *lui montrant le Pavillon de Lucile.*

De ce Pavillon.

FRONTIN.

Ce n'est pas par la porte, toujours !

LISETTE.

Le beau miracle ! sortir par une porte ! Il n'y a si mince génie qui n'en fît autant.

FRONTIN.

Par où donc ?

LISETTE.

Par la fenêtre, dont j'ai eu l'adresse et le bonheur de déplomber un large barreau de fer, trop solidement attaché, en apparence, pour qu'on ait le moindre doute de mon espiéglerie.

FRONTIN.

Je ne m'étonne plus si tu pressois tant le Baron de prendre la clef !

LISETTE.

C'étoit là le coup de maître !

FRONTIN.

As-tu aussi déplombé les barreaux de la fenêtre de la chambre de ta maîtresse ?

LISETTE.

Oh ! non ; ils tiennent trop bien !

FRONTIN.

Nous voici bien avancés !... Comment la tirer de-là ?

LISETTE.

C'est déja fait !

FRONTIN, *voulant l'embrasser.*

Tout de bon ?... Oh ! que je t'embrasse...

LISETTE, *le repoussant.*

Tout beau !... J'ai vos injures sur le cœur !

FRONTIN.

Allons, j'ai tort... Je m'humilie ; pardonne !

LISETTE.

Nous verrons !

FRONTIN.

Comment as-tu fait pour tromper ton maître ?

LISETTE, *portant la main à sa tête.*

Tout part de là... Il étoit chez sa niece, qu'il pressoit de se coucher, comptant n'avoir plus rien à craindre. A mesure qu'elle quittoit une piece de son ajustement, mon homme, par mon avis, s'en emparoit. Elle passe derriere son rideau ; je coîffe son traversin. Il avance la tête pour lui dire bon soir : il baise ma main pour la sienne ; et, pendant ce tems-là, elle enfile la porte et monte à ma chambre. J'emporte la lumiere, et je passe devant lui. Content, il m'accompagne, place ses sentinelles, va joindre le Capitaine, le loge dans la chambre voisine de celle de Lucile, s'applaudit de sa sagacité, et me remercie, en riant, de mon adresse à le servir !

FRONTIN.

Oh! je ne suis plus surpris s'il est allé se coucher si tranquille !

LISETTE.

Pour réussir et n'être pas suspecte il faut tuer les soupçons... J'ai eu pitié de lui encore. Il ne tenoit qu'à moi de le faire veiller jusqu'à minuit et de le poster en sentinelle dans un lieu d'où il n'auroit pu nous nuire... Mais avec quelle adresse, en faisant semblant de courre sus à Nanci, qui passoit devant notre porte, ne lui ai-je pas glissé le billet du rendez-vous ?

FRONTIN.

C'est vrai !... Que de ruse !.. Je me prosterne devant ton génie! Franchement, il m'épouvante, et je crains pour le tems où tu seras ma femme !

LISETTE.

Sois toujours aimable, jamais jaloux et tu n'auras rien à redouter.

FRONTIN.

Oui, vraiement ?

LISETTE.

C'est là tout le secret ; mais ces chiens de maris n'en veulent pas faire usage. Aussi...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Comme on les trompe !

LISETTE.

C'est le mot. Mais c'est leur faute.. Nous perdons un tems précieux; ma maîtresse m'attend. Je vais lui faire endosser un des habits de son frere ;

et, au moment indiqué, elle descendra, à pas de loup, par l'escalier dérobé.

FRONTIN.

C'est bon!... Il faudroit un signal.

LISETTE.

Imbécille! crois-tu que je l'aie oublié?

SCENE VI.

L'OLIVE, *paroissant sur le mur du jardin;* LISETTE, FRONTIN.

L'OLIVE, *à part, sur le mur.*

Il y a du monde... Doucement!

(*Il descend, sans faire de bruit, et reste caché derriere la charmille.*)

LISETTE, *à Frontin, croyant l'avoir entendu parler.*

Hein!... Que dis-tu?

FRONTIN.

Que tu es une femme unique!

LISETTE.

Pendant que Mademoiselle se préparera, va dire à ton maître d'être prêt dans un quart-d'heure.

L'OLIVE, *à part.*

Ah! ah!

LISETTE, *à Frontin.*

Qu'il vienne, seul, au bas des murs du jardin. Il frappera dans sa main: j'entendrai son signal; et,

quand je verrai le moment favorable, je pincerai sur ma guitare l'air : *Tandis que tout sommeille.* Qu'il saisisse l'instant pour sauter dans le jardin.

L'OLIVE, *à part, et toujours caché.*

Bon !

LISETTE, *vivement, à Frontin, croyant que c'est lui qui a parlé.*

Bon ?... Excellent !... Sur-tout, qu'il ne précede pas le signal, et qu'il ne prenne pas un air pour l'autre... Il se pourroit que le Baron m'entendît pincer de la guitare, qu'il se mît à sa fenêtre, quoique je le présume bien endormi ; mais c'est qu'il faut tout prévoir. Alors j'attendrois qu'il se fût retiré.... Allons, va-t-en ; tu es au fait ?

FRONTIN.

De reste !

LISETTE.

Dans un quart-d'heure, ni plutôt, ni plus tard.

FRONTIN, *faisant quelques pas pour s'en aller.*

Eh ! oui.

LISETTE, *le rappellant.*

A propos, L'Olive ?

FRONTIN, *revenant.*

Toujours prisonnier.

LISETTE.

L'a-t-on un peu étrillé ?

FRONTIN.

Oh ! oui, je t'en réponds !... Il étoit en bonnes mains !

LISETTE.

Tant mieux ! Il le mérite ; c'est un sot !

FRONTIN.

Qui l'auroit été bien davantage, s'il t'eût épousée !

LISETTE.

Il a un visage à ça !

FRONTIN.

Sans doute... Mais, moi ?

LISETTE.

Quelle différence !

FRONTIN, *l'embrassant.*

Ah ! friponne ! que n'est-il témoin de ce beau moment !

LISETTE, *le repoussant.*

Eh ! vas donc... Je te laisse et je monte à ma chambre. Toi, décampe... Prestesse, exactitude et silence ; voilà ce qu'il nous faut !

(*Elle rentre dans le Pavillon de Lucile, par la fenêtre. Frontin en l'y conduisant se trouve placé devant elle, de maniere que L'Olive croit qu'elle y est rentrée par la porte.*)

SCENE VII.

FRONTIN, L'OLIVE, *caché.*

FRONTIN, *à part.*

Je me sauve !... (*En montant sur le mur du jardin, par le moyen des palissades qui y sont appliquées.*) Diable ! point de faux-pas ici !... La peste ! si j'allois me casser le cou, cela dérangeroit tous nos projets, et l'on pourroit appeler cela faire naufrage au Port !

SCENE VIII.

L'OLIVE, *seul, sortant de derriere les charmilles.*

« Faire naufrage au Port !... » Eh ! oui, tu feras naufrage au Port ; et toi, et ta Lisette, vous serez payés de vos fourberies !.. Les misérables ! comme ils traitent un galant homme ! A les entendre, je ne suis qu'un sot !... Allez, canaille insolente ! allez, ce sot-là vous apprendra qu'il en sait autant que vous, et que si vous avez profité d'un hasard pour le jouer, il en profitera, à son tour, pour vous le rendre, avec usure !... Avertissons M. le Baron sans tarder... Comme il va être charmé de me revoir ! Comme il doit être inquiet de son fidele L'Olive !... (*Il sonne*

au Pavillon du Baron et il appelle.) M. le Baron ! M. le Baron !... Dormiroit-il déja ?... (*Regardant à la fenêtre du Pavillon du Baron*) Il n'est pas couché ; je vois de la lumiere dans sa chambre. Sonnons encore. Je ne risque rien. Lisette ne peut m'entendre ; sa chambre est trop éloignée d'ici ; et quand elle m'entendroit son complot n'en avorteroit pas moins !

(*Il sonne plus fort.*)

SCENE IX.

L'INGAMBE, *en-dedans du Pavillon du Baron* ; L'OLIVE.

L'INGAMBE.

Qui est là ?

L'OLIVE.

C'est moi.

L'INGAMBE.

Qui, toi ?

L'OLIVE.

Oui, moi.

L'INGAMBE.

L'Olive ?

L'OLIVE.

Lui-même.

L'INGAMBE.

Va te promener !... Nous n'avons pas besoin ici d'un drôle de ton espece !

L'OLIVE, *à part.*

La jolie réception !... Oh ! le diable s'en mêle !... Non, jamais on n'accueillit si mal l'innocence !... (*Appelant, à travers la porte du Pavillon du Baron.*) Pere L'Ingambe !... papa L'Ingambe ! par charité !

L'INGAMBE, *sortant du Pavillon du Baron, en bonnet de nuit.*

Que veux-tu ?

L'OLIVE.

Je te prie, je te supplie de dire à M. le Baron que j'ai un secret, de la plus grande importance à lui communiquer !

L'INGAMBE.

Je vais l'avertir, mais compte que tu n'en seras pas bon marchand !

(*Il rentre dans le Pavillon du Baron, et ferme la porte au nez de L'Olive, qui veut l'y suivre.*)

SCENE X.

SCENE X.

L'OLIVE, *seul.*

Comme il me traite!... Voyez un peu le beau plaisir d'être fidele! J'ai été battu aujourd'hui par tout le monde. Amis et ennemis, tous me tombent sur le corps!... Mais il faut me réconcilier avec mon maître, et l'important service que je vais lui rendre me vaudra, sans doute, un ample dédommagement des maux que j'ai soufferts pour lui!

SCENE XI.

LE BARON, *en robe de chambre*; L'INGAMBE, L'OLIVE.

LE BARON, *à L'Olive.*

Ah! ah! vous voilà, M. le maraud? Croyez-vous m'en imposer par quelque conte, inventé à plaisir?

L'OLIVE, *se jettant à genoux.*

M. le Baron, je vous demande, à deux genoux, pardon de l'erreur où vous êtes!

LE BARON.

Misérable! coquin! fripon! scélérat!

L'OLIVE.

Injuriez-moi, sans bruit, battez-moi, de même, si vous vous en sentez le courage ; mais, quand votre premier feu sera passé, permettez-moi de vous rendre un service signalé !

LE BARON.

Quel service ?

L'OLIVE.

Dans un quart-d'heure, on vous enleve votre niece.

LE BARON.

A d'autres !

L'OLIVE.

J'ai entendu le complot ; Lisette mene l'intrigue ?

LE BARON.

Bien imaginé !... Tu oses l'accuser, elle, Lisette ?

L'OLIVE.

Oh ! c'est une jolie fille !... Apprenez que c'est elle qui m'a fait emporter chez le Marquis.

LE BARON.

Toi ?... Menteur effronté !

L'OLIVE, *avec le débit le plus vif.*

Elle-même... Si vous saviez avec quelle adresse, après avoir fait évader notre galant, elle m'a fait prendre sa place, dans la maudite malle !... J'avois beau crier, elle rioit de mes cris, et de voir, sur-tout, que ce sourd de François ne pouvoit les entendre !... Je me démenois comme un Diable !.. On ne m'en a pas moins changé de domicile... J'arrive ; on leve le couvercle de la malle ; quatre grands coquins de Laquais s'emparent de ma

personne, en éclatant de rire. Ils me houspillent, me raillent et me bernent. Le Marquis m'ôte de leurs mains, et m'enferme dans un cabinet grillé. J'y reste jusqu'à présent, sans boire, ni manger. Je m'échappe, à la fin, en brisant la serrure du cabinet. Je me sauve, à travers un jardin. Le Jardinier et son Garçon me prennent pour un voleur, ils m'escortent, à coups de gaule. Je franchis un mur : je tombe dans un fossé. Je me releve; j'entends qu'on me poursuit : la peur me donne des ailes; et j'arrive sur les bancs de l'Hôtel, encore tout ébahi de ma triste aventure!

LE BARON.

Après, après?

L'OLIVE.

Est-ce qu'il n'y a en a pas assez, à votre avis?.. Je veux entrer chez nous... bernique! visage de bois à la grande porte. Je fais le tour... Qu'apperçois-je? Une échelle, dressée contre les murs du jardin.

LE BARON.

Une échelle?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur, une échelle. Est-ce que je serois entré sans cela?... J'y monte, doucement; je descends, de même. J'entends parler : j'écoute; je reconnois la voix de Lisette.

LE BARON.

De Lisette?... Imposteur!... Moi, qui l'ai enfermée, à la clef, dans le Pavillon!

L'OLIVE.

Cela ne l'a pas empêchée d'en sortir!



LE BARON.

Cela ne se peut pas !

L'OLIVE, *à part.*

Ah ! quel entêtement !... (*Au Baron.*) Je vous dis que je l'ai reconnue, ainsi que Frontin, celui qui faisoit le Capitaine !... Dans quelques instans, le Marquis doit se trouver dans la rue. Il donnera le signal, en frappant dans sa main Lisette doit répondre, en pinçant sur sa guitare l'air : *Tandis que tout sommeille.* Votre niece descendra de sa chambre, trouvera le Marquis dans le jardin : ils escaladeront le mur, et bon voyage ! ensuite courez après !

LE BARON, *à part.*

Diable ! ceci mérite attention. Lisette me tromperoit !... Elle se sera donc procuré de fausses clefs !

L'OLIVE.

Si vous ne voulez pas m'en croire rentrez dans votre appartement, et demain matin vous ferez vos réflexions sur l'avis que je vous donne.

LE BARON, *à part.*

François et le valet du Capitaine sont donc gagnés ?... Je m'y perds !

L'OLIVE.

L'instant approche. Quel parti prenez-vous ?

LE BARON.

Je veux les surprendre !... (*A L'Ingambe.*) L'Ingambe !

L'INGAMBE.

Mon Capitaine ?

LE MARQUIS.

Prends ta carabine !

L'INGAMBE.

Oui, mon Capitaine !

(Il va à la porte du Pavillon du Baron, et y prend sa carabine.)

LE BARON, *à L'Olive et à L'Ingambe, en leur montrant un des berceaux de charmille.*

Cachez-vous derriere ce berceau de charmille, et dès que le Marquis se montrera dans le jardin vous le saisirez et le remenerez à son Hôtel.

L'OLIVE.

Il ne l'échappera pas cette fois, j'en réponds !

LE BARON.

Sans lui faire de mal, pourtant : ce sont nos conventions !

L'INGAMBE.

A quoi bon ma carabine ?

LE BARON.

Pour lui faire peur.

L'INGAMBE

S'il veut résister ?

LE BARON.

Alors, je me montrerai, et il ne résistera pas... Moi, je vais me tenir tout près de la porte du Pavillon, pour saisir ma niece au passage... (*Donnant la clef du jardin à L'Olive.*) Tenez, voici la clef du jardin ; je veux qu'il en sorte plus commodément qu'il n'y sera entré.

SCENE XII.

LISETTE, *paroissant à la fenêtre d'en-haut du Pavillon de Lucile;* LE BARON, L'OLIVE, L'INGAMBE.

LISETTE, *à part.*

Le moment approche, et elle n'est pas encore habillée !

LE BARON, *bas, à L'Olive et à L'Ingambe.*

Chut, chut ! c'est-elle !... Cachez-vous et ne faites pas le moindre bruit.

(*L'Olive et L'Ingambe se cachent derriere la charmille.*)

LISETTE, *à part.*

J'entends marcher... (*A demi-voix.*) Est-ce vous ?

LE BARON.

Oui, c'est moi.

LISETTE, *à part, en reconnoissant le Baron.*

C'est le Baron... Quel contretems !

LE BARON, *à part.*

Faisons-la descendre ; et quand je la tiendrai... (*A Lisette.*) Lisette, descends. J'ai à te remettre quelque chose, et je me retire tout de suite.

LISETTE, *à part.*

Débarrassons-nous en vîte... (*Au Baron.*) Ouvrez ; je suis à vous.

(*Elle quitte la fenêtre, et le Baron ouvre en dehors, la porte du Pavillon.*)

SCENE XIII.

LE BARON; L'OLIVE L'INGAMBE, *cachés.*

LE BARON, *à part.*

PESTE ! m'ayant reconnu, elle se seroit bien gardée de donner le signal !... Ce n'est pas assez de faire échouer leur projet, je veux encore avoir la satisfaction de les railler, à mon aise, en les prenant sur le fait !

SCENE XIV.

LISETTE, LE BARON; L'OLIVE L'INGAMBE, *cachés.*

LISETTE, *tenant une guitare à la main; au Baron.*

QUE me voulez-vous ?

LE BARON, *la faisant asseoir sur une des chaises qui sont devant la porte du Pavillon de Lucile, et s'asseyant aussi.*

Asseyons-nous et jasons un moment.

LISETTE, *à part.*

Le moment est bien choisi !

LE BARON.

ue dis-tu ?

LISETTE.

Je vous écoute... Mais, si vous n'avez rien d'intéressant à me dire, permettez, Monsieur, que j'aille me coucher ; je suis si fatiguée !... Je meurs d'envie de dormir !

LE BARON.

Tu m'as promis de veiller jusqu'à minuit ?

LISETTE.

Cela est vrai ; mais je crains le serein.

LE BARON.

Tu t'es, cependant, promenée dans le jardin, après que tu m'as eu dit adieu ?

LISETTE, *à part.*

Il m'a vue ; tout est perdu !

LE BARON.

Hé bien ?

LISETTE.

Quelle idée !

LE BARON.

Je t'ai vue... Tu causois même avec quelqu'un qui t'intéresse ?

LISETTE, *à part.*

Il nous a écoutés... (*Au Baron.*) Comment cela se pourroit-il ? j'étois enfermée !

LE BARON.

Et les fausses clefs ?... On s'en procure. Je t'ai entendu ouvrir et fermer la porte.

LISETTE, *vivement, et à part.*

Il ne sait rien !

LE BARON.

Je suis au fait !... Remets-les moi, de bonne grace.

LISETTE, *lui montrant ses poches.*

Je n'en ai point... Voyez mes poches.

LE BARON, *à part.*

C'est ma niece qui les a... Ne désemparons point la porte.

LISETTE, *à part.*

Il ne s'en ira pas !... Que faire ?

LE BARON, *d'un ton d'indifférence.*

Je me serai trompé, peut-être ?

LISETTE.

Certainement !

LE BARON, *regardant ce que Lisette tient à la main.*

Qu'as-tu à la main ?

LISETTE.

Ma guitare.

LE BARON.

Pinces m'en un petit air.

LISETTE.

Elle n'est point d'accord.

LE BARON.

Si... si... Je t'en prie... un air, et je vais me coucher.

LISETTE.

Quel air ?

LE BARON.

Le premier qui te viendra en tête.

LISETTE.

Allons.

(*Elle pince un air qui n'est pas celui dont on est convenu. A peine a-t-elle fini, qu'on entend le signal, en dehors.*)

LE BARON.

Il y a dans la rue un amateur qui t'applaudit.

LISETTE, *à part.*

C'est le signal !

LE BARON.

Il faut être honnête... Dès qu'on a du plaisir à t'entendre, pinces en un second... *Tandis que tout sommeille*, par exemple.

LISETTE, *à part.*

Il sait tout !... Nous voilà pris !... (*Au Baron.*) Monsieur...

LE BARON, *l'interrompant.*

Allons donc... Faut-il se faire prier quand on a du talent ?

LISETTE.

Vous êtes instruit ; je le vois ?

LE BARON.

Ah ! ah !

LISETTE, *se jettant à genoux.*

J'embrasse vos genoux !

LE BARON, *la relevant.*

Point de grace... Pinces cet air, ou crains mon courroux !... Ne bouge pas : obéis ; et s'il t'échappe un seul mot ..

LISETTE, *l'interrompant.*

Monsieur...

LE BARON, *l'interrompant, à son tour.*

Mademoiselle, je vous l'ordonne !

LISETTE.

Allons donc.

(*Elle pince l'air : Tandis que tout sommeille.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS, LUCILE, *en homme*, LE BARON, LISETTE, L'OLIVE, L'INGAMBE.

(*Pendant l'air que pince Lisette, le Marquis paroît sur le mur, et Lucile passe une jambe hors de la fenêtre par où Lisette a déja passé. A la fin de la premiere reprise de l'air le Marquis saute dans le jardin, et reste un moment caché derriere la charmille. En même tems Lucile sort par la fenêtre, et va droit à la grille du jardin. L'Olive et L'Ingambe, trompés par l'habit, la prennent pour le Marquis et la saisissent. Lisette reste pétrifiée sur sa chaise Lucile a l'air de se débattre et garde un profond silence, en cachant sa figure.*)

L'OLIVE, *à part, en appercevant Lucile et la prenant pour le Marquis.*

Je le tiens... (*A Lucile.*) Ah! ah! vous voilà pris, à votre tour, M. le Marquis!

LISETTE. *à part, en entendant L'Olive.*

L'Olive!... C'est lui qui a tout découvert!

LE MARQUIS, *a part, derriere la charmille.*

Qu'entends-je?

L'INGAMBE, *à Lucile, en la prenant aussi pour le Marquis, et en la couchant en joue.*

Ne bougez pas, ou gare!

LE MARQUIS, *à part.*

Chut! ne faisons pas de bruit!

LE BARON, *à Lucile, qu'il prend également pour le Marquis, très-gaiement.*

Bon soir, M. le Marquis!... Une autre fois vous serez plus heureux!... Point de violence, et l'on ne vous en fera aucune... (*A L'Ingambe et à L'Olive.*) Allez, mes enfans; reconduisez-le à son Hôtel, faites sentinelle à sa porte, et dès que minuit aura sonné revenez l'un et l'autre. Tirez la porte sur vous... (*A Lucile.*) Bonne nuit, mon cher voisin, bonne nuit!

(*L'Ingambe et L'Olive emmenent Lucile.*)

SCENE XVI.

LE BARON, LE MARQUIS, *derriere la charmille;* LISETTE, *sur sa chaise.*

LE BARON, *à part et au comble de la joie.*

Il se laisse emmener, sans dire une parole!... Un renard pris au trébuchet ne seroit pas plus honteux!... (*A Lisette.*) Et toi, perfide! que réponds-tu?

LISETTE.

Que voulez-vous que je réponde?... Je vous trompois; je faisois mon métier... Il faut que le Diable ait déchaîné L'Olive pour nous nuire et renverser tous nos projets!

LE BARON.

LE BARON.

Allons ; je monte chez ma niece pour la complimenter !.... Comme je vais la surprendre en lui annonçant la belle issue de ton entreprise !.... Elle sait nos conventions ; ainsi, qu'elle n'aille pas prendre de l'humeur : cela ne remédieroit à rien. J'aurois pris mon parti galamment ; qu'elle en fasse de même... Adieu, Lisette... Tu mériterois que je te misse à la porte, à l'heure qu'il est... Mais tu peux remonter à ta chambre quand tu voudras. J'aime trop les gens d'esprit pour t'exposer à coucher à la belle étoile.

(*Il entre dans le Pavillon de Lucile.*)

SCENE XVII.

LISETTE, LE MARQUIS, *derriere la charmille.*

LISETTE, *à part.*

Il me plaisante !... Il a raison ; il a assez beau jeu pour cela !... Je m'avise ; pendant qu'il monte, si Mademoiselle sortoit par notre fausse issue !... Excellente idée !... (*Elle va à la fenêtre du Pavillon et appele.*) Mademoiselle, Mademoiselle !

LE MARQUIS, *d'un peu loin.*

Lisette !

LISETTE.

Est-ce vous, Mademoiselle ?



LE MARQUIS, *s'approchant.*

Eh ! non ; c'est moi.

LISETTE, *reconnoissant le Marquis.*

Vous ?... et qui ont-ils donc emmené ?

LE MARQUIS.

Ta maîtresse !

LISETTE, *avec l'expression de la plus grande joie.*

Elle ?... Ah ! j'en mourrai de joie... Elle ?... (*Elle court à la porte du Pavillon et appele.*) M. le Baron ? M. le Baron ?

LE MARQUIS, *voulant sortir.*

Tais-toi donc, tais-toi donc ! Laisse-moi m'échapper !

LISETTE, *le retenant.*

Non pas, non pas. Il m'a raillée, il faut que je le raille, à mon tour... (*Appelant, à travers la porte du Pavillon de Lucile.*) M. le Baron ? M. le Baron ?... Eh ! venez donc, venez rire avec nous !

LE MARQUIS.

Tous les hommes sont beaux joueurs quand ils gagnent ; mais quand ils perdent, c'est différent... Le Baron aura de l'humeur !

LISETTE.

Il n'oseroit !... Oh ! vous ne connoissez pas le personnage... (*Appelant encore.*) M. le Baron ? M, le Baron ?

SCENE XVIII.

LE BARON, FRANÇOIS, UN DOMESTIQUE DU CAPITAINE, *tenant chacun une lumiere;* LISETTE, LE MARQUIS, *se cachant derriere Lisette.*

LE BARON, *à part.*

O CIEL! elle n'étoit pas dans son lit!

LISETTE.

Eh! non!... Elle n'y a pas même été!

FRANÇOIS, *au Baron.*

E... e... elle n'est... est... est pas sortie. Je e... e... vous... ous... dis!...

LE BARON, *appercevant le Marquis.*

Que vois-je?

LISETTE.

Le Marquis.

LE BARON.

Et ma niece?...

LISETTE, *avec la plus grande chaleur.*

Est chez lui!... C'est L'Olive et L'Ingambe qui l'y ont conduite, par votre ordre.

LE BARON.

Est-il possible?

SCENE XIX.

L'OLIVE, L'INGAMBE, LE BARON, LE MARQUIS, FRANÇOIS, LE DOMESTIQUE DU CAPITAINE.

L'OLIVE, *accourant, au Baron.*

Nous l'avons remis chez lui. Minuit a sonné ; nous revenons, comme vous nous l'avez ordonné... (*Appercevant le Marquis, et reculant d'étonnement.*) O Ciel ! ai-je la berlue ? Est-ce qu'ils sont deux ?

(*L'Ingambe témoigne la même surprise.*)

LISETTE.

Non ; mais M. L'Olive est un sot, bien décidément !

LE BARON.

Ce n'est point elle qu'ils ont emmenée !

SCENE XX et derniere.

LUCILE, FRONTIN, PLUSIEURS AUTRES DOMESTIQUES DU MARQUIS, *avec des flambeaux* ; LE BARON, LE MARQUIS, LISETTE, L'OLIVE, L'INGAMBE, LE DOMESTIQUE DU CAPITAINE.

LUCILE, *gaiement, au Baron.*

Pardonnez-moi, mon cher oncle... Hé bien ! avez-vous perdu ?

LE BARON, *à part.*

Je suis stupéfait !

LISETTE.

M. le Baron, remerciez L'Olive ; c'est lui qui vous procure ce beau succès !

L'OLIVE, *au Baron.*

Est-ce ma faute ? Soupçonnois-je son travestissement ?

LISETTE.

Quand on écoute une conversation, il faut l'écouter toute entiere ; autrement l'on s'expose à faire des sottises !

LE BARON, *à part.*

Je n'en reviens pas... Mais par quelle ruse ?

FRONTIN.

On vous le contera... (*A Lisette.*) Touche-là, mon enfant ; tu m'appartiens, par droit de conquête !

FRANÇOIS, *au Baron.*

É... é... éveillera-t-on le Ca... a... a... apitaine ?

LE BARON, *avec impatience.*

A l'autre !

LISETTE.

Allons, gai, M. le Baron ! Un galant homme prend son parti, de bonne grace !

LUCILE, *au Baron.*

Mon oncle, quoique j'aie gagné, vous êtes toujours le maître !

LE BARON.

Oh ! j'ai perdu !... Soit adresse, soit hasard, j'ai

perdu... (*Gaiement.*) Tant pis pour le Capitaine !... (*Au Marquis.*) Allons, mon neveu, elle est à vous.

LE MARQUIS.

Ah ! vous me rendez le plus heureux des hommes !

LUCILE, *au Baron.*

Que je vous aime, mon cher oncle !... Ah ! ça, convenez, enfin, que vouloir garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible?

FIN.

L'HEUREUX DÉPIT,

COMÉDIE-LYRIQUE,

EN UN ACTE, EN VERS LIBRES,

PAR M. ROQUIL LIEUTAUD,

MUSIQUE DE M. CHAPELLE.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

SUJET
DE L'HEUREUX DÉPIT.

Une jeune Marquise, veuve, aimée du jeune Célicour, sans qu'il ose le lui déclarer, le paie de retour, aussi en secret. Lisette, suivante de la Marquise, et Frontin, valet de Célicour, s'aiment également, mais ils se le sont avoué, depuis long-tems, et ils desirent d'en venir à la conclusion. Cependant, la Marquise a signifié à Lisette qu'elle ne lui permettroit de prendre un mari que quand elle se seroit, elle-même, remariée; et, pour accélérer ce double mariage, Lisette et Frontin imaginent d'inspirer de la jalousie à la Marquise et à Célicour, en disant à elle qu'il va épouser une certaine Araminte, et à lui que la Marquise est près de donner sa main à un certain de Fleinte. La Marquise et Célicour se complimentent ironiquement sur ces alliances, et se découvrent, enfin, leurs vrais sentimens;

mais en exigeant l'un de l'autre de ne plus voir les objets de leur jalousie, que cette contrariété ne fait qu'accroître encore. Ils se piquent, et se défient d'écrire chacun un Billet à sa prétendue inclination, pour renouer avec elle. Les deux Billets s'écrivent, en effet, en présence, et ils se donnent l'un à l'autre la commission de les faire parvenir à leurs adresses. Mais, au lieu d'être pour les personnages auxquels on les croit destinés, ces Billets, qui n'ont point de cachet, ne sont autre chose que des excuses mutuelles que la Marquise et Célicour se font du petit mouvement de dépit qu'ils ont eu. Ils les lisent, chacun à part, se pardonnent, se jurent ensemble une tendresse éternelle, et arrêtent leur union, ainsi que celle de Lisette avec Frontin.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'HEUREUX DÉPIT.

LE sujet de cette petite Piece est, à-peu-près, le même que celui d'une autre, du même Auteur, représentée, sous le titre de *Mélite et Lindor*, ou *La Délicatesse par amour*, aussi en un acte, en vers libres, au Théâtre de l'Ambigu-Comique, pour la premiere fois, le 13 Avril 1785, et imprimée, à Paris, la même année, chez Cailleau, rue Galande, n°. *64*. M. Roquil Lieutaud, en arrangeant sa Piece pour être mise en musique, en a changé le titre et le nom des principaux personnages. Il en a supprimé un entiérement, sous le nom de Dorimon, oncle de Mélite et ami de Lindor, et qui servoit entr'eux d'interprete à leurs vrais sentimens l'un pour l'autre, et de conciliateur de leurs petits démêlés amoureux, et

il y a substitué, pour ce double objet, les deux personnages de la soubrette Lisette et du valet Frontin.

La petite Comédie de *Mélite et Lindor* eut du succès, dans sa nouveauté, au Théatre de l'Ambigu-Comique. MM. Picardeaux et Talon jouerent les rôles de Dorimon et de Lindor, et Mademoiselle Julie Diancourt celui de Mélite. Cette Piece n'a pas été reprise depuis cette époque.

La Comédie-Lyrique de *L'Heureux dépit* est restée, depuis sa premiere représentation, au courant du répertoire du Théatre des Petits Comédiens de S. A. S. Mgr. le Comte de Beaujolois. C'est une des Pieces de chant de ce Théatre que l'on redonne le plus souvent, et dont les airs paroissent les plus agréables et sont chantés le plus généralement dans le monde, par toutes les classes de la société.

Les rôles en sont très-bien remplis. Celui de Célicour, pour le chant, l'a été par M. Delboy, de l'Académie Royale de Musique, et qui, depuis l'établissement du Spectacle des Petits Comédiens de S. A. S. Mgr. le Comte de Beaujo-

lois, préside à l'exécution du chant de ce Théatre, et y chante, lui-même, les premiers rôles de hautes-contres, et ensuite par M. Labit, chargé de chanter aussi les rôles de ce même emploi. Le rôle de Frontin a été chanté, aussi alternativement, par MM. Vénier et Dubois, chargés l'un et l'autre de l'emploi des premieres basses-tailles de ce Théatre. Ces deux rôles ont été joués, comme Mimes, le premier d'abord par M. Damas, et ensuite par M. La Tour, et le second, alternativement, par MM. Le Fort et Lorillard. Le rôle de la Marquise a été chanté, alternativement, par Madame Vincent, qui chante à ce Théatre les rôles de premieres amoureuses, et par Mademoiselle Fournier, chargée d'y chanter ordinairement les rôles de jeunes premieres. Le rôle de Lisette a été chanté aussi, tour-à-tour, par Mademoiselle Fournier et par Madame Montariol. Comme Mime, celui de la Marquise a été joué, alternativement, par Mademoiselle Trial et par Mademoiselle Sara Louvain, et celui de Lisette, tantôt par Mademoiselle Nebel et tantôt par Mademoiselle Brion.

Ce petit Poëme n'avoit point été réimprimé avec les changemens que M. Roquil Lieutaud y a faits ; mais la partition en a été gravée, dans le format *in-folio*, la même année de sa premiere représentation au Théatre des Petits Comédiens de S. A. S. Mgr. le Comte de Beaujolois, et dédiée, par M. Chapelle, à Madame de Pontcarré, Premiere Présidente du Parlement de Rouen. Cette partition se trouve à Paris, chez Deslauriers, Marchand de Papier, rue Saint-Honoré, près celle des Prouvaires.

L'HEUREUX DÉPIT,

COMÉDIE-LYRIQUE,

EN UN ACTE, EN VERS LIBRES,

PAR M. ROQUIL LIEUTAUD,

MUSIQUE DE M. CHAPELLE;

Représentée, pour la premiere fois, par les Petits Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Beaujolois, au Palais-Royal, le 16 Novembre 1785.

A

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.

CÉLICOUR, amant de la Marquise.

LISETTE, suivante de la Marquise.

FRONTIN, valet de Célicour, et amant de Lisette.

La Scene est à Paris, chez la Marquise.

L'HEUREUX DÉPIT,

COMÉDIE-LYRIQUE.

(Le Théatre représente un Sallon, orné avec goût. D'un côté est un secrétaire, et de l'autre une table, sur laquelle on voit quelques Livres, des dessins, de la musique et une guitarre. Vers le milieu est un métier à broder.)

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *seule, assise auprès de la table, et prenant un Livre.*

En m'occupant, cherchons, si je le puis,
A dissiper un moment mes ennuis...

(Après avoir lu quelques instans, et remettant le Livre sur la table.)

ARIETTE.

Ah ! j'ai beau lire,
Me promener,
Broder, écrire,
Ou dessiner,
Rien ne peut me distraire !
La nuit, comme le jour,
Mon ame, toute entiere,
Est en butte à l'amour !



De mon enfance
Heureuse indifférence
Que sont devenus tes bienfaits?
O douce paix!
Tendre innócence,
T'ai-je donc perdue à jamais?

SCENE II.

LISETTE, LA MARQUISE.

LISETTE.

Toujours rêveuse?

LA MARQUISE.

Hélas!...

LISETTE.

J'admire ce langagé!...
Pardonnez-moi le mien... Je suis franche, et j'enrage
Quand je pense à l'état, Madame, où je vous vois!

LA MARQUISE, *avec fierté.*

Lisette!...

LISETTE, *l'interrompant.*

A dix-huit ans, veuve, depuis six mois,
Lasse, par conséquent, d'un ennuyeux veuvage,
Vous avez fait un nouveau choix,
Et l'heureux Célicour aujourd'hui vous engage.
Fort bien!... Mais il l'ignore, et vous, également,

Vous ne savez pas davantage
Si Célicour est votre amant.

LA MARQUISE.

Comment s'en assurer ?

LISETTE.

Connoissez mieux l'usage :
Les yeux ont beau parler, rien de tel que la voix.
On se devinoit autrefois :
Maintenant on s'explique, et c'est bien le plus sage !

LA MARQUISE.

Il faut que l'un des deux fasse le premier pas ;
Et, très-certainement, je ne le ferai pas !

LISETTE.

Non ; mais il est moyen qu'un honnête homme voie
Qu'on a quelque plaisir à lui montrer la voie.

LA MARQUISE.

Monsieur de Célicour s'en embarrasse bien !
Il ne voit, il n'entend, il ne soupçonne rien.
J'ai beau me récrier sur son rare mérite,
Protester que de lui je fais le plus grand cas ;
Il me chagrine, il me dépite
Avec tous ses respects qui ne finissent pas !
Sa conduite est inconcevable !...
Si ce n'étoit qu'un sot je lui pardonnerois ;
Mais d'un esprit aussi fin qu'agréable
Chaque jour, tu le sais ? il fournit mille traits...
Oh ! je crois que pour peu je le détesterois...
Cependant, il est bien aimable !

LISETTE.

Moi, Madame, je parîrois
Que de vous il se plaint, de la même maniere.

LA MARQUISE.

Hélas ! Monsieur de Célicour
S'obstineroit-il à se taire
Si, véritablement, il avoit de l'amour?

ROMANCE.

LISETTE.

Pourriez-vous bien douter encore
Que Célicour soit votre amant!
Son cœur soupire, il vous adore:
J'en suis sûre; et voici comment.
Vous voir fait son bonheur suprême;
Aussi vient-il cent fois par jour.
Si ce n'est pas-là comme on aime,
Qu'appelez-vous donc de l'amour?

Si quelquefois Célicour chante
Son ame se peint dans ses yeux.
Sa voix s'attendrit quand il vante
Le sort de deux cœurs amoureux.
Ainsi pour sa tendresse extrême
Il semble implorer du retour.
Si ce n'est pas-là, &c.

Célicour prend-il une plume?
Il trace aussi-tôt votre nom.

Deux cœurs, qu'un même feu consume,
Se dessinent sous son crayon :
Or, jugez d'après cet emblême
De ce qu'éprouve Célicour !
Si ce n'est pas-là, &c.

LA MARQUISE.

Connois nos jeunes gens : ils sont tous fort aimables ;
(*Hésitant.*)
Mais...

LISETTE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Si tu savois ce dont ils sont capables !...

LISETTE.

Fiez-vous-en à moi ; Monsieur de Célicour
Brûle, en effet, pour vous du plus sincere amour.

LA MARQUISE.

Que ne parle-t-il donc ? car il m'impatiente !

LISETTE.

Cela se voit !

LA MARQUISE, *se disposant à sortir du sallon.*

S'il vient...

LISETTE, *l'interrompant.*

En discrette suivante,
J'irai vous avertir.

LA MARQUISE.

Soit... Mais tu lui diras...

LISETTE, *l'interrompant.*

Que Madame l'attend ?

LA MARQUISE.

Non, que je n'y suis pas.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

LISETTE, *seule.*

PAR ce dépit soudain je ne suis point trompée !...
A soulager son mal travaillons au plutôt...
Je n'aurois qu'à la prendre au mot
Pour qu'elle fût bien attrappée !...
Voici Frontin !... Tant mieux ! Le frippon n'est pas sot !

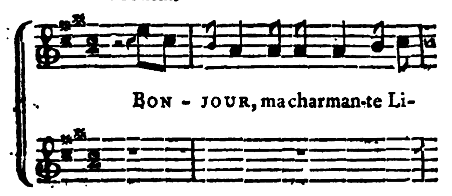
SCENE IV.
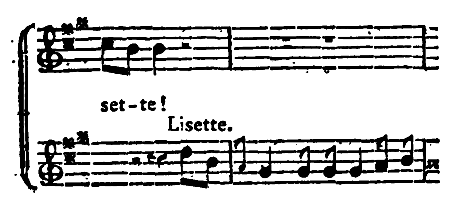
FRONTIN, LISETTE.

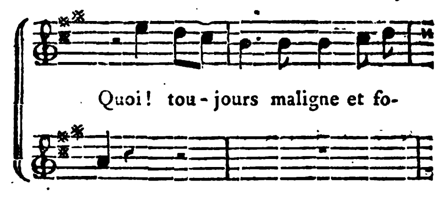
DUO.

Allegro moderato.

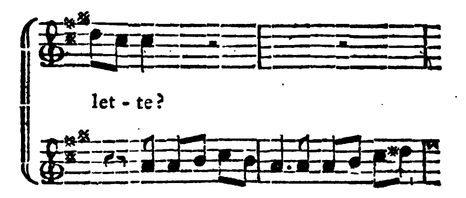
Frontin.



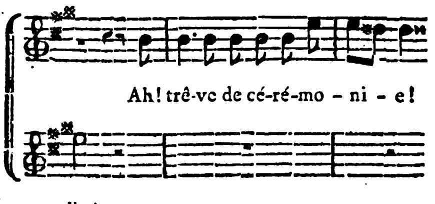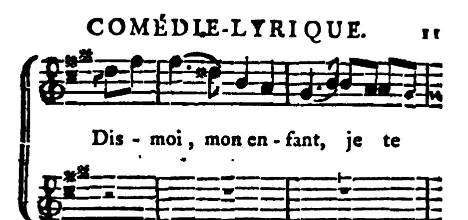




tin.

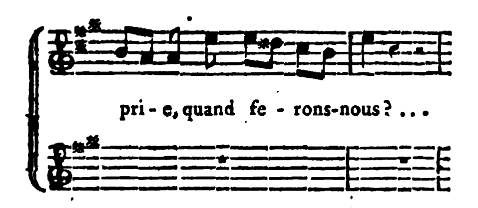


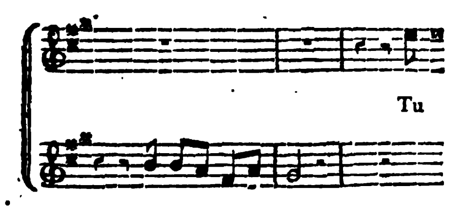
Et toi, toujours fourbe et ba-

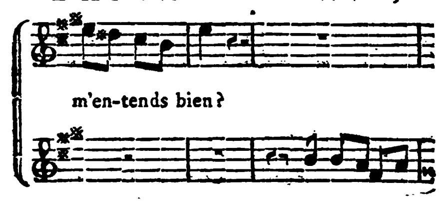


din?
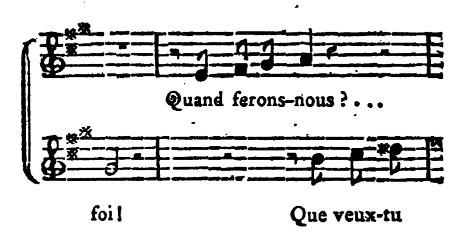

Dis - moi, mon en - fant, je te

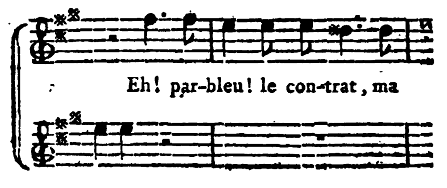

pri - e, quand se - rons-nous? . . .


Tu
Ex - pli - que toi?



Non, sur ma

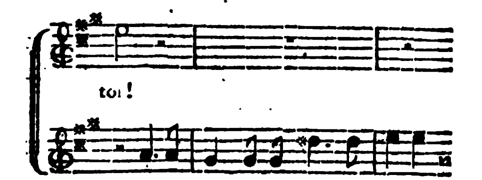


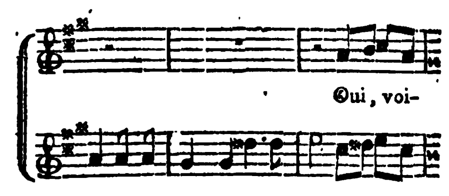


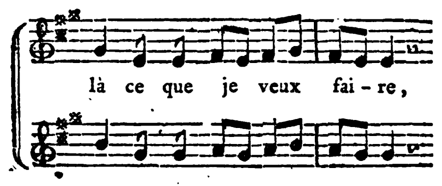
faire ?

chere,

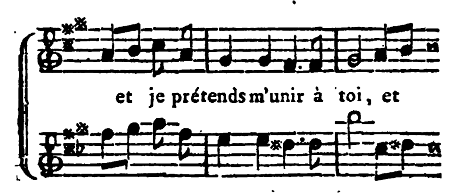

chère, qui doit, en-fin, m'u-nir à


toi!
Voilà donc ce que tu veux faire,
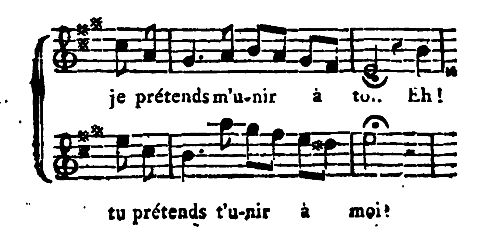

Oui, voi-
et tu prétends t'unir à moi? Voi-là



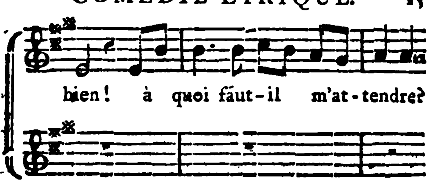
donc ce que tu veux fai - re,
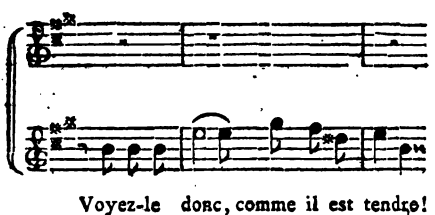


et tu prétends t'unir à moi, et

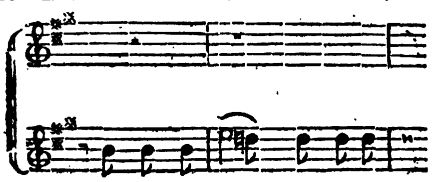


tu prétends t'u-nir à moi?
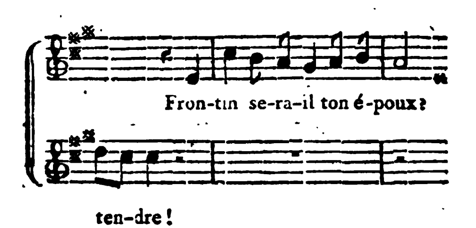

bien ! à quoi faut-il m'at-tendre?


Cou - ron-ne les vœux les plus doux!

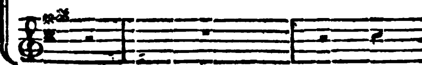

Voyez-le donc, comme il est tendre!

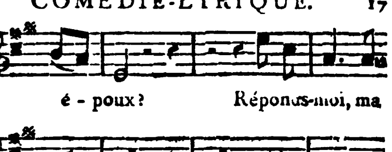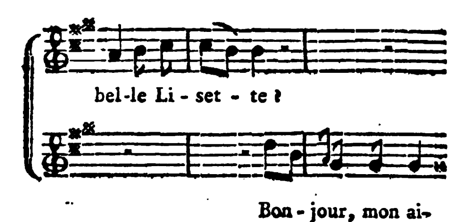


Voy-ez-le donc, comme il est



Fron-tin se-ra-il ton é-poux, ton

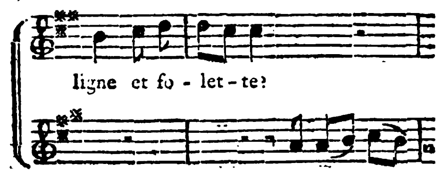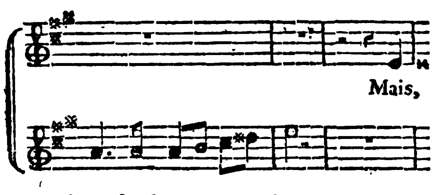






Quoi! tou - jours ma-
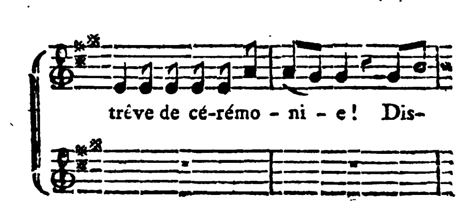
mable Fron-tin!

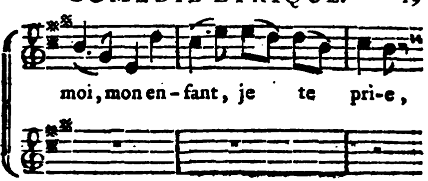


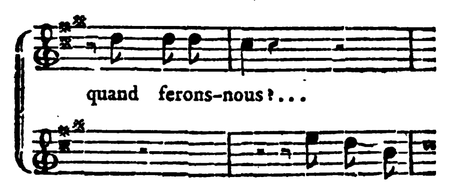
Et toi, tou-
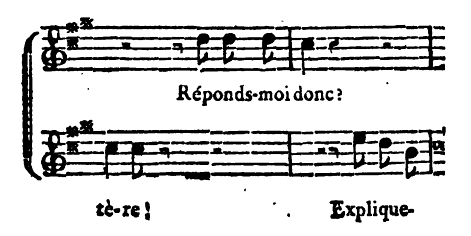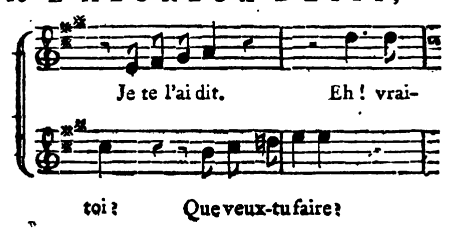


jours fourbe et ba- - din?

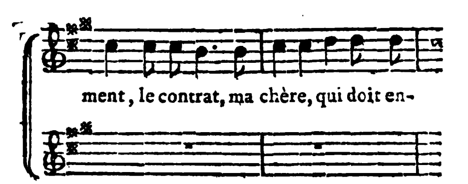


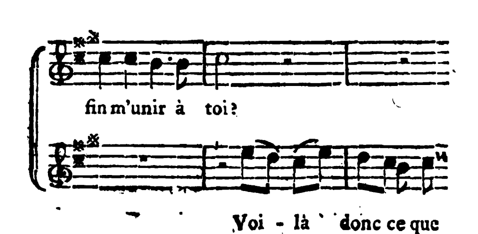

moi, mon en - fant, je te pri-e,


quand ferons-nous?...
Le beau mys-

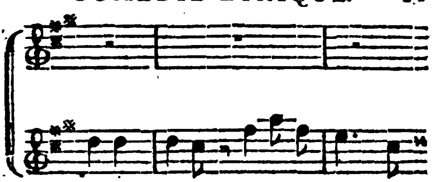

Réponds-moi donc?
tè-re!
Explique-


Je te l'ai dit.
Eh ! vrai-
toi ?
Que veux-tu faire ?
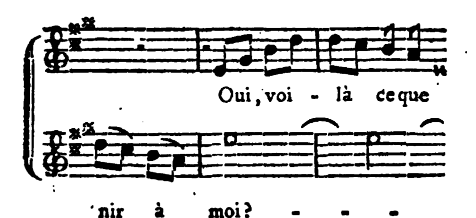

ment, le contrat, ma chère, qui doit en-


fin m'unir à toi ?
Voi - là donc ce que
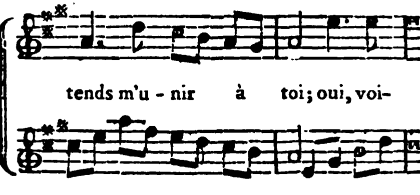




tu veux fai-re, et tu prétends t'u-
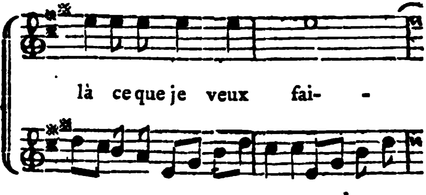


'nir à moi? - - -

je veux fai - re, et je pré-

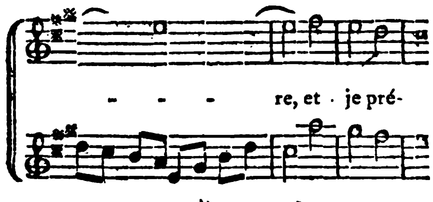
- - - et tu pré-
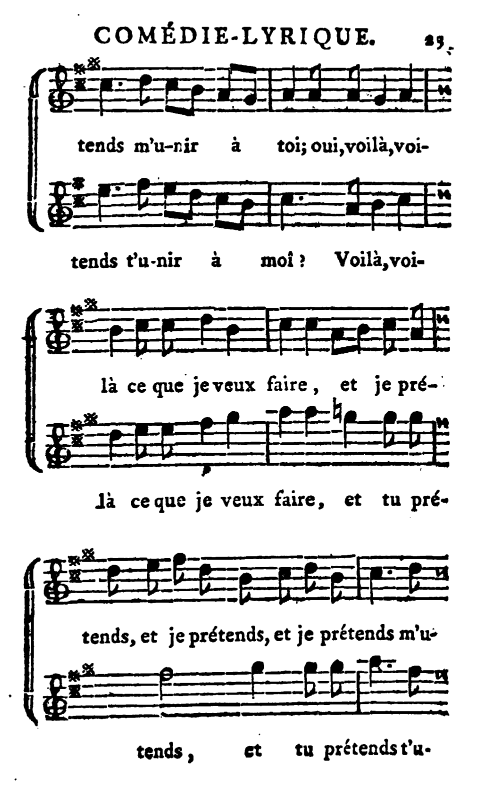


tends t'u - nir à moi ? Voi-là
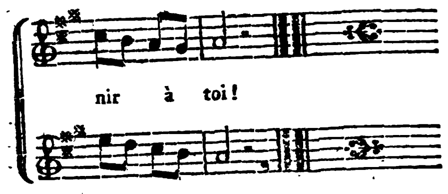


donc ce que tu veux faire, et tu pré-



tends t'u - nir à moi? et tu pré-


tends m'u-nir à toi; oui, voilà, voi-
tends t'u-nir à moi ? Voilà, voi-
là ce que je veux faire, et je pré-
là ce que je veux faire, et tu pré-
tends, et je prétends, et je prétends m'u-
tends, et tu prétends t'u-





FRONTIN.

Tâchons de nous entendre, enfin...
A quand la noce, et, sur-tout, le festin?

LISETTE.

N'allons pas si vîte, et pour cause!

FRONTIN.

Pourquoi donc, s'il te plaît?

LISETTE.

C'est ce que tu sauras.

FRONTIN.

FRONTIN.

Comment ?

LISETTE.

A notre hymen un obstacle s'oppose.

FRONTIN.

Quel est-il ?

LISETTE.

Ce n'est rien.

FRONTIN.

Mais, encor ?

LISETTE.

Peu de chose ;
Ma maîtresse ne le veut pas.

FRONTIN.

Je suis son serviteur !...

LISETTE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas que Madame,
Du moins, à ce que je prévois,
Veuille m'empêcher d'être femme ;
Mais elle prétend l'être avant que je le sois.

FRONTIN.

La primauté ?...

LISETTE, *l'interrompant.*

Voilà le droit qu'elle réclame.

FRONTIN.

Mon maître en fait autant.

LISETTE.

Il faut le leur céder.

FRONTIN.

Eh ! même à s'expliquer on pourroit les aider.

LISETTE.

Ah ! sans doute !

FRONTIN.

Il y va du salut de mon ame
Qu'ils finissent par s'accorder !

LISETTE, *rêvant, et imaginant un moyen.*

Ils ne tarderont pas... L'idée est excellente !

FRONTIN, *rêvant, et imaginant aussi quelque chose.*

Il m'en vient une aussi, que je trouve plaisante !

LISETTE.

Dis-moi, Monsieur de Célicour
A la jeune et belle Araminte
N'a-t-il pas quelque tems paru faire sa cour ?

FRONTIN.

La Marquise le sait... Mais pour elle, à son tour,
Cet élégant Marquis de Fleinte
N'a-t-il pas feint un peu d'amour ?

LISETTE.

Vraiment, oui.

FRONTIN, *rêvant.*

M'y voilà !

LISETTE, *voyant paroître Célicour.*

Mais, j'apperçois ton maître.

FRONTIN.

Allons-nous-en plus loin nous concerter tous deux.

LISETTE.

J'étois surprise qu'en ces lieux
Il différât si long-tems à paroître!

(*Elle sort, avec Frontin, sans que Célicour les voie.*)

SCENE V.
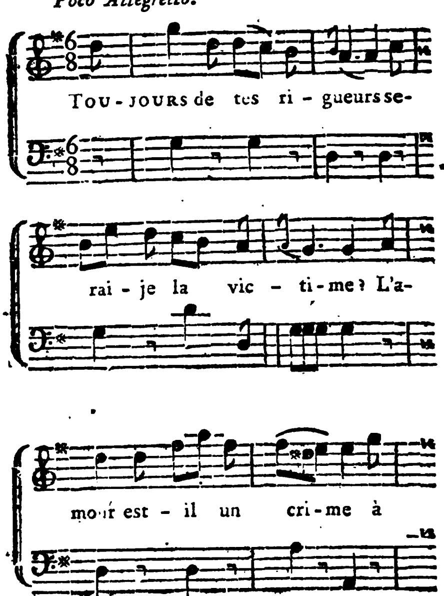
CÉLICOUR, *seul.*

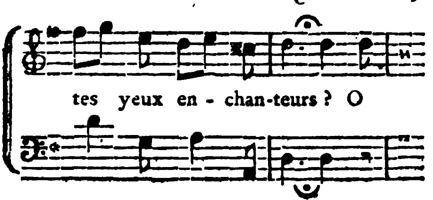
Plus j'y pense et moins je prévois
Qu'en avouant ma flamme elle y sera sensible!
Pour peu qu'elle m'aimât il seroit impossible
Qu'elle n'eût rien encor soupçonné de mon choix!...
Eh! comment de l'amour lui parler le langage?
Son sourire malin, d'ailleurs, si plein d'attraits,
Et cet esprit de persiflage
Qui, malheureusement, ne la quitte jamais,
Tout m'effraie et me décourage!
Comment faire?... Je n'en sais rien...
Que dis-je? La Marquise est chez elle, peut-être,
Et l'amour m'inspire un moyen
De parler, sans me compromettre.
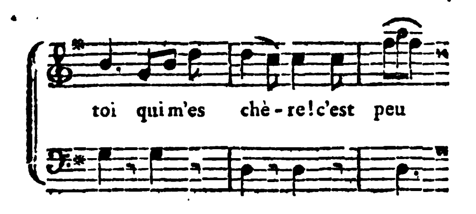
(*Il prend la guitarre qui est sur la table, et chante, en s'en accompagnant.*)

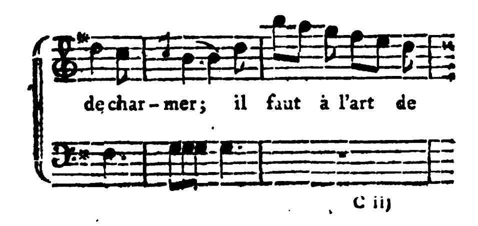
ROMANCE.
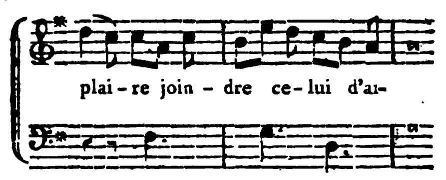
Poco Allegretto.
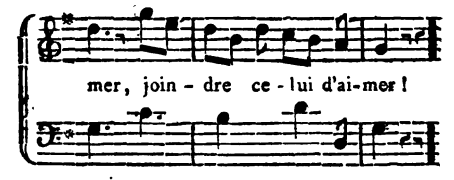



tes yeux en - chan-teurs ? O


toi qui m'es chè - re! c'est peu


de char - mer; il faut à l'art de





(*Après avoir chanté ce premier couplet.*)

Puisse-t-elle m'entendre !

(*Il chante le second couplet et s'accompagne de la guitarre.*)

Ah ! de tes dix-huit ans
Fais un meilleur usage ;
Qu'amour seul de ton âge
Occupe les instans !
Car, vois-tu, ma chere ?
C'est peu de charmer :
Il faut, &c.

(*Après avoir chanté ce second couplet.*)

Elle ne paroît pas !

(*Il chante le troisieme couplet, en s'accompagnant de la guitarre.*)

Oui, ce Dieu, par ma voix,
Te dit : « Sois moins cruelle !
» On n'en est que plus belle
» En cédant à mes loix !
» Qu'importe, ma chere,
» De savoir charmer ?
» Il faut, &c.

(*Après avoir chanté ce troisieme couplet, entendant du bruit, sans voir qui est ce qui vient.*)

On vient... Continuons.

SCENE VI.

FRONTIN, CÉLICOUR.

(*Célicour, sans voir Frontin, qui l'écoute, chante le quatrieme couplet de sa Romance, en s'accompagnant de la guitarre.*)

Sache donc mieux, enfin,
Lire au fond de ton ame ;
Le Ciel, en traits de flamme
Y traca ce refrain :
« Princesse et Bergere,
» C'est peu de charmer,
» Il faut, &c.

(A part, après avoir chanté ce quatrieme couplet et entendant du bruit.)

Qui porte ici ses pas ?...
Gardons de nous trahir par un air de surprise !

(Il remet la guitarre sur la table, et, en se retournant, il apperçoit Frontin.)

(A Frontin.)
C'est toi ?

FRONTIN.

Du violon jouez-vous aussi bien,
Monsieur ?

CÉLICOUR.

Ta question !...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Qu'elle me soit permise !

CÉLICOUR.

Mais, encore, à quoi bon ?

FRONTIN.

C'est qu'il seroit moyen
Qu'à la noce de la Marquise
Vous figurassiez tout au mieux :
Le violon anime et l'Amour et les Jeux.

CÉLICOUR.

Il faut que tu sois fou !

FRONTIN.

Pour vous parler sans feinte,
Je n'en vois pas, Monsieur, l'extrême utilité !

CÉLICOUR.

Quel est donc cet hymen ?

FRONTIN.

Mais l'hymen arrêté
Entre votre Marquise et le Marquis de Fleinte.

CÉLICOUR.

Ce projet prétendu n'a jamais existé!

FRONTIN.

De bonne part, pourtant, moi j'en tiens la nouvelle!

CÉLICOUR.

Elle est fausse!

FRONTIN.

Elle est vraie, et j'en fais le serment.
Est-il chose plus naturelle
Que de voir une femme épouser son amant?

CÉLICOUR.

De Fleinte ne l'est plus!

FRONTIN.

Du moins, en apparence;
Mais ne vous fiez pas à ce dehors trompeur!
Sous une feinte indifférence
Il n'en cachoit que plus d'ardeur.
Charmée, enfin, d'une telle constance,
La Marquise prétend se faire un point d'honneur
De lui prouver l'excès de sa reconnoissance;
Car vous savez qu'elle a bon cœur?

CÉLICOUR.

Ainsi donc leur hymen?...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Va bientôt se conclure...

Je m'imaginois, moi, que vous étiez au fait;
Et je suis surpris, en effet,
Que la chose, aujourd'hui si sûre,
Soit encor pour vous un secret!

SCENE VII.

LA MARQUISE, LISETTE, *paroissant, dans le fond, toutes les deux, et ne se montrant pas d'abord à Célicour et à Frontin;* CÉLICOUR, FRONTIN.

QUATUOR.

LA MARQUISE, *à Lisette.*	LISETTE, *à la Marquise.*	CÉLICOUR, *à Frontin.*	FRONTIN, *à Célicour.*
Non, non, non, cela n'est pas croyable! Comment aurois-je mérité Le malheur affreux qui m'accable?.. (*A Frontin.*) Es-tu sincere?... Es-tu sincere?... Ton maître prend donc une femme?.. (*A Lisette.*) Non, non, non, cela n'est pas croyable! Je vais aborder Célicour...	Je vous jure qu'en vérité, Il n'est rien de plus véritable! Pour ne plus douter de ceci, Parlez à Frontin; le voici... (*A Célicour*) Puis-je vous servir? me voici.. Ah! Dieu merci!.. Ah! Dieu merci!.. Oui, Monsieur, oui.. (*A la Marquise.*) Je vous jure qu'en vérité,	Non, non, non, cela n'est pas croyable! Comment aurois-je mérité Le malheur affreux qui m'accable?.. Comment aurois-je mérité Le malheur affreux qui m'accable?.. (*A Lisette.*) Es-tu sincere?... Es-tu sincere?... Ta maîtresse prend un mari?..	Je vous jure qu'en vérité. Il n'est rien, il n'est rien de plus véritable!.. Pour en être mieux éclairci, Voyez Lisette; la voici... (*A la Marquise.*) Puis-je vous servir? me voici.. Ah! Dieu merci!. Ah! Dieu merci!. Oui, oui, Madame...

ès-lors qu'il épouse Araminte,
pousons de Fleinte, à mon tour,
pousons de Fleinte, à mon tour!..
ès-lors qu'il épouse Araminte,
ès-lors qu'il épouse Araminte,
pousons de Fleinte, à mon tour,
pousons de Fleinte, à mon tour,
pousons, épousons de Fleinte,
à mon tour!

Il n'est rien de plus véritable!..
Punissez-le de sa sottise!..
Punissez-le de sa sottise!..
Punissez-le de sa sottise!..
Oui, feignez d'épouser de Fleinte...
Oui, feignez d'épouser de Fleinte,
Pour lui rendre le pareil tour!.
Mais, aussi dans votre colere,
N'allez pas trahir vos secrets!..
(*A part.*)
Je le lui recommande exprès,
Pour qu'elle ait soin de n'en rien faire!..
(*A la Marquise.*)
Punissez-le de sa sottise!..
Punissez-le de sa sottise!
Oui, feignez d'épouser de Fleinte,
Pour lui rendre le pareil tour!
Punissez-le de sa sottise,
Punissez-le de sa sottise!..
Oui, feignez

(*A Frontin*)
Non, non, non, cela n'est pas croyable!..
Je vais aborder la Marquise..
Dès-lors qu'elle épouse de Fleinte,
J'épouse Araminte, à mon tour!..
J'épouse Araminte, à mon tour!..
Dès-lors qu'elle épouse de Fleinte,
Épousons Araminte, à mon tour!..
Dès-lors qu'elle épouse de Fleinte,
Épousons Araminte, à mon tour,
Épousons, épousons Araminte, à mon tour,
Épousons, épousons Araminte,
à mon tour!

(*A Célicour.*)
Je vous jure qu'en vérité
Il n'est rien de plus véritable..
Punissez-la de son amour...
Punissez-la de son amour...
(*A la Marquise.*)
Ayez l'air d'épouser de Fleinte...
(*A Célicour.*)
Feignez d'épouser Araminte,
Pour lui rendre le pareil tour!..
Mais, aussi, dans votre colere,
N'allez pas trahir vos secrets!..
(*A part.*
Je le lui recommande exprès,
Pour qu'il ait soin de n'en rien faire!..
(*A Célicour.*)
Punissez-la de son amour,
Punissez-la de son amour!
Feignez d'épouser Araminte,
Pour lui rendre le pareil tour!..
Punissez-la de son amour,
Punissez-la de son amour!

d'épouser de Fleinte,
Pour lui rendre le pareil tour !
Pour lui rendre, pour lui rendre le pareil tour,
Pour lui rendre, pour lui rendre le pareil tour !

Feignez d'épouser Araminte
Pour lui rendre le pareil tour
Pour lui rendre pour lui rendre le pareil tour,
Pour lui rendre pour lui rendre le pareil tour !

(*Lisette et Frontin sortent.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, CÉLICOUR.

LA MARQUISE.

Je vous croyois plus confiant ;
Et, sur-tout, Monsieur, plus sincere !

CELICOUR.

C'est prévenir adroitement
Le reproche qu'en ce moment
Je me proposois de vous faire !

LA MARQUISE.

Me nîrez-vous qu'incessamment
Vous joignez votre sort à celui d'Araminte ?

CELICOUR.

Me nîrez-vous qu'également
Vous épousez Monsieur de Fleinte ?

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je ne vous dis pas oui.

CELICOUR.

Je ne vous dis pas non.

LA MARQUISE.

Et si l'hymen en question
N'étoit qu'un projet chimérique
Qui ne s'effectura jamais?

CELICOUR.

Et si le mien n'étoit qu'un trait de politique,
Pour éprouver les sentimens secrets
D'une femme qui ne se pique
Que de la gloire fantastique
D'être insensible à mes souhaits;
Et dont la gaîté folle, en ses malins accès,
Ne permet jamais qu'on s'explique?
Que diriez-vous?

LA MARQUISE.

Mais je dirois...

CELICOUR, *l'interrompant.*

Que nous nous rencontrons.

LA MARQUISE.

Au moins, je le croirois.

CELICOUR.

Ainsi, vous en aimez un autre que de Fleinte?

LA MARQUISE.

Ainsi, vous en aimez une autre qu'Araminte?

CELICOUR.

Vous m'embarrassez fort!

LA MARQUISE.

Je vous en offre autant !

CELICOUR.

Vous avouez, par conséquent ?...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Qu'un autre amour fait mon bonheur suprême !

CELICOUR.

Un autre objet aussi m'enchante également ;
Mais je gagerois bien que, très-certainement,
Vous ne diriez jamais qu'elle est celle que j'aime !

LA MARQUISE.

Peut-être.

CELICOUR.

Vous croyez ?

LA MARQUISE.

J'en suis sûre.

CELICOUR.

Comment ?

LA MARQUISE.

J'imiterai, Monsieur, votre franchise extrême.
Le mot de votre énigme est, enfin, tout trouvé :
Mon cœur me dit que c'est moi-même.

CELICOUR.

Ah ! deviner mon choix c'est l'avoir approuvé !

ARIETTE.

Si jamais amour fut sincere,
Croyez, croyez que c'est en ce moment,
Où Célicour fait le serment
De passer sa vie à vous plaire !

Si jamais amour fut sincere,
Croyez, croyez que c'est en ce moment !
Est-il quelque grandeur,
Est-il un diadême
Comparable au bonheur
De plaire à ce qu'on aime ?
Sort enchanteur !
Félicité suprême !
Que faut-il de plus à mon cœur ?

LA MARQUISE.

J'admire notre erreur !... Mais votre mariage
Avec Araminte...

CELICOUR, *l'interrompant.*

Est l'ouvrage
De Frontin.

LA MARQUISE.

Et le mien, par Lisette arrêté,
N'a pas plus de réalité.

CELICOUR.

Pardonnons-leur : ils sont la cause
A qui nous aurons dû notre félicité.

LA MARQUISE.

Soit... Mais expliquons-nous ; car il est une chose
Dont, avant tout, je veux vous prévenir :
C'est que vous allez consentir
A ne plus revoir Araminte ?

CELICOUR.

Vous savez que je hais de Fleinte ?
Je déteste son ton et ses fades discours.

Cet homme-là chez vous m'inspire quelque crainte :
Éloignez-le donc, pour toujours.

LA MARQUISE.

Ah! sur cela vous connoissez l'usage ?
De Fleinte dans le monde inspire à tous l'ennui.
Mais on le craint; on le ménage :
On n'ose pas rompre avec lui.
Jugez par-là du personnage,
Et du danger où je m'engage,
Si je m'en fais un ennemi ?

CELICOUR.

La haine d'Araminte est cent fois plus à craindre.
Je saurois la braver, si j'avois à m'en plaindre;
Mais nullement. D'ailleurs, l'intérêt et le goût
L'unissent à ma sœur, chez qui je la rencontre :
Et chez ma sœur, par fois, il faut que je me montre,
Car on sait que je lui dois tout.

LA MARQUISE.

Vain prétexte, Monsieur, dont je ne suis point dupe !
J'ai pu l'être de vos transports;
Mais à présent je reconnois mes torts.
Araminte encor vous occupe ?

CELICOUR.

Dites que mon rival est en possession
D'un cœur, aussi foible que tendre,
Que lui refuse la raison,
Mais que l'amour lui laisse prendre ?

LA MARQUISE.

Vous l'avez deviné. Votre réflexion
M'éclaire et me rend à moi-même.

A présent, Monsieur, trouvez bon
Que ce soit de Fleinte que j'aime.

CELICOUR.

Araminte ne vous vaut pas;
Mais Araminte a des appas
Qu'on peut...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Renouez donc avec votre Araminte;
Et, si vous avez quelque crainte
De ne pas la voir assez-tôt,
Pour lui vanter le trait dont vôtre ame est atteinte,
Vous lui pouvez écrire un mot.

CELICOUR.

Eh! que n'écrivez-vous, plutôt,
A votre cher Monsieur de Fleinte?
Vous pourriez lui notifier
Le tendre feu qui vous consume!

LA MARQUISE, *avec dépit.*

Il ne faudroit pas trop, Monsieur, m'en défier!

CELICOUR, *dépité également.*

Ni moi non plus!

LA MARQUISE.

(*Appelant.*)

Ni vous?... Lisette, du papier!

CELICOUR, *appelant aussi.*

Frontin, une écritoire!

LA MARQUISE, *appelant.*

Oui, de l'encre, une plume!

SCENE IX.

LISETTE, FRONTIN, LA MARQUISE, CÉLICOUR.

FRONTIN, *à Célicour, ayant entendu ce qu'il demande, et en allant le lui préparer, au secrétaire.*

MONSIEUR, on est à vous.

LISETTE, *à la Marquise, ayant également entendu ce qu'elle veut, et en le lui préparant, sur la table.*

Madame, tout est prêt.

LA MARQUISE, *à Célicour, en s'asseyant devant la table.*

Écrivons !

CÉLICOUR, *en s'asseyant devant le secrétaire.*

Écrivons !

LA MARQUISE, *à part, se retournant pour regarder Célicour.*

Il écrit, en effet !

FRONTIN, *bas, à Lisette, qu'il voit regarder la Marquise et Célicour, avec inquiétude.*

De curiosité, ma foi ! ton œil pétille !...

CÉLICOUR, *à part, en se retournant pour regarder la Marquise.*

C'est qu'elle écrit aussi !...

FRONTIN, *bas, à Lisette.*

La peste ! si c'étoit

Le contrat !

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce donc ?

FRONTIN, *bas.*

Quoi ! déja ?... Mon cœur grille
D'en être assuré !

LISETTE, *bas.*

Pourquoi non ?
C'en est, au moins, quelqu'apostille.

FRONTIN, *bas.*

Tu pourrois bien avoir raison.

LISETTE, *bas.*

C'est toujours par-là que je brille !

FRONTIN, *avec étonnement.*

Bon !...

LA MARQUISE, *à Lisette, en écrivant.*

Lisette !

LISETTE.

Madame ?

FRONTIN, *bas, à Lisette.*

Hein ?...

LA MARQUISE, *avec humeur, à Lisette.*

Vous resterez fille !

CELICOUR, *à Frontin.*

Monsieur Frontin !

FRONTIN.

Monsieur ?

CELICOUR.

Vous resterez garçon !

LISETTE, *bas, à Frontin.*

Ils se boudent encor, pour quelque pécadille !
Décampons ; au plutôt, car il n'y fait pas bon !

FRONTIN, *bas.*

L'apostille, ma foi ! nous a porté guignon !

(*Il sort, avec Lisette.*)

SCENE X.

LA MARQUISE, CÉLICOUR.

LA MARQUISE, *à part, après avoir écrit, et en pliant sa Lettre.*	CÉLICOUR, *à part, en écrivant.*
Ah ! comme je vais le confondre !...	Que pourra-t-elle me répondre ?...
Voilà ce qui m'en plaît ;	N'importe... Achevons mon
Voilà ce qui m'en plaît !...	Billet...
Auroit-il, en effet,	Auroit-elle, en effet,
Executé son projet ?...	Executé son projet ?...
Sachons un peu ce qu'il en est,	
Sachons un peu ce qu'il en est !...	
(*A Célicour.*)	(*A la Marquise.*)
Monsieur... Arrangeons-nous...	Madame... Très-volontiers ! Qu'exigez-vous ?...
Tous les jours vous voyez de Fleinte ?	Vous voyez souvent Araminte ?
Près de lui daignez me servir,	Près d'elle daignez me servir,
Près de lui daignez me servir,	Près d'elle daignez me servir,
Près de lui daignez me servir !...	Près d'elle daignez me servir !...

De tout mon cœur, de tout mon cœur, de tout mon cœur !...
Ainsi donc, j'ose me promettre
Que vous voudrez bien lui remettre.
Mon Billet ?
(Elle lui présente la Lettre, qu'il prend.)
Comme je vous sais fort discret,
Vous voyez qu'il est sans cachet? ..
Et le vôtre de même ?...
Par-là, je puis donc, en ce jour,
Vous prouver, à mon tour,
Ma confiance extrême ?...
Par-là, je puis donc, en ce jour,
Vous prouver, à mon tour,
Ma confiance extrême ?

Avec plaisir, avec plaisir, avec plaisir !...
Quoi ?...
Il lui présente aussi sa Lettre, qu'elle reçoit.)
Et vous, ma Lettre ?..
Et ma Lettre de même...
Charmé de pouvoir, en ce jour,
Vous prouver, à mon tour,
Ma confiance extrême !...
Charmé de pouvoir, en ce jour,
Vous prouver, à mon tour,
Ma confiance extrême !

(La Marquise sort.)

SCENE XI.

CÉLICOUR, *seul.*

Me voilà donc chargé de remettre, moi-même,
Un Billet doux à mon rival ?
L'ambassade est charmante, et ne me sied pas mal !...
Si tout ceci, pourtant, n'étoit qu'un stratagême ?

J'en aurai le cœur net !... Trop de discrétion
En pareil cas seroit sottise.
La Dame, ainsi que moi, sait bien ce qu'elle a fait!
Me donner, à moi, ce Billet,
N'est-ce pas pour que je le lise ?
Lisons-le donc... Dans tous les cas,
Comme il est sans cachet, il n'y paroîtra pas !

SCENE XII.

LA MARQUISE, CÉLICOUR.

LA MARQUISE, *à part, observant, un instant, Célicour, qui ouvre son Billet, sans la voir.*

JE l'avois bien prévu !
(*Elle se cache, pour lui laisser le tems de lire seul son Billet.*)

SCENE XIII.

CÉLICOUR, *seul, examinant le titre du Billet de la Marquise.*

C'EST à moi qu'il s'adresse !...
(*Il lit le titre du Billet de la Marquise.*)
Je ne me trompe point... « Au jaloux Célicour... »

(Après avoir lu le titre du Billet de la Marquise.)

Ah ! si j'en crois l'excès de l'amour qui me presse,
C'est la Beauté qui fait grace à l'Amour !...

(Il lit le Billet de la Marquise.)

« D'un moment de dépit je reconnois l'erreur.
» Nous avons eu tort l'un et l'autre ;
» Ainsi pardonnez-moi le mien d'aussi bon cœur
» Que je vous pardonne le vôtre. »

(Après avoir lu le Billet de la Marquise.)

Est-il un sort plus enchanteur ?...
Courons, volons aux pieds de celle que j'adore ;
Et que sa bouche scelle encore
Et son bienfait et mon bonheur !

(Il sort, pour aller trouver la Marquise, qui, l'ayant vu s'éloigner, reparoît aussi-tôt.)

SCENE XIV.

LA MARQUISE, *seule.*

A mon tour, maintenant, Célicour m'autorise
A lire son Billet, comme il a lu le mien....
C'est fort heureux, car, aussi bien,
Je n'y puis plus tenir... Mais, de peur de méprise,

(Ouvrant le Billet de Célicour, et en examinant le titre.)

Dépêchons-nous... Ai-je bien lu ?...

(*Elle lit le titre du Billet de Célicour.*)

« A l'indulgente et divine Marquise... »

(*Après avoir lu le titre du Billet de Célicour.*)

Célicour m'auroit-il voulu
Ménager la même surprise?

SCENE XV et derniere.

CÉLICOUR, *qui n'a point trouvé la Marquise où il est allé la chercher, revient, et, l'appercevant occupée à lire son Billet, il reste, un instant, caché derriere elle, sans qu'elle le voie;* LISETTE, FRONTIN, *restant, tous les deux, quelque tems dans le fond, sans être vus de la Marquise et de Célicour;* LA MARQUISE.

LISETTE, *bas, à Frontin.*

CHUT! écoutons.

CÉLICOUR, *à part.*

Voici le moment de la crise!

LA MARQUISE, *à part, se croyant seule, et lisant le Billet de Célicour.*

« D'un soupçon injuste et jaloux
» Mon cœur auroit dû se défendre.
» J'ai mérité votre courroux;
« Mais à ma grace, enfin, ne pourrois-je prétendre,
» Quand l'amant le plus tendre
» Embrasse vos genoux? »

QUATUOR.

QUATUOR.

FINALE.

La Marquise, *à part.*

Quoi! quoi! Célicour à mes genoux?...
(*A Célicour.*)
Vous m'écoutiez, vous m'écoutiez?...
Vous savez combien, combien je vous aime?
Puis-je en chérir jamais d'autre que vous?...
Mettons le comble à ce bonheur suprême..
Mettons le comble à ce bonheur suprême,
En formant, en formant les nœuds les plus doux!
En formant, en formant les nœuds les plus doux!...
(*A Lisette et à Frontin.*)
Lisette, et vous, Frontin,
Pour prix de votre stratagême,
Soyez unis des

Lisette, *à la Marquise.*

Jugez-en plutôt par vous-même..
Vous le voyez à vos genoux,
Vous le voyez à vos genoux!..

Célicour, *à la Marquise, en se jettant à ses pieds.*

Vous le voyez à vos genoux!..
Il vient vous jurer, vous jurer qu'il vous aime,
Et que jamais, et que jamais il n'aimera que vous!
Et que jamais, et que jamais il n'aimera que vous!..
Avec bien du plaisir, avec bien du plaisir...
Car ce Billet, car ce Billet venoit de m'avertir
Qu'à ma félicité suprême
Vous daigniez, vous daigniez, enfin, consentir!...
Vous savez combien, combien je vous aime?
Puis-je en chérir jamais d'autre que vous?...
Mettons le com-

Frontin, *à la Marquise.*

Jugez-en plutôt par vous-même..
Vous le voyez à vos genoux,
Vous le voyez à vos genoux!..

plus doux
nœuds...
(*A Célicour.*)
Chérissons-nous
sans cesse!
Chérissons-nous,
sans cesse!
Au sein de la tendresse,
Soyons toujours
heureux!
Soyons toujours
heureux!
Soyons toujours
heureux!
Que les Ris, que
les Jeux
Peignent notre
alégresse,
Peignent notre
alégresse!
Au sein de la
tendresse
Soyons toujours
heureux!...
Soyons, soyons
toujours heureux,
Soyons, soyons
toujours heureux,
Toujours heureux, toujours
heureux!

(*A Frontin.*)
Que les Ris, que
les Jeux
Peignent notre
alégresse,
Peignent notre
alégresse,
En exprimant,
exprimant l'ivresse
De deux cœurs
amoureux!...
Que les Ris, que
les Jeux
Peignent notre
alégresse!
Au sein de la
tendresse,
Soyons toujours
heureux!...
Soyons, soyons
toujours heureux,
Toujours heureux, toujours
heureux!

ble à ce bonheur suprême,
à ce bonheur
suprême,
Mettons le comble a ce bonheur suprême,
En formant, en
formant les
nœuds les plus
doux!
En formant, en
formant les
nœuds les plus
doux!...
(*A Lisette et à
Frontin.*)
Je prétends même payer la
noce et le festin...
(*A la Marquise.*)
Chérissons-nous
sans cesse,
Chérissons-nous
sans cesse,
Au sein de la
tendresse
Soyons toujours
heureux,
Soyons toujours
heureux,
Soyons toujours
heureux!...
Que les Ris, que
les Jeux
Peignent notre
alégresse,
Peignent notre
alégresse!...
Au sein de la
tendresse,
Soyons toujours
heureux!...

(*A Lisette.*)
Que les Ris, que
les Jeux
Peignent notre
alégresse,
Peignent notre
alégresse,
En exprimant,
exprimant l'ivresse
De deux cœurs
amoureux!...
Que les Ris, que
les Jeux
Peignent notre
alégresse!
Au sein de la
tendresse,
Soyons toujours
heureux!...
Soyons, soyons
toujours heureux,
Toujours heureux, toujours
heureux!

Soyons, soyons toujours heureux,
Soyons, soyons toujours heureux,
Toujours heureux, toujours heureux!

FIN.

L'ARTISTE INFORTUNÉ,

OU

LA FAMILLE VERTUEUSE,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE;

Par M. DESTIVAL DE BRABAN.

Quod pinxi vidi.

A PARIS,

Chez
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE.

L'EXPÉRIENCE a prouvé, plus d'une fois, que c'étoit à tort que des Censeurs rigoureux prétendoient condamner à la charge et à l'oubli les Théatres subalternes de la Capitale. Ne les diffamez point ; purifiez-les. Il est possible d'établir un genre utile entre le turban d'Orosmane et le béguin de Gille. Le bon Bourgeois, le modeste Artisan, ont le droit de chercher à se divertir, d'une maniere décente. Voilà l'origine de beaucoup de Pieces d'un genre sentimental et soutenu, qui, malgré bien des réclamations, ont été jouées, avec succès, sur le Boulevard du Temple.

En outre, c'est une nouvelle branche de Littérature ; pourquoi la couper ? Au Parnasse, comme dans le monde, il est des pauvres honteux. Combien y a-t-il de Gens-de-Lettres qui sont forcés de chercher leur existence dans les plus petits moyens ? Un Ouvrage de génie de-

mande un tems considérable ; on n'a pas toujours la faculté de faire imprimer à ses frais : alors, les mois passent, les années s'écoulent et l'Auteur est, sans relâche, tourmenté par la nécessité.

Que faut-il qu'il fasse ? Faut-il qu'il meure de misere parce qu'il n'a pas huit ou dix mille livres de rente ? Non, il ne faut pas même qu'il envie le sort de ceux, qui, par leurs talens, ont le bonheur de se procurer un pareil revenu ; il faut qu'il trouve, en lui-même, des ressources promptes et suffisantes pour écarter la peine qui l'assiége, et qu'il écrive, enfin, *propter famem*, en attendant qu'il puisse le faire *propter famam.*

Qu'on ne dise point qu'un Auteur qui travaille pour les Petits Théatres se met dans l'impossibilité de travailler pour les Grands. S'il n'a point le cœur dépravé, s'il pense avec énergie, chaque fois qu'il descend il est le premier à s'en appercevoir. Ses idées, affoiblies sous une plume foraine, se retracent plus fermement dans son cerveau ; son esprit, caché avec art, se retrouve au besoin. S'il ne vole point, il marche ; et marcher ce n'est pas ramper. « Vous êtes Orfévre,

» M. Josse, » me répondra-t-on. Cela est vrai; mais je ne serois point jaloux que d'autres débitassent leur marchandise.

Chargé de remplir le rôle du Financier M. Mondor dans cette Piece, je me suis permis de le jouer coiffé en cheveux, en bourse, l'épée au côté, le chapeau sous le bras et avec le ton mi-partie amoureux, mi-partie brusque. Cette innovation a paru heureuse. En effet, on ne voit plus de Financiers se mettre comme M. Turcaret; et quand on peint les hommes, on doit autant les imiter dans leur habillement que dans leur langage.

SUJET
DE L'ARTISTE INFORTUNÉ,
OU
LA FAMILLE VERTUEUSE.

M. Dorval, Gentilhomme, que la perte d'un procès a ruiné, s'est vu forcé d'abandonner ses Terres, et de venir à Paris, avec son épouse et Angélique, leur fille, jeune personne, d'environ quinze ans. Le talent de la Peinture, que possede M. Dorval, ainsi que sa fille, et quelques ouvrages de broderies de Madame Dorval, sont les seules ressources qui restent à cette malheureuse famille, pour subsister difficilement. Mais une longue maladie qu'a eue M. Dorval a diminué ces foibles ressources et augmenté les besoins des trois infortunés. Ils ont contracté des dettes. Leurs créanciers les harcelent, leurs anciens amis, ceux auxquels, dans leurs jours de

prospérité, ils ont rendu les plus grands services, leur refusent les plus légers secours; ils ne peuvent obtenir même quelques avances sur des ouvrages près d'être finis. Madame Denis, propriétaire du misérable logement qu'ils occupent, femme impitoyable, et sans procédés, les menace de les mettre dehors de chez elle, faute de paiement de leur loyer. Un de leurs voisins, riche Financier libertin, connoissant leur affreuse situation, veut en profiter pour séduire Angélique, et lui faire acheter, au prix de son honneur, des bienfaits avilisans, qu'il leur envoie d'abord offrir, en son nom, par un de ses valets, et qu'il vient ensuite leur proposer, lui-même. Il est honteusement éconduit, lorsqu'un jeune Marchand, auquel Madame Denis a le dessein de louer un logement, dont celui qu'habite M. Dorval et sa famille fait partie, vient le voir, et est attendri à l'aspect douloureux de l'état de cette intéressante famille. Excité par son cœur honnête et généreux, il veut la secourir en évitant soigneusement ce qui pourroit l'humilier. Mais le son de la voix de Madame Dorval, ses traits, qu'il reconnoît, lui offrent, à lui-même,

sa bienfaitrice, qu'il cherche depuis long-tems, dans celle dont il alloit faire un des objets de sa délicate bienfaisance. Il voit dans Madame Dorval la fille du Seigneur du village où il est né, et qui, dans sa premiere jeunesse, étant dénué de tout moyen de subsister, lui a donné une légere somme d'argent, avec laquelle il a entrepris un petit commerce de mercerie, qui a tellement réussi depuis qu'il est devenu puissamment riche, et qu'il l'a cherchoit en tous lieux pour lui faire partager sa fortune. Madame Dorval se refuse à ce partage, qu'il croit juste de faire, et qu'il exige absolument; et, pour le rendre plus naturel encore, il demande la main d'Angélique, qui consent, avec plaisir, à être unie à un si honnête homme. M. et Madame Dorval, pénétrés d'un tel procédé, approuvent, de grand cœur, cette union, ne pensant pas déroger en s'alliant à un roturier qui se conduit envers eux avec tant de noblesse.

JUGEMENS ET ANECDOTES SÛR L'ARTISTE INFORTUNÉ, OU LA FAMILLE VERTUEUSE.

CETTE Piece, qui n'avoit point encore été imprimée, et que l'Auteur a bien voulu nous donner pour la faire entrer dans notre Collection, réussit beaucoup dans sa nouveauté, et elle est restée au courant du répertoire de ce Théatre, où elle reparoît très-souvent, toujours avec le même succès.

L'Auteur paroît avoir eu en vue d'imiter pour son petit Marchand Mercier un personnage à-peu-près semblable, et qui est peint en même situation, dans les *Lettres du Marquis de Roselle*, Roman, très-estimé, de feue Madame Elie de

Beaumont. Ce trait du Roman a fourni aussi à M. Guillemain le sujet d'une petite Piece, d'un acte, en prose, jouée, sous le titre du *Tableau*, pour la premiere fois, le 16 Août 1786, au Théatre des Petits Comédiens de S. A. S. Mgr. le Comte de Beaujolois, au Palais-Royal.

Dans la Piece de M. Guillemain c'est un Seigneur de village qui a exercé sa bienfaisance envers un de ses petits Paysans, lequel ayant ensuite fait fortune dans le commerce, par le bon emploi des premiers secours de son bienfaiteur, a voulu qu'on le peignît à ses pieds, au moment où il recevoit ses bienfaits. Le petit Marchand présente ce Tableau à son Seigneur, comme un monument éternel de sa reconnoissance; et c'est-là ce qui donne le titre à la Piece.

Dans celle de M. Destival de Braban, on trouve aussi quelque ressemblance entre le personnage d'Angélique et celui d'un des Proverbes de M. Garnier, intitulé *Un bienfait n'est jamais perdu*, où l'on voit une jeune personne travailler également, avec beaucoup d'activité, à peindre des éventails, et soulager, du produit de son

travail, une tante qui est dans l'infortune. D'ailleurs, les autres personnages de la Piece de M. Destival, les différentes situations où ils sont présentés, ainsi que tout le dialogue de cette Piece, lui appartiennent entiérement. Les situations en sont la plupart attendrissantes; mais il y en a, cependant, quelques-unes de très-comiques. Les caracteres sont bien dessinés et fortement prononcés. Celui de Madame Denis a, sur-tout, généralement fait plaisir. Il a paru de la plus grande vérité, non-seulement pour le fonds, mais même jusques dans les moindres détails.

Tous les rôles de cette Piece sont très-bien remplis. Ceux de M. Dorval et de M. Béfort, par MM. Ribié et Talon, qui sont rentrés à ce Théatre depuis un an; ceux de M. Mondor et de La Fleur, pat MM. Destival et Mignon; celui de Madame Dorval, par Mademoiselle Boursier, entrée à ce Théatre aussi depuis un an, et ceux d'Angélique et de Madame Denis, par Mesdemoiselles Forêt, cadette, et Batiste.

A la premiere représentation de cette Piece, une petite Demoiselle, de sept à huit ans, tou-

chée de la description que M. et Madame Dorval font de leur situation malheureuse, dit à sa Gouvernante, avec laquelle elle étoit dans une loge : « Ma bonne, si je leur donnois l'écu que ma-» man m'a donné pour acheter une poupée ? » Un pareil mot vaut mieux que tous les applaudissemens qu'une Piece peut recevoir. La route la plus sûre pour émouvoir est celle qui va si naturellement au cœur d'un enfant, que la réflexion et l'expérience n'avertissent point encore des sensations qu'il doit éprouver et manifester.

A une autre représentation de la même Piece, au moment où le Financier, M. Mondor, revient pour offrir sa main et sa fortune à Angélique, et qu'elle le refuse ainsi que son pere et sa mere, une voix cria, des secondes loges : « C'est bien fait ! » Ce cri, si naturel, prouve que les hommes appelés du peuple, par l'orgueil, aiment encore les actions honnêtes et condamnent toujours celles qui ne le sont pas.

L'ARTISTE INFORTUNÉ,

OU

LA FAMILLE VERTUEUSE,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

Par M. DESTIVAL DE BRABAN;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre des Grands Danseurs du Roi, le 2 Juillet 1788.

Quod pinxi vidi.

PERSONNAGES.

M. DORVAL, Peintre.

Madame DORVAL, son épouse.

ANGÉLIQUE, leur fille.

M. MONDOR, riche Financier.

M. BÉFORT, riche marchand.

Madame DENIS, principale locataire.

LA FLEUR, valet de M. Mondor.

La Scene est à Paris, dans la maison de Madame Denis.

L'ARTISTE INFORTUNÉ, OU LA FAMILLE VERTUEUSE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente une chambre modestement meublée, dans laquelle on apperçoit le dérangement qu'a produit une saisie, et où il se trouve plusieurs tableaux de chevalet.*)

SCENE PREMIERE.

Madame DORVAL, ANGÉLIQUE.

(*Madame Dorval, assise, sur le devant de la scene, s'occupe à broder à l'aiguille. Angélique, assise, devant un bureau, dans le fond, travaille, avec beaucoup d'action, à peindre des papiers d'éventail*)

Madame DORVAL, *à part, regardant travailler Angélique.*

QUELLE assiduité, quelle constance!... (*A Angélique.*) Repose-toi un peu, ma chere Angélique. Je crains que ce travail opiniâtre ne nuise à ta santé.



ANGÉLIQUE, *affectueusement.*

Non, maman.

Madame DORVAL, *après un moment de silence, regardant encore Angélique.*

Tu travailles encore, tu me fais de la peine, ma fille !

ANGÉLIQUE, *cessant de travailler.*

Ah ! Dieu ! ce n'est point mon intention. Le plus grand de mes malheurs seroit de vous causer l'ombre même du chagrin !... Ma petite maman, encore un moment, de grace ! j'aurai bientôt fini.

Madame DORVAL, *se levant et allant examiner l'ouvrage d'Angélique.*

Tu as déja fait tout cela ?

ANGÉLIQUE.

Oui, maman. N'est-il pas juste que je fasse tous mes efforts pour soulager un pere et une mere qui, dans des tems plus heureux, n'ont rien épargné pour me donner la plus brillante (*en baisant la main de sa mere*) et la plus utile éducation ?

Madame DORVAL.

Ah ! ta reconnoissance nous paye bien au-delà des foibles soins que nous avons pris !... Mais, je le répete encore, je crains que ce travail...

ANGÉLIQUE, *l'interrompant vivement.*

Non, non; c'est pour vous : cela ne sauroit me fatiguer... Tenez, ma bonne maman, pendant que je vais finir, achevez-moi l'histoire du petit Jacquot, que vous racontiez, l'autre jour, à mon pere. Vous sortîtes

pour aller acheter des couleurs, et vous n'avez plus reparlé depuis de votre petit Marchand.

Madame DORVAL, *retournant s'asseoir.*

Je le veux bien, quand ce ne seroit que pour faire diversion à nos chagrins... Où en étois-je?

ANGÉLIQUE.

Vous disiez que le pere de ce petit bon-homme étoit mort, presque subitement, et qu'il l'avoit laissé sans aucune ressource.

Madame DORVAL.

Ah! je me rappelle... C'étoit un Marchand, peu riche, qui vendoit de foire en foire. Son fils, le petit Jacquot, (je ne l'ai jamais connu que sous ce nom là; j'ai toujours ignoré son nom de famille.) Le petit Jacquot venoit donc, de tems-en-tems, au château de Versain, où j'étois alors, auprès de ma respectable tante, qu'un procès injuste, que j'aurois pu gagner, au prix de mon innocence, réduisit à l'infortune, sous laquelle elle succomba quelques années après!...

(*Elle se couvre le visage de sa main pour cacher sa douleur.*)

ANGÉLIQUE, *très-affectueusement.*

Ne continuez pas, de grace! Pardon, j'ai imprudemment renouvellé, malgré moi...

Madame DORVAL, *l'interrompant.*

Ce n'est rien, ma fille.. Le petit Jacquot m'offroit du ruban, des épingles et d'autres bagatelles. Je lui achetois toujours quelque chose, afin de lui être utile, d'abord, et, ensuite, pour le faire causer sur son petit commerce. Avec quelle intelligence, quelle candeur il s'exprimoit! J'étois dans l'admiration de sa conduite,

de ses projets, et, sur-tout, de la rare probité qu'il sembloit annoncer !

ANGÉLIQUE.

Comme il m'intéresse !

Madame DORVAL.

Un jour, (c'étoit après l'issue de notre procès) je vois entrer mon petit marchand, pâle, défiguré, les yeux baignés de pleurs... « Ah ! mon Dieu, mon » ami, m'écriai-je, qu'avez-vous ? » Les sanglots l'étouffoient .. Quelques intrigans, abusant de sa jeunesse, avoient indignement volé ses marchandises.

ANGÉLIQUE.

Pauvre enfant ! Qu'il étoit à plaindre !

Madame DORVAL.

Enfin, lorsqu'il eut soulagé son cœur à force de pleurer, il me dit : « Ah ! Mademoiselle, mes espé» rances sont détruites ! On m'a tout pris ! Il faut me ré» soudre à mendier, ou à mourir de faim !... » — » Comment ! mon ami, lui répondis-je, est-ce qu'il faut » se défier de la Providence ? » — « Non, mademoi» selle, répliqua-t-il, mais je suis bien malheureux ! »

ANGÉLIQUE.

Le pauvre enfant !... Je l'aurois aimé de tout mon cœur !

Madame DORVAL.

Rien n'étoit plus touchant ! Joins à cela un maintien intéressant, un air de sensibilité à ses maux qui passoit de beaucoup son âge, car je crois qu'il n'avoit, tout au plus, que sept à huit ans. Je n'y pus résister ; je le consolai, je le remis sur ses projets de commerce.

Je lui demandai combien il lui faudroit pour les exécuter. Il me présente un papier, et ajoute : « Mademoiselle, voilà le détail des marchandises que » l'ont veut bien me confier; mais il faut que j'en paye » la moitié comptant. » — « Mon cher ami, deux » louis feroient-ils votre affaire ? Tenez les voilà... Je » n'ose les prendre, Mademoiselle ; je ne suis pas sûr » de pouvoir vous les rendre... » — « J'aime votre » délicatesse, mon enfant ! Ah ! ne me les rendez pas ; » je suis de moitié dans votre commerce, dis-je, en » riant ». Cette idée me vint, tout d'un coup, afin de l'obligersans l'humilier.» Ah ! Mademoiselle, vous me ren» dez la vie ! Vous êtes un Ange, mon Sauveur ! Soyez » bien assurée que je vais employer tous mes efforts » pour faire fructifier cet argent au centuple, s'il m'est » possible. » Et puis ce furent des pleurs de joie, des bénédictions, des remerciemens qui ne finissoient point. Le lendemain il me vint voir, avec sa petite pacotille, dont il fit l'inventaire devant moi. Il se jetta à mes pieds ; je le relevai, je l'embrassai, je le fis déjeûner, je lui donnai six francs. Il partit ; et depuis ce tems je n'en ai plus entendu parler.

ANGÉLIQUE, *avec intérêt.*

Ah ! maman, il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident !

Madame DORVAL.

J'en serois désespérée, car il promettoit d'être un excellent sujet... (*Avec inquiétude.*) Mais, ton pere tarde bien à rentrer ! Sais-tu où il est allé ?

ANGÉLIQUE.

Chez M. Darmans, afin de tâcher d'avoir un à compte sur l'ouvrage qu'il a entrepris pour lui.

Madame DORVAL.

Pourvu encore que sa course ne soit point inutile, qu'il reçoive de l'argent! Madame Denis, notre propriétaire, m'en demande toutes les fois qu'elle me voit.

ANGÉLIQUE, *soupirant.*

Elle est bien dure, cette Madame Denis!

Madame DORVAL.

Ecoute, mon enfant, il faut être juste; nous lui devons. Elle a encore eu la complaisance de surseoir à la saisie de nos meubles.

ANGÉLIQUE.

Mais c'est pour si peu de tems!

Madame DORVAL, *se levant.*

Je te laisse un moment. Nous n'avons rien à la maison; tu le sais? En rentrant Dorval sera foible. Je voudrois qu'il pût prendre quelque chose, avant que tu allasses reporter ces éventails. (*Elle l'embrasse.*) Ah! mon enfant, étoit-ce là le sort que nous devions te faire partager?

(*Elle sort.*)

SCÈNE

SCENE II.

ANGÉLIQUE, *seule, et travaillant.*

ELLE gémit, et c'est sur moi!... Ah! mon pere, ma mere, si l'excès de la plus tendre amitié, si les soins les plus empressés, si les sentimens les plus purs pouvoient faire votre bonheur, il y a long-tems que mon cœur l'auroit fait!

SCENE III.

LA FLEUR, ANGÉLIQUE.

LA FLEUR, *à part.*

C'EST elle: l'occasion est propice; profitons-en... (*A Angélique.*) Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

ANGÉLIQUE, *quittant son ouvrage et se levant.*

Monsieur, moi pareillement.

LA FLEUR.

N'est-ce pas, à mademoiselle Dorval que j'ai l'avantage de parler?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

LA FLEUR.

Vous êtes donc, par conséquent, la fille de ce peintre habile, mais pauvre, qui...

ANGÉLIQUE, *l'interrompant, avec noblesse.*

De grace, Monsieur, daignez m'épargner. La position de mon pere n'a sûremnnt rien de commun avec le sujet qui vous amene ?

LA FLEUR, *à part.*

Elle est fiere; la conférence ne sera pas aisée à entamer. (*A Angélique.*) Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle, si j'ai imprudemment parlé de la situation de vos parens. C'est une chose que tout le quartier sait et qui ne doit pas les faire rougir. On n'est que trop convaincu que la fortune ne s'empresse pas toujours à récompenser le mérite!

ANGÉLIQUE.

Hélas! non... Mais, à votre tour, Monsieur, excusez ma sincérité; je suis étonnée !....

LA FLEUR, *l'interrompant.*

De me voir penser, n'est-ce pas ?

ANGÉLIQUE.

Non pas; la réflexion est de tous les états. Je suis surprise seulement d'entendre une façon de s'exprimer qui n'a pas l'air de s'accorder avec votre habit.

LA FLEUR, *d'un ton de modestie affectée.*

Ah! Mademoiselle, c'est que je suis, ainsi que d'autres, le jouet des caprices du sort!

ANGÉLIQUE, *avec intérêt.*

Seroit-il possible ?... Ah! que je vous plaindrois!...

LA FLEUR, *à part.*

Allons, La Fleur, un bon Roman... (*A Angélique.*) Mon pere étoit un riche negociant, qui perdit son bien, par trop de grandeur d'ame ! Plusieurs banqueroutes considérables et successives le réduisirent à l'indigence. Il mourut insolvable. Resté sans appui, je balançai long-tems, entre la mandille et le mousquet. J'allois enfin préférer ce dernier parti, moins lucratif, sans doute, mais beaucoup plus honnête, lorsqu'un fameux Financier, à qui j'étois recommandé, me proposa d'entrer à son service. « Mon ami, me dit-il, suivez » mon conseil ; vous ferez votre chemin. La même » voiture nous servira : vous monterez par derriere, » moi de côté ; voilà toute la différence. D'ailleurs, » comme je vous dis, votre état peut changer. Si un » carrosse a deux portieres, c'est que bien souvent il y » en a une pour le maître, et l'autre pour le valet. »

ANGÉLIQUE.

Ce raisonnement-là...

LA FLEUR ; *l'interrompant.*

Est d'une tournure originale, n'est-ce pas ? C'est le style de M. Mondor. Quand vous le connoîtrez, vous en jugerez... L'avez-vous déja vu ?

ANGÉLIQUE.

Jamais.

LA FLEUR.

C'est un homme sans façon. D'un cœur excellent, et d'une sensibilité extrême !... (*A part.*) pour son plaisir.

ANGÉLIQUE.

Ce que vous m'en dites m'intéresse on ne peut pas davantage !... Mais le récit de vos malheurs m'a fait oublier de vous demander le sujet qui vous attire ici ?

LA FLEUR.

Rien de plus simple. M. Mondor voudroit faire retoucher plusieurs tableaux ; et je suis chargé de prier M. Dorval de passer chez lui.

ANGÉLIQUE.

De l'ouvrage ?.. Ah ! quel bonheur !.. Ah ! Monsieur ! votre généreux maître auroit-il assez de confiance en mon pere pour lui faire quelques avances, un peu considérables, sur le prix de son travail ?

LA FLEUR.

Oui, vraiement ; c'est bien son intention. J'étois même chargé de vous en prévenir.

ANGÉLIQUE.

Le malheur ne nous poursuivra donc pas toujours ?... (*A La Fleur.*) Mon pere est sorti : il ne tardera sûrement pas à rentrer ; si vous vouliez bien l'attendre?

(*Elle lui présente une chaise.*)

LA FLEUR, *feignant d'avoir affaire.*

Ah ! c'est que... c'est que j'ai beaucoup de commissions pressées... des secours... Il faut que j'aille porter de l'argent à plusieurs meres de famille.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Ah ! courez, Monsieur, volez. Les secours qu'elles attendent sont trop précieux pour être retardés ! Quels que soient les maux que nous souffrons, ce seroit les augmenter encore que de prolonger ceux des autres !

LA FLEUR.

Je fais une réflexion. Comme M. Mondor pourroit s'impatienter d'attendre, si vous veniez lui parler, vous même ?

ANGÉLIQUE, *avec un ton de surprise.*

Moi?

LA FLEUR.

Oui, je suis certain qu'il aimeroit autant vous voir que M. votre pere.

ANGÉLIQUE.

Vous oubliez apparemment qu'il seroit imprudent, pour ne rien dire de plus, que j'allasse, sur la foi d'une personne inconnue, chez une autre personne que je ne connois pas davantage ?

LA FLEUR.

Il est vrai qu'au premier coup - d'œil cela peut paroître singulier. Cependant, si vous y réfléchissez bien, vous verrez que la fille d'un artiste est obligée quelquefois de faire de certaines démarches, qui peuvent sembler légérement suspectes, et qui, dans le fond, ne le sont point. D'ailleurs, vous ne faites que ce que vingt filles bien nées font tous les jours. C'est un privilége de l'état.

ANGÉLIQUE.

Vous le voyez ainsi ? Je n'ai rien à dire. Mais, moi, Monsieur, j'ai d'autres principes. Trouvez bon que je ne profite point de l'offre que vous me faites.

LA FLEU, *à part.*

Sage, spirituelle et prévoyante! cela va mal!... (A

Angélique.) C'est qu'une personne de votre esprit, de votre figure...

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Sans convenir de tous ces prétendus charmes, que je ne dois qu'à votre politesse, je dirai que quand même ils existeroient, il n'en seroit ni plus, ni moins. Lorsqu'on veut obliger, prend-on garde aux attraits de la personne qu'on oblige ?

LA FLEUR.

Oui, Mademoiselle, et beaucoup !... Il seroit plus grand, sans doute, qu'on obligeât, comme vous dites, pour obliger ; qu'on fît le bien pour le seul plaisir de le faire. Mais, hélas ! les hommes sont si corrompus qu'il entre du levain par-tout. Quelque généreux que soit un protecteur, il se sent, malgré lui, du foible de l'humanité. Cela est si vrai que de deux femmes qui réclameront des secours, vous verrez toujours, à notre honte, que ce sera la plus jolie qui les obtiendra.

ANGÉLIQUE, *froidement.*

La vivacité avec laquelle vous détaillez un abus que vous approuvez m'éclaire suffisamment sur votre compte ; je vois....

LA FLEUR, *l'interrompant.*

Quoi ?

ANGÉLIQUE, *avec fermeté.*

Que vous êtes un vil agent, qui abusez de quelque éducation que vous avez reçue, et que vous ne rougissez point de prêter votre office aux desirs criminels d'un maître débauché. Ai-je tort ?

LA FLEUR, *à part.*

Le masque est arraché !... (*A Angélique.*) Votre style n'est pas gazé ! il est, au contraire, fort clair. Je suis d'assez bonne foi pour vous dire qu'effectivement j'étois chargé auprès de vous d'une commission délicate, qu'il vous plaira, peut-être, de nommer autrement ; mais il n'importe : l'épithete n'y fait rien. Je ne suis pas ici pour disputer sur les mots. Des propositions ouvertes pourroient vous déplaire ; je les supprime. Si mon emploi vous paroît avilisant, c'est que vous ne connoissez pas les usages. Croyez-moi, depuis le plumet jusqu'à la casaque, il y a furieusement d'hommes qui lui doivent leur fortune !... Adieu, Mademoiselle... (*A part.*) Mon maître m'attend ; envoyons-le frapper, lui-même, le grand coup !

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, *seule.*

QUEL piége il tendoit à ma jeunesse !.. Peut-il y avoir de pareilles gens !... ô Dorval, Dorval ! toi qui, moins mon pere que mon ami, me formas moins par tes leçons que par ton exemple, que dirois-tu, si, éblouie par de faux avantages, qui déshonorent toujours celle qui les reçoit et celui qui les offre, tu voyois ta coupable fille... Éloignons de ma pensée ces révoltantes propositions ; elles ne sont pas faites pour moi !

(*Elle se remet à son ouvrage.*)

SCENE V.

M. MONDOR, ANGÉLIQUE.

M. MONDOR, *à part, dans le fond du Théatre, en examinant Angélique.*

ELLE peint... Avançons... (*A Angélique, en approchant d'elle familiérement.*) Mademoiselle, je suis bien votre serviteur !

ANGÉLIQUE, *se levant, avec étonnement.*

Ah !... Monsieur, je vous salue.

M. MONDOR.

Vous avez eu peur, ma belle enfant ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! Monsieur, ce n'est rien.

M. MONDOR.

Ah ! je ne suis pas si rébarbatif !... Allez, allez, nous ferons connoissance !

ANGÉLIQUE, *froidement.*

Je présume que, décemment, Monsieur, je n'ai aucun intérêt à le desirer !

M. MONDOR.

Oui, je vous reconnois bien-là ! On m'a dit que vous aviez de l'éducation, du jargon... C'est fort bien !... Mais, pour en venir à l'objet qui me conduit vers vous...

ANGÉLIQUE, *l'interrompant.*

Vous desirez donc quelque chose ?

M. MONDOR.

Oui, ma belle Demoiselle. Mais quand cela ne seroit pas, cela reviendroit au même. On n'est pas long-tems auprès de vous sans s'appercevoir, pour vous rendre galamment vos termes, qu'on desire quelque chose !

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, que voulez-vous, Monsieur ?

M. MONDOR, *tournant une boîte d'or dans sa main, avec embarras.*

Mademoiselle... je dis, Mademoiselle... parce que, Mademoiselle... j'ai l'air gêné. Je ne sais comment m'expliquer. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'un chemin qui n'est pas frayé est toujours embarrassant.

ANGÉLIQUE.

Voilà des discours auxquels je ne comprends rien.

M. MONDOR.

D'honneur ?

ANGÉLIQUE.

Je répéterois ce mot, si, en cette circonstance, il étoit décent dans ma bouche.

M. MONDOR.

Quoi ! sérieusement, Mademoiselle, vous ne voyez pas où j'en veux venir ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur.

M. MONDOR.

Ah ! c'est inconcevable !... (*A part.*) Si elle n'est pas de bonne-foi, il faut convenir qu'elle me mistifie bien !

ANGÉLIQUE.

Enfin, Monsieur, apprenez-moi donc le sujet de votre visite?

M. MONDOR.

Mademoiselle, je ne sais pas trop comment m'exprimer... Notre conversation est neuve pour moi, je vous assure! Quand je me suis trouvé avec de jeunes personnes, je vous donne ma parole que, bien loin d'en tant dire, j'étois entendu quelquefois même avant que de parler... Oh! c'est que les filles de votre âge ont ordinairement beaucoup d'intelligence!

ANGÉLIQUE, *le regardant fixement, et après un moment de silence.*

J'ai tout lieu de croire, Monsieur, que mon ignorance m'empêche d'entendre des choses qui ne me feroient pas plaisir, et dans ce cas je vous prie de vouloir bien vous retirer.

M. MONDOR, *à part.*

La voilà encore dans ses grands airs! Je l'aime pourtant comme cela... Morbleu! on a bien raison de nous vendre si cher des ombres de vertu, car elle est bien aimable dans la réalité!

(*Angélique le salue et veut se retirer. Il s'oppose à sa sortie. Madame Dorval paroît dans le fond, où elle reste quelque tems à écouter sans être apperçue d'Angélique, ni de M. Mondor.*)

SCENE VI.

Madame DORVAL, M. MONDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à M. Mondor, en voulant s'éloigner.*

PERMETTEZ-MOI, Monsieur...

M. MONDOR, *l'interrompant, et la retenant.*

Tenez, ma belle enfant, je vois bien qu'il faut quitter le ton Financier, pour prendre le jargon langoureux... (*S'animant, par degré, d'une gaieté brusque.*) Je vous dirai donc que vous êtes semblable à la rose vermeille, qui n'attend pour éclore que le souffle du zéphyr ; et je suis ce zéphyr-là, moi ! Hein ? qu'en dites-vous ? Je débite bien ça, n'est-ce pas ?

ANGÉLIQUE, *froidement.*

Si vous êtes venu pour faire le mauvais plaisant, je vous assure, Monsieur, que vous vous dégradez, sans m'amuser.

M. MONDOR.

Non, d'honneur, je vous adore !... Je suis riche, Mes richesses, mon cœur, tout est à vous... (*Lui faisant prendre une bourse.*) Tenez, voilà cinq cents louis, pour preuve de ma bonne-foi. De pareils préliminaires ne sont point à dédaigner ! Je parle conséquemment ; et j'espere que vous ferez quelque cas d'une connoissance qui commence d'une façon aussi brillante !

ANGÉLIQUE, *jettant la bourse aux pieds de M. Mondor.*

Est-ce bien à moi, Monsieur, que vous parlez ?... Reprenez votre bourse; je méprise également et vous et vos offres.

M. MONDOR.

Bravo !... J'aime ça, à cause de la nouveauté !

ANGÉLIQUE.

Quelle infamie !

M. MONDOR.

Une fille refuser de l'or !... N'importe... l'exemple ne sera pas contagieux ! Ça ne prendra pas !

ANGÉLIQUE.

Sortez, Monsieur, sortez !

M. MONDOR.

Non; ces petites grimaces-là m'enchantent !... Tenez, dans le fond, je suis une bonne pâte d'homme, et... (*Voulant l'embrasser.*) Mais, morbleu ! il faut que je vous embrasse.

(*Angélique va pour sortir, et elle apperçoit sa mere.*)

Madame DORVAL, *à M. Mondor, en s'approchant.*

Doucement, Monsieur, doucement; modérez des transports insultans pour celle qui en est l'objet !

M. MONDOR, *à part.*

Voici l'autre !

ANGÉLIQUE, *à Madame Dorval.*

Quel outrage !

Madame DORVAL.

On ne l'oseroit pas sans notre infortune !

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Souffrez que je me retire un moment... (*A M. Mondor.*) Mieux instruite que je ne l'étois d'abord, Monsieur, je vois toute la bassesse de votre procédé. Je reconnois ce M. Mondor, dont j'ai déja chassé un des émissaires. Respectez notre infortune : elle nous opprime, au moins, sans nous avilir ; et je rougis de ce que vous avez pu croire, un instant, que j'aurois cédé à des propositions aussi humiliantes que les vôtres !... Adieu, Monsieur.

(*Elle le salue, et se retire.*)

SCENE VII.

Madame DORVAL, M. MONDOR.

Madame DORVAL.

A PRÉSENT qu'elle est partie, et que nous pouvons parler en liberté, je vous représenterai, Monsieur...

M. MONDOR, *l'interrompant.*

Je sais, Madame, tout ce que vous m'allez dire. Vous allez parler de vertu, d'éducation, de principès... Eh! mon Dieu, faux ou vrai, j'ai entendu ce jargon-là si souvent qu'il me ressort par les oreilles !

Madame DORVAL.

Puisque vous me devinez si bien, que me direz-vous pour vous justifier ?

M. MONDOR.

Rien. Je m'appelle Mondor. On peut s'informer de

moi. Je suis un des plus riches Financiers du Royaume. Je ne dois rien ; j'ai deux millions en coffre, et quatre cents mille livres de rente. Je vois, il y a environ deux mois, une personne charmante, divine ; j'en raffole, j'en perds la tête ! C'est votre fille ? Tant mieux. Après nombre de tentatives inutiles, je me présente, je parle, j'offre de l'or ; c'est tout simple. Ma conduite n'a pas besoin de commentaire : c'est l'allure de la ferme.

Madame DORVAL.

Eh ! ç'est devant une mere que vous osez vous expliquer ainsi ?

M. MONDOR.

Madame, j'ai parlé à bien des meres dans ma vie !

Madame DORVAL.

Étoient-elles dignes de ce nom ?

M. MONDOR.

Nous n'en sommes pas là-dessus... Songez, d'abord, que je paierai vos dettes.

Madame DORVAL.

Mes dettes ?

M. MONDOR, *d'un ton dur.*

Oui, je sais que vos meubles sont saisis, que vous êtes dans la misere, que vous manquez de tout.

Madame DORVAL.

Qui vous l'a dit ?

M. MONDOR.

Les gens riches n'ignorent rien. J'ai fait faire les informations les plus secrettes... Observez que votre fille nagera dans l'opulence. Bonne table, ameuble-

mens, parures, équipages, bijoux, rien ne sera épargné. Vous coulerez des jours heureux. Je me fais le protecteur de votre époux; il aura un excellent Bureau. Notez bien ce point-là; et croyez que, tous les jours, j'ai dans mon anti-chambre vingt surnuméraires qui ne demanderoient pour toute recommandation qu'une femme ou une sœur qui ressemblât à votre fille.

Madame DORVAL.

Vous ne m'éblouissez pas!

M. MONDOR.

Que prétendez-vous faire d'Angélique?

Madame DORVAL.

La marier.

M. MONDOR.

Pauvre? et à qui?

Madame DORVAL.

A qui, Monsieur? à un honnête homme; à un Musicien, un Peintre, ou un Poëte.

M. MONDOR.

Qui? ces gens qui font des vers comme ceux qu'on lit sur les petits cornets qui enveloppent du poivre? Fi donc!... Il loge dans une de mes maisons un homme de cette espece, qui fait des Princes, des Rois, qui leur donne des Royaumes, et qui ne peut donner dix écus par an d'un petit cabinet qu'on lui loue.

Madame DORVAL.

Plus heureux que d'autres, peut-être, cet homme-là n'achete point ses plaisirs.

M. MONDOR.

Je l'en défierois bien ! Avec quoi ?... Madame, les conditions que j'ai détaillées, et cent mille livres de pot-de-vin font-elles votre affaire ? Cela n'empêchera pas votre fille de se marier ; au contraire, c'est entrer dans le mariage par la belle porte !

Madame DORVAL, *avec noblesse.*

Allez, Monsieur, allez porter ailleurs vos offres corruptrices. La misere est un malheur, mais ce n'est point un opprobre. Un vice fortuné est toujours vice. Si vous êtes assez malheureux pour ne point pratiquer la vertu, apprenez, du moins, à la respecter dans les autres.

M. MONDOR, *un peu attendri.*

Je suis plus humain que vous ne pensez : je suis bon diable, dans le fonds ; mais l'usage, l'exemple, l'habitude, tout m'entraîne. J'aime les honnêtes gens ; et... Votre fille est pourtant bien jolie !... (*Ramassant sa bourse, et la lui présentant.*) Tenez, prenez cette bourse ; je vous la donne, sans restriction. Elle vous soulagera dans vos besoins.

Madame DORVAL, *lui repoussant doucement la main.*

Non, Monsieur, non ; je me défie de ce piége-là !... Si, néanmoins, vous êtes sans artifice, si c'est l'humanité qui vous guide, apprenez de moi que quiconque s'est abaissé jusqu'à vouloir séduire l'innocence a perdu le droit heureux d'être son bienfaiteur.

M. MONDOR.

Je conçois cela ; vos raisons me touchent... Je le vois, vous visez au mariage ; cela ne se peut pas, cela ne se peut pas !... Un homme de mon opulence épouser une fille qui n'auroit rien ? Qu'est-ce qu'on diroit de moi dans le monde ?

Madame DORVAL.

Rien ; car cette proposition-là ne vous réussiroit pas !

M. MONDOR.

Cela vous plaît à dire ! Je ne m'y exposerai point ! J'aurois trop peur d'être pris au mot !

Madame DORVAL.

Eh ! non, Monsieur, eh ! non ; la délicatesse...

M. MONDOR, *l'interrompant.*

Vous allez recommencer vos remontrances ? Je me sauve. Vous m'affligeriez. Je n'aime pas la tristesse ; je suis né pour les rôles gais... Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

Madame DORVAL, *seule.*

CET homme est doué d'un assez bon caractere, à ce qu'il me paroît, du moins. Peut-être est-il plus dissipé que vicieux. Hélas ! dans le sein de la richesse les sens parlent et la facilité acheve de perdre !

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, Madame DORVAL.

Madame DORVAL.

VIENS, ma chere Angélique ! Mondor est parti, forcé même de plaindre notre situation.

ANGÉLIQUE.

Voilà donc un nouveau genre de persécution qui s'éleve contre nous ?

Madame DORVAL.

Quand on a ta figure on doit s'attendre à tout. La vertu est une fleur précieuse que les libertins n'envient que pour avoir le plaisir de la faner.

ANGÉLIQUE.

Quel odieux abus !

Madame DORVAL.

Va, sois toujours la même. Le premier des biens est d'avoir sa propre estime !

SCENE X.

M. DORVAL, Madame DORVAL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à sa mere.*

VOICI mon pere.

Madame DORVAL.

Dorval?... (*A Dorval.*) Hé bien?

M. DORVAL.

Je suis un homme perdu, anéanti!

Madame DORVAL.

Tu n'as rien obtenu?

M. DORVAL.

Rien. Tout accès est fermé à la pitié; on est sourd à la voix du besoin. Tel refuse un écu au malheureux qui l'implore, qui voudroit qu'on volât à son secours s'il tomboit, lui-même, dans l'infortune. Voilà les hommes! Humains par instinct, impitoyables par habitude... Si je mendiois des secours étrangers, si j'importunois des personnes pour qui je ne fusse rien, je ne serois point surpris d'un refus. La plus haute fortune souvent n'est point en proportion avec les dépenses; et les besoins du luxe étouffent la sensibilité. Mais c'est le souvenir des services que j'ai rendus, c'est le prix de mon labeur que je réclame... et ne rien obtenir!.... Darmans, tu le sais, étoit misérable; il n'avoit rien. J'ai couru, j'ai volé à lui; je l'ai reçu, aidé, instruit: je l'ai mis dans le

monde... Il étoit mon ami alors ; il étoit pauvre ! Chargé d'entreprises considérables, en changeant de fortune, il a changé de sentimens : il est riche ; c'est tout dire. Je lui ai demandé un à compte sur ces tableaux que je fais pour lui... Démarche qui coûtoit à ma délicatesse, parce que lorsque l'amitié ne suit point ses devoirs il est cruel de les lui rappeler !... Il m'a répondu.... il m'a percé le cœur, et je n'en puis revenir !

Madame DORVAL.

Quelle indignité !

ANGÉLIQUE, *à M. Dorval.*

Et il a eu la cruauté de ne vouloir rien vous avancer ?

M. DORVAL.

« Quoi ! m'a-t-il dit, avec ce ton dur que l'aisance donne aux gens parvenus, vous osez me » demander de l'argent ?... Vous n'en aurez point. » Vous êtes un homme sans arrangement, sans » conduite ! »

Madame DORVAL, *à part.*

O Dieu !

M. DORVAL.

Ce n'est pas tout. Le barbare s'est fait un plaisir cruel de revenir sur le passé, pour m'y faire voir des objets désespérans. « Je ne reconnois plus, a-t-il » continué, ce cher de Grand-Buisson, ce Gentil» homme, né avec vingt mille livres de rente, qu'il » a perdues, je ne sais comment, en répondant pour » des amis infideles, des parens insolvables. Votre

» misere est votre faute, je ne vous plains pas. Que
» laisserez-vous à votre fille? Le souvenir d'une nais-
» sance qui la rendra infructueusement orgueilleuse,
» et les ressources insuffisantes d'un misérable pin-
» ceau, qui ne l'empêchera pas de grossir la foule
» de ces jeunes ouvrieres, que la nécessité jette dans
» le sein du libertinage. »

Madame DORVAL, *à part.*

L'infâme!

ANGÉLIQUE.

Non, jamais!

M. DORVAL, *avec toute l'énergie du sentiment.*

Va, j'en suis sûr... (*Embrassant Angélique.*) Embrasse-moi... Tu ressembleras à ta mere; c'est faire votre éloge à toutes deux. A cette sortie amere, la colere a vingt fois paru sur mon visage... « Ah! cela vous » fâche? J'en suis mortifié! Les mauvais sujets n'ai- » ment pas qu'on leur dise leurs vérités. Au fait, c'est » de l'argent que vous voulez? Vous n'en aurez pas. » Achevez votre ouvrage, je vous paierai... Vingt- » cinq, trente louis d'à compte?... Le Ciel m'en » préserve! Qui m'en répondroit? Vous êtes un pa- » resseux... » Il a tranché le mot. Je me suis contraint.... Je me consumois!... En vain lui ai-je représenté que je sortois d'essuyer une longue maladie, qui seule a retardé l'achévement de mes tableaux; que mes meubles étoient saisis, que je ne savois comment satisfaire au créancier intraitable qui me poursuit, à toute outrance; que j'espérois qu'en lui donnant quelqu'argent, il m'accorderoit du tems pour

le reste ; que je regarderois l'avance qu'il me feroit comme un véritable don : il a été insensible à mes prieres !... « Je ne vous dois rien, m'a-t-il répondu, du-» rement. Livrez-moi mes tableaux, vos soixante louis » vous seront payés. » Sa porte s'est fermée, et je suis resté pétrifié, combattu, tout-à-la-fois, par la rage, l'impuissance et le désespoir !

Madame DORVAL.

Ah ! mon ami, crains d'y succomber !

M. DORVAL.

Rassure-toi... Un galant homme, tombé dans l'infortune, qui ne tient à rien, peut terminer, d'un seul coup, sa vie et ses malheurs ; mais quand on est époux, quand on est pere, ce sont des liens indissolubles ; et la nature est plus forte que le besoin !

ANGÉLIQUE.

Mon pere !

Madame DORVAL, *à son mari.*

Mon ami !

ANGÉLIQUE.

Ma mere, s'il prenoit...

Madame DORVAL.

Nous n'avons rien. Tous secours nous sont refusés.

ANGÉLIQUE.

A qui donc s'adresser ?

Madame DORVAL.

A personne, ma fille, à personne... Il y a déja longtems que je l'ai éprouvé ! Toutes nos connoissances nous abandonnent !

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Malgré leur cruauté, mon travail pourra nous faire vivre. Tranquillisez-vous, mon pere, nous aurons de quoi vous substanter... (*Montrant les évantails qu'elle a peints.*) Voilà un ouvrage, bien foible à la vérité; n'importe, il suffira à nos besoins. La continuité du tems fera disparoître la modicité du prix. Je redoublerai d'efforts; si les jours ne sont pas suffisans, je passerai les nuits.... Le Ciel me donnera de la force. Le courage ne nous a pas encore abandonnés: qu'il ne nous abandonne jamais!... Vous l'avouerai-je? notre misere, toute affreuse qu'elle est, n'est pas sans quelques charmes pour moi! Je pourrai vous être utile, au moins; je pourrai payer ce que je dois à la nature, à vos bienfaits, et sur-tout à votre cœur!

Madame DORVAL.

Ma fille!... (*A part.*) Que de vertus!

ANGÉLIQUE, *prenant ses papiers d'évantails.*

Je vais porter ces papiers, à cette marchande judicieuse dont on m'a parlé, et j'espere être assez heureuse pour qu'elle m'en donne un prix raisonnable.

Madame DORVAL.

Je t'y vais accompagner. Cette précaution ne me paroît point inutile, ma chere Angélique; je craindrois que tu ne rencontrasses quelques-uns des gens de ce M. Mondor.

M. DORVAL.

Quel est ce M. Mondor?

Madame DORVAL.

Un de ces hommes qui ne sont accoutumés à se ser-

vir de leur or que pour acheter des cœurs faits pour se vendre.

ANGÉLIQUE, *à M. Dorval.*

Il a osé paroître ici. Il comptoit assez sur ses richesses pour croire qu'elles pourroient me tenter et me ravir votre amitié et votre estime.

M. DORVAL, *avec émotion.*

Ah! je reconnois-là les hommes! Voilà les secours qu'on offre aux infortunés! Il faut pour conserver ses jours vendre sa probité, ou son honneur!... Allez, mes chers amies, allez chez cette marchande. Je vais me mettre à l'ouvrage, et tâcher d'oublier, pour un moment, tous nos sujets d'affliction!

Madame DORVAL, *à Angélique, affectueusement.*

Allons, viens, ma fille. Nous avons beaucoup de chemin à faire, et les momens nous sont chers.

M. DORVAL, *à Angélique.*

Je crains que cette course....

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Non, non, il faut que je me fasse à la peine. D'ailleurs, je ne serai point fatiguée, le plaisir de vous être utile me donnera des ailes.

(*Elle sort, avec Madame Dorval.*)

SCENE XI.



SCENE XI.

M. DORVAL, *seul.*

(*Il s'approche d'un tableau de chevalet et se met à peindre, pendant quelques momens; puis, quittant, tout-à-coup, sa palete et son pinceau, il s'écrie douloureusement :*)

JE ne saurois travailler !... La position de ma famille, l'avenir, tout se retrace à mes yeux, sous l'aspect le plus désolant, et le pinceau me tombe des mains !... Artistes ! Artistes ! quel sort est le vôtre !... La volonté des hommes ne connoît point de circonstance... on veut que le malheureux travaille toujours !... Ah ! dans les occupations mécaniques la main peut, du moins, machinalement obéir; mais dans les arts libéraux l'indigence glace le génie. Quand le cœur est flétri l'esprit est froid, et l'imagination ne se commande point !

SCENE XII.

LA FLEUR, M. DORVAL.

LA FLEUR, *à part, dans le fond.*

JE viens de les voir sortir. Essayons une autre marche..., (*A M. Dorval, en s'approchant de lui.*) Monsieur n'est-il pas M. Dorval ?

M. DORVAL.

Oui, Monsieur.

LA FLEUR.

Mon maître desireroit avoir plusieurs tableaux de commande, pour une charmante maison de campagne, qu'il possede, à quelques lieues de Paris; et, comme il a entendu parler de vous, Monsieur, qu'il a même vu de vos ouvrages, il seroit charmé de vous donner la préférence.

M. DORVAL.

Je serois enchanté, Monsieur, de profiter de sa bonne volonté pour moi; mais j'y vois une espece d'obstacle.

LA FLEUR.

Quel est-il?

M. DORVAL.

C'est que j'ai une femme et une fille, que je ne voudrois point quitter; et si j'avois de l'ouvrage pour long-tems....

LA FLEUR, *l'interrompant vivement.*

Pour six mois.... Mais votre famille vous suivra.

M. DORVAL.

Vous croyez?

LA FLEUR.

J'en suis sûr!

M. DORVAL, *à part.*

C'est un coup du Ciel!... (*A la Fleur.*) A ce prix, Monsieur, j'accepte, avec plaisir!

LA FLEUR.

Vout serez très-généreusement récompensé... (*A part.*) Voyons si nous réussirons par-là.

M. DORVAL.

Je ne demande qu'un honnête salaire. L'intérêt chez moi ne l'a jamais emporté sur l'envie de me distinguer.

LA FLEUR.

C'est penser très-noblement !... (*A part.*) Nous le tenons !... Mon maître va achever de l'éblouir !

M. DORVAL, *à part.*

Enfin, mes talens vont éloigner de vous l'infortune, femme adorable ! fille chérie ! vous tiendrez tout de moi, et mon cœur enflammé va guider mes pinceaux !

(*Il sort, avec La Fleur.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, *seul.*

L'INDIGNE ! comme il m'a révolté ! Me proposer de consentir à mon déshonneur !... Un Mondor, né dans la derniere bassesse, peut-être..... Qu'ai-je dit ?... Ah ! la bassesse de la naissance n'est rien ; c'est celle des sentimens qui seule est avilissante !... Quelles mœurs que les nôtres !... Cachons à ma famille le honteux marché qui vient de m'être ouvertement proposé !

SCENE II.

ANGÉLIQUE, DORVAL.

DORVAL.

TE voilà seule ? Où est ta mere ?

ANGÉLIQUE.

Elle est retournée chez la marchande, d'où nous venons. Cette bonne Dame, en nous payant, nous

avoit donné un écu de trop. Ma mere ne s'en est apperçue que tout-à-l'heure, et elle est allée le lui reporter.

DORVAL.

Elle a raison; elle le devoit. Mais je la plains de la peine que cela lui donne. Cette marchande demeure si loin!

ANGÉLIQUE.

Cela est vrai. Je voulois y retourner, moi; maman n'a pas voulu.... Je vais me remettre à l'ouvrage, et tâcher, d'ici à la fin de la journée, de faire autant d'éventails que j'en ai déja fait.

(*Elle s'assied, et recommence à travailler.*)

DORVAL.

Tu es un ange! ta vertu, ta douceur, tout en toi m'enchante; et le Ciel ne t'a accordée à mes vœux que pour me prouver que c'est un bonheur d'être pere!

ANGÉLIQUE, *entendant du bruit, en dehors.*

J'entends quelqu'un.

SCENE III.

Madame DENIS, DORVAL, ANGÉLIQUE.

DORVAL, *à Madame Denis.*

Ah ! c'est vous, Madame Denis? Je vous souhaite bien le bon jour.

Madame DENIS.

Moi, pareillement, M. Dorval... (*A Angélique.*) Votre servante, Mademoiselle Angélique.

ANGELIQUE, *se levant, et saluant Madame Denis.*

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

Madame DENIS.

Ne vous dérangez pas.... (*A part.*) Ça fait pourtant de bonnes gens. Ça me fait de la peine de les mettre à la porte. Je ne sais comment leur dire-ça.

(*Angélique se rassied, et se remet à travailler.*)

M. DORVAL, *à part.*

Elle vient pour me demander de l'argent; je n'ose ouvrir la bouche !

Madame DENIS, *à part.*

Prenons-ça de loin... (*A Angélique.*) Pardi! Mademoiselle Angélique, vous êtes bien aimable !

ANGÉLIQUE.

Vous avez bien de la bonté, Madame!

Madame DENIS.

Oh ! mon Dieu, non; c'est ce que tout le monde dit. Mais, tenez, si vous voulez que je vous parle

franchement ; car moi, je suis comme ça, je ne saurois cacher ce que j'ai sur la conscience, j'ai le cœur sur la main : tout le monde trouve que vous êtes trop fiere.

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame ?

Madame DENIS.

Oui, ma belle enfant. Ça nuit, voyez-vous ? Pardi ! il faut s'amuser ; il n'y a pas de mal à ça. Par exemple, les soirs, que ne descendez-vous un moment dans ma boutique ? Vous causeriez avec moi, tandis que j'attends mes locataires, qui logent au mois, car il n'y a que vous autres qui soyiez au terme ; mais je finirai par mettre ceci en garni... Vous trouveriez chez moi bonne compagnie. C'est M. Saint-Louis, le Domestique du Comte qui demeure vis-à-vis, et c'est un garçon qui aura de quoi !... C'est Mademoiselle Thérese, la Couturiere... De bons Compagnons Serruriers, Menuisiers ; enfin, une société choisie ! C'est M. Toupet. Dame ! c'est ça qu'est un Perruquier ! Ça vous gagne ses neuf francs par mois, nourri, blanchi, logé, et puis les profits... Nous nous amusons comme des Rois ! Nous jouons à la main-chaude, à Colin-Maillard, au pied de bœuf... Ce sont des conditions qui font crêver de rire ! Quelquefois je m'en tiens les côtés. Eh ! bien, voyez-vous ? on passe ainsi son tems... Ça peut aller loin ! Que sait-on ? Vous pourriez donner dans l'œil de quelqu'un de ces jeunes gens. Ça vous épouseroit, ça vous feroit un sort. Ça ne vaudroit-il pas mieux

que d'être une Peintresse, au jour la journée ? Je me suis même apperçue que vous ne déplaisiez pas à M. de la Ronde, un Écrivain du Palais. Quand vous sortez, il vous regarde toujours. C'est un homme rangé; il ne boit que les Dimanches, les Fêtes et les Lundis. Il écrit pour Messieurs les Procureurs. C'est calé ! Ça vous a boucles, tabatiere et montre d'argent... (*A M. Dorval.*) Si vous voulez, je lui parlerai de votre fille. La noce sera bientôt faite. Il l'épousera bien telle qu'elle est, lui; il n'est pas fier !

M. DORVAL.

Non, Madame Denis, non. Le zele vous fait aller trop loin.

Madame DENIS.

Ce que j'en dis, c'est pour votre bien. Qui refuse muse !... Il y avoit chez moi, il y a environ un an... Oui, c'étoit dans ce tems-ci, une Demoiselle qui tenoit, comme-ça, son quand à soi, qui se disoit quelque chose, qu'elle étoit noble... Dans le fond, elle n'étoit, peut-être, pas plus de condition que vous et moi... Elle refusa un Commis, de six cents bonnes livres d'appointemens, qui vouloit se marier avec elle. Savez-vous qui elle a épousé ? Je vous le donne en cent à deviner... Un Chevalier d'industrie, mon cher Monsieur; un Gascon, qui lui a tout mangé !... Oh ! c'est une vilaine race ! Aussi, je n'en loge jamais !

M. DORVAL, *à part.*

Qu'il faut avoir de patience quand on doit !

Madame DENIS, *à part.*

Poussons la botte... (*A Angélique.*) Vous travaillez toujours, Mademoiselle Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Il le faut bien, Madame ; et, malgré cela, l'argent...

Madame DENIS, *l'interrompant.*

Ne vient point, n'est-ce pas ? Ah ! ne m'en parlez pas ; c'est une misere ! Je ne peux être payée de personne ; je ne touche pas un sou : tout le monde me doit. Aussi, du haut en bas, je vais faire maison nette. C'est incroyable la peine qu'on a ! L'un m'emporte un mois ; l'autre une quinzaine ; celui-ci huit jours ; celui-là vend mes draps ; cet autre mes couvertures. Jusqu'à un Abbé, qui a pris mes rideaux de croisée ; de beaux rideaux de coton, tout battans neufs, qui m'avoient coûté dix-sept francs, au Saint-Esprit, et qui les a jettés par la fenêtre, à un voisin, comme si c'étoit du linge sale.

M. DORVAL.

C'est abominable !

ANGÉLIQUE, *à Madame Denis.*

Qu'il y a de malhonnêtes gens !

Madame DENIS.

Ah ! c'est bien vrai ça !... Mais il y a aussi de bonnes personnes ! Témoin un gros Marchand qui loue ma boutique... Pas celle où je demeure ; celle ici-dessous, et qui prend aussi cette chambre, pour en faire son magasin. Il me donne quatre louis de bénéfice de plus. Quatre louis ! Ça mérite des ré-

flexions. On ne gagne pas tous les jours une pareille somme, et vous voyez que je ne saurois faire autrement ?

ANGELIQUE, *à part.*

Nouveau malheur !

M. DORVAL, *à Madame Denis.*

Mais, ce Monsieur m'a l'air de ne pas trop bien connoître les usages. Il devroit attendre, au moins, que vous m'eussiez donné congé, et que je l'eusse accepté.

Madame DENIS.

C'est vrai ; mais vos meubles sont saisis, et l'Huissier m'a dit, en confidence, qu'il vous feroit exécuter demain : ainsi, tout vendu et les lieux libres, je pourrai faire occuper.

M. DORVAL, *à part, et au désespoir.*

Allons, tout se réunit !

Madame DENIS.

Que voulez-vous ? Vous voyez bien que ce n'est pas ma faute ? J'étois assez contente de vous... Vous me devez ; vous ne pouvez pas faire mieux. Je sais bien que ce n'est pas la bonne volonté qui vous manque.

M. DORVAL, *à part.*

En est-ce assez ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle situation accablante !

Madame DENIS.

Allez, allez, mes bonnes gens, tranquillisez-vous ; je ne vous jetterai pas dans la rue pour ça. J'ai, là-haut, un grenier lambrissé ; vous y logerez, jusqu'à

ce que vous soyiez au-dessus de vos affaires... Ne me faites pas perdre l'occasion d'avoir un bon locataire, qui doit me donner une année d'avance; et, comme je vous l'ai dit, cent francs de plus.

ANGÉLIQUE, *avec douleur.*

Un grenier?...

Madame DENIS.

Oh! il ne faut pas que ça vous fâche! Il y a demeuré bien des gens comme il faut! J'ai logé, pendant six ans, deux saute-ruisseaux, qui ont actuellement des Charges superbes et des carrosses, qui éclaboussent tout Paris!

SCENE IV.

M. BÉFORT, M. DORVAL, ANGÉLIQUE, Madame DENIS.

Madame DENIS, *à part.*

EH! voilà justement mon Marchand que j'apperçois... (*A M. Béfort.*) Approchez donc, M. Béfort, approchez donc. Vous venez voir votre appartement, sans doute?

M. BEFORT.

Oui, Madame... (*A M. Dorval.*) Pardon, Monsieur, de mon importunité!

M. DORVAL.

Monsieur...

(*Angélique veut se lever pour saluer M. Béfort; Madame Denis la retient sur sa chaise.*)

Madame DENIS.

Laissez donc. Ne prenez pas garde à nous. Travaillez, mon enfant... (*A M. Béfort.*) Il faut que ça gagne sa vie; c'est dans la misere.

M. BEFORT, *affectueusement, à Angélique.*

Mon Dieu! Mademoiselle, je suis mortifié de vous avoir dérangée!

ANGELIQUE.

Monsieur, vous ne me dérangez en aucune façon.

Madame DENIS, *à M. Béfort.*

Non; ils n'ont pas de quoi payer, il faut bien qu'ils sortent... Je les logerai, gratis, en attendant mieux.

M. DORVAL, *à demi-voix.*

Madame Denis!...

M. BEFORT, *à part, en considérant Angélique.*

Cette jeune personne m'émeut à un point que je ne saurois dire... (*A Madame Denis.*) Vous ne m'aviez pas dit, Madame Denis, que ce logement étoit occupé.

Madame DENIS, *avec volubilité.*

C'est égal; c'est mon affaire. Tenez, voyez ce que c'est, voyez... (*Elle lui fait examiner l'appartement.*) Il y a un grand cabinet, ici à côté, qui est fort clair; vous

vous pourrez y faire mettre votre bureau. Cette piece-ci est superbe! Vous ferez poser des tablettes là tout autour; rien ne vous gênera. Ces meubles seront vendus demain matin; vous serez libre de faire commencer les ouvriers l'après-midi. Mais, comme je vous ai dit, huit cents francs. Je ne puis pas à un liard de moins. Je suis une pauvre femme; j'ai beaucoup de charge: il faut que je paye ma capitation.

(*Pendant ce couplet, M. Dorval paroît abattu; Angélique essuie ses yeux mouillés de pleurs, et M. Béfort les observe, avec attention.*)

M. BEFORT, *à part.*

Je n'y puis plus tenir! Ces honnêtes personnes sont dans la derniere détresse; il faut que j'en sache la cause.

Madame DENIS, *avec inquiétude.*

Vous parlez tout bas! Dites donc, Monsieur, est-ce que vous ne prendrez pas mon logement?

M. BEFORT, *d'un ton distrait.*

Je ne dis pas cela.

Madame DENIS.

Quel air d'hésitation!... (*D'un ton de colere.*) Est-ce que M. Dorval vous auroit fait quelque signe?

M. DORVAL, *sortant de son accablement.*

Moi?

M. BEFORT, *avec étonnement.*

A moi?

Madame DENIS.

A la bonne heure. Je puis me tromper ; mais c'est que la défiance est la mere de la sûreté.

M. BEFORT.

Soyez tranquille. Laissez-moi, de grace, un moment avec Monsieur et Mademoiselle. Je ferai en sorte que tout se passe au contentement de tout le monde.

Madame DENIS.

Volontiers. Arrangez-vous comme vous voudrez ; mais songez que je veux vous avoir. Notre marché tiendra. Je vous attends chez moi pour le conclure... (*A M. Dorval.*) Ah ! ça, M. Dorval, pas de dessous de cartes, au moins, pas de menées, en arriere. Je vous en avertis. Je suis naturellement douce comme un mouton, mais, quand je me mets en colere, je suis pis qu'un diable !... Messieurs, je suis bien votre servante.

(*Elle salue et sort.*)

SCENE V.

M. DORVAL, ANGÉLIQUE, M. BÉFORT.

M. BEFORT, *à M. Dorval.*

MONSIEUR, je n'oserois pas vous parler aussi librement que je vais le faire si l'indiscrétion de cette femme ne m'eût mis au fait de votre situation. Je

vois qu'elle est affreuse ! Peut-être dépendroit-il de moi de l'adoucir. Veuillez croire, de grace, qu'une vaine curiosité n'est pas le seul sentiment qui me porte à vous faire une semblable question. D'abord, je commence par vous demander pardon de la peine involontaire que j'ai pu vous causer.

M. DORVAL.

Monsieur, vous ne me devez aucune excuse... Le sujet de ma peine est tout simple. J'ai pour environ quinze cents francs d'ouvrage de chevalet. Une longue maladie m'a retenu au milieu de mes travaux. Je suis poursuivi rigoureusement pour vingt-cinq louis, que je dois à un fournisseur impitoyable ! Je vais perdre mon état, celui de ma femme, de ma fille, parce que je ne puis trouver un seul ami qui me prête un somme précieuse, que je pourrois, très-aisément, lui rendre dans deux mois.

M. BEFORT.

Et si vous trouviez quelqu'un qui voulût vous obliger ?...

M. DORVAL, *l'interrompant.*

Hé, Monsieur, où le rencontrer ?... Je ne fais point à la nature humaine le tort de penser qu'il n'existe plus de cœurs sensibles ; mais où sont-ils ? Tel eût pu nous secourir, dans des tems antérieurs, qui ne le peut plus quand nous avons recours à lui ! Ce n'est presque jamais dans le moment du besoin qu'on a le bonheur de trouver un ami obligeant et fortuné !

M. BEFORT, *avec chaleur.*

Je sens vos raisons : elles sont justes ; mais croyez que le Ciel a voulu faire une exception en ma faveur. C'est moi, oui, M. Dorval, c'est moi qui vous prie d'accepter cinquante louis. Payez vos dettes, ramenez le calme dans votre vertueuse famille, accordez-moi une place dans votre amitié, et croyez que ce jour aura été pour moi l'un des plus heureux de ma vie !

M. DORVAL.

A quel titre, grand Dieu ! ai-je mérité de vous une faveur aussi particuliere ?

M. BEFORT.

A un titre bien fondé ; j'ai connu l'infortune !

ANGELIQUE.

Ah ! Monsieur !...

M. DORVAL, *à M. Béfort.*

Homme généreux ! je vous devrai l'existence !

M. BEFORT, *à part.*

A pareil prix que de malheureux dont on feroit le bonheur, si l'on vouloit s'en occuper !... (*A M. Dorval.*) M. Dorval, je n'ai point sur moi la somme qui m'est nécessaire, mais dans un moment je serai ici. Comptez sur la parole d'honneur du plus simple et du plus franc de tous les hommes !

(*Il sort précipitamment.*)

SCENE VI.

M. DORVAL, ANGÉLIQUE.

M. DORVAL.

JE ne puis revenir de ma surprise!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pere! nous trouvons donc un libérateur?... Oh! comme je vais l'aimer... Voici ma mere.

SCENE VII.

Madame DORVAL, M. DORVAL, ANGÉLIQUE.

Madame DORVAL, *accablée de fatigue, à son mari.*

MON cher Dorval... (*A Angélique.*) Angélique... J'ai tant couru... Je suis rendue! C'est une bien honnête femme que cette Marchande. Elle n'a jamais voulu reprendre son écu; elle m'a toujours soutenu qu'elle ne m'avoit donné que mon compte. Je ne suis pas la dupe de sa délicatesse. En lui reportant de l'ouvrage, nous en mettrons, sans qu'elle le sache, pour le surplus de l'argent qu'elle a refusé de recevoir.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

J'allois vous le dire.

Madame DORVAL, *à son mari.*

Qu'as-tu, mon cher ami? Je te trouve un air...

M. DORVAL, *l'interrompant.*

Je suis saisi!

ANGÉLIQUE, *à sa mere.*

Moi, de même.

Madame DORVAL.

Qu'est-il donc arrivé? Quel nouvel accident?

ANGÉLIQUE.

Non, tranquillisez-vous. C'est un généreux inconnu, qui veut nous soulager dans notre misere.

Madame DORVAL, *étonnée, à son mari.*

Que dit-elle?

M. DORVAL.

La vérité... C'est un riche Marchand, à ce qu'il m'a paru, du moins, que Madame Denis avoit amené pour louer cet appartement, avec la boutique d'ici-dessous.

Madame DORVAL.

Je reste pétrifiée!... Oui, c'est un ange, ou c'est un scélérat! Si ce n'est pas un homme bienfaisant comme toi, lorsque tu étois riche, c'est un nouvel agent adroitement envoyé par l'odieux Mondor!

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Oh! non, ma mere; cet homme a un air si doux!

M. DORVAL, *à son épouse.*

Je me connois en physionomie; la sienne répond de ses sentimens... Au reste, il va revenir, et tu pourras en juger, toi-même.

SCENE VIII.

Madame DENIS, M. DORVAL, Madame DORVAL, ANGÉLIQUE.

Madame DENIS, *entrant précipitamment et avec colère, à M. Dorval.*

PARBLEU! c'est bien traître! Je ne m'attendois pas à un pareil tour! Il y a de méchantes gens au monde! La fureur m'empêche de parler!... Comment! vous avez donc détourné ce Monsieur de louer ma boutique?

M. DORVAL.

Moi, Madame?

Madame DENIS.

Vous-même. Ce Monsieur, en s'en allant, devoit entrer chez moi, pour terminer la location. Je vois mon homme qui descend les escaliers quatre à quatre. Je cours après lui dans la rue, je l'appelle. Il ne me répond pas... C'est égal; je ne suis pas votre dupe; vous sortirez de chez moi. Je ne veux plus de séquelle dans ma maison!

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Mais, qu'est-ce que nous vous avons fait?

Madame DENIS.

Taisez-vous, mijaurée!... Ce que vous m'avez fait? M'empêcher de louer mon appartement, ce n'est donc rien? Parce que ça n'a pas le sou, que ça ne sait où aller, où donner de la tête!... Qui me payera à présent?... (*A part.*) Eh! bien, tuez-vous donc le corps et l'ame! Un mari qui se grise, un fils qui est soldat, dans les Dragons, une fille qui donne à gauche! Eh! bien, soutenez donc tout ça!... Mais, je vous dis c'est à qui me pillera!... (*D'un ton pleureur.*) Une pauvre femme, comme moi, qui se met, tous les jours, en quatre, et qui sue sang et eau pour faire ses petites affaires!

M. DORVAL.

Je vous assure, Madame Denis, que c'est un mal entendu.

Madame DENIS, *avec colere.*

Oh! qu'on ne m'amuse pas comme ça! Je connois toutes les foires de Champagne!

M. DORVAL.

Madame Denis, la fureur vous égare. Je n'ai qu'un mot à vous dire: c'est que nous ne sortirons que lorsqu'il en sera tems.

Madame DENIS.

Oui, vous le prenez sur ce ton-là? Eh! bien, c'est que vous sortirez dès aujourd'hui. Je suis trop douce; on en abuse. Vous sortirez, j'en jure! J'ai té consulter... Je n'en dis pas davantage... Où sera

mon recours, à moi, quand vous n'aurez plus de meubles, hein? Qui répondra de mon loyer? Vous sortez toujours avec le même habit; encore ne vaut-il pas grand' chose! Je ne donnerois pas douze francs de toute votre défroque. Eh! où irois-je prendre mon argent, si vous veniez, un beau matin, à mettre la clef sous la porte?

M. DORVAL, *avec fierté.*

Madame, apprenez, une fois pour toutes, que je suis incapable de faire la moindre bassesse!

ANGÉLIQUE, *à sa mere, en se jettant dans ses bras.*

Quels soupçons outrageans!

Madame DENIS, *furieuse, à M. Dorval.*

Eh! bien, je vous dis, ça fait encore le fier!... Je ne me possede plus!... Je vous avois promis un joli grenier pour vous retirer, mais vous ne l'aurez pas!... Vous irez à l'aventure, et vous coucherez dans la rue, si vous voulez, comme des banqueroutiers, comme des mangeurs de tout bien, que vous êtes!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Nous sommes perdus!

M. DORVAL, *outré, à Madame Denis.*

Madame, retirez-vous, de grace; laissez-nous en paix!... Vous avez le droit de nous désespérer, mais non pas celui de nous insulter!

Madame DENIS.

Que je me retire?... C'est bien mon intention. Je vais, de ce pas, chez le Procureur de votre partie adverse, afin de prendre mes mesures pour vous

mettre à la porte... Vos affaires ne sont pas déja en trop bon état; quand le Procureur s'en sera mêlé, ce sera bien pis! Ce sera le coup de grace!

ANGÉLIQUE, *avec douceur.*

Cette Madame Denis, autrefois si honnête; je ne la reconnois plus!

Madame DENIS, *durement.*

Je le crois bien! C'est qu'on change de caractere avec les malhonnêtes gens!

SCENE IX.

M. BÉFORT, M. DORVAL, Madame DORVAL, ANGÉLIQUE, Madame DENIS.

Madame DENIS, *se radoucissant, en appercevant M. Béfort, à part.*

MAIS, que vois-je? Le voici, ce cher Monsieur!... Il n'étoit donc pas parti?... (*A M. et Madame Dorval et à Angélique.*) Pardon de mes vivacités, pardon, mes bonnes gens!... C'est qu'on est si souvent trompé! Je ne vous en veux pas, au moins; je n'ai pas de rancune!... (*Voyant Angélique près de s'évanouir.*) Ah! mon Dieu, Mademoiselle Angélique, comme elle est pâle!... La pauvre enfant! je vais lui chercher quelque chose...

ANGÉLIQUE, *l'interrompant froidement.*

Non, non, Madame ; je vous suis obligée : il n'est pas nécessaire.

M. BÉFORT, *à M. Dorval, en lui donnant une bourse.*

Il y a là-dedans cinquante louis. J'espere que vous pourrez satisfaire vos plus pressans besoins.

M. DORVAL, *prenant la bourse.*

Que votre générosité est touchante ! Permettez-moi, M. Béfort, de n'accepter cet or qu'en vous donnant des sûretés.

M. BÉFORT.

Je n'en ai pas besoin.

Madame DENIS, *à part.*

Il leur prête de l'argent ! Bon ! je serai payée !... (*A M. Béfort.*) Ah ! Monsieur, vous ne risquez rien ! M. Dorval est le meilleur homme que je connoisse !... Ce sont-là des gens d'une probité !... Ah ! ce ne sont pas des enjeoleurs, ça ! Ça vous paye rubis sur l'ongle !... Je voudrois bien qu'ils me dussent mille écus !... Prendrez-vous mon logement ?

M. BÉFORT.

Oui, Madame.

Madame DENIS.

C'est bon ! je vous laisse.

(*Elle sort.*

SCENE X.

M. DORVAL, Madame DORVAL, ANGÉLIQUE, M. BÉFORT.

M. DORVAL, *à M. Béfort.*

PERMETTEZ que je vous remette...

M. BÉFORT, *l'interrompant.*

J'ai déja eu le plaisir de vous dire, M. Dorval, que je n'avois absolument pas besoin de billet.

Madame DORVAL.

Pardonnez-moi, Monsieur. Il est de toute nécessité que vous acceptiez une reconnoissance. C'est moins pour vous assurer un titre que pour attester votre bienfait.

M. BÉFORT, *à part, en fixant attentivement Madame Dorval.*

Voilà un son de voix et des traits qui ne me sont pas inconnus!... (*A Madame Dorval.*) Madame, cet argent n'est rien. Je suis trop heureux qu'il puisse vous servir à sortir d'embarras. L'importance que vous mettez à ce foible service en a déja diminué le prix... (*A part.*) Je ne me méprends point.... Je n'en puis plus douter, c'est elle; c'est elle-même !... C'est celle que je cherche depuis si long-tems!

Madame DORVAL, *avec inquiétude.*

Que cherchez-vous, Monsieur?

M. BÉFORT.

M. BÉFORT.

Ce qu je retrouve aujourd'hui, Madame. Une femme divine, le modele de son sexe et le chef-d'œuvre de la bienfaisance... Je n'ai point oublié votre nom de Demoiselle ; il est gravé là, (*Montrant son cœur.*) et il n'en est jamais sorti. Vous êtes Mademoiselle de Versain ?

Madame DORVAL.

Oui, Monsieur.

M. BÉFORT, *à part.*

Le Ciel est juste !... (*A Madame Dorval.*) Vous ne me remettez pas, Madame ? Je vous ai pourtant de grandes obligations !

Madame DORVAL.

A moi, Monsieur ? Je ne me le rappelle pas. D'ailleurs, de ma vie, je n'ai pu rencontrer que des ingrats !

M. BÉFORT.

Le Ciel me préserve de l'être !... Depuis le tems dont je vous parle mes traits sont changés ; votre méprise ne m'étonne pas. Il faut vous remettre sur la voie. Vous rappellez-vous un certain petit Jacquot, à qui vous prêtâtes deux louis pour l'aider dans son commerce ?

Madame DORVAL.

Oui, Monsieur.

M. BÉFORT, *se jettant aux pieds de Madame Dorval.*

Eh ! bien, Madame, c'est lui qui tombe aux pieds de sa bienfaitrice, et qui, fidele à ses conventions vient vous offrir la moitié de sa fortune.

Madame DORVAL, *avec surprise.*

Vous ?

ANGÉLIQUE, *de même.*

Lui ?

M. DORVAL, *de même.*

Dieu !

Madame DORVAL, *relevant M. Béfort.*

Ah ! M. Béfort, je ne reverrois pas un frere avec plus de plaisir que je n'en ai en ce moment !... Mais pour accepter votre bien c'est ce que je ne ferai pas !

M. BÉFORT.

Comment donc !... Mais, souvenez - vous de nos conditions. Souvenez-vous, que ce fut vous-même qui me dîtes que vous seriez de moitié avec moi.

Madame DORVAL.

Quoi ! vous avez cru sérieusement ?...

M. BÉFORT, *l'interrompant.*

J'aurois été un fripon si je n'eusse pas fidélement partagé mes comptes. Ils sont en regle. J'ai pour cent mille livres de marchandises et pour soixante mille francs de billets de caisse. Quand vous voudrez nous en ferons le partage.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en reviens pas !

M. DORVAL, *à part.*

Quel homme !

Madame DORVAL.

Je rends grace au Ciel d'avoir été l'instrument de votre bonheur ; mais, je le répete encore, je ne par-

tagerai certainement point avec vous. Eh ! mon ami, ce marché, cette condition n'étoient qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Ainsi vous voyez bien que la société, que votre générosité imagine pour servir de prétexte à des dons qui dérangeroient vos affaires, n'est qu'une chimere !

M. BÉFORT.

Vos refus me chagrinent, Madame ; mais ils sont inutiles. Je n'ai accepté votre argent que sous la condition expresse de vous mettre de moitié dans un commerce, dont les fonds vous appartenoient, et où je n'apportai que mon industrie.... Revenons sur le passé. Voyez-moi dans votre appartement, pâle, défiguré, sans parens, sans appui. Vous m'offrez votre bourse, vous guidez ma jeunesse ; mon cœur s'ouvre tout entier à vos bienfaits. Vous me parlez d'une association : je vous crois sincere ; et, quinze ans après, vous m'apprenez que ce n'étoit qu'un jeu d'enfant ! Ah ! Madame, joue-t-on avec le sentiment ? Quel que fût mon âge, vous deviez le respecter. Je n'étois pas un homme, mais je savois déja sentir. Je ne mendiois pas des secours humilians, que l'orgueil donne par pitié ; j'implorois un service. Vous me l'avez rendu, et vous refusez d'en recueillir le prix ! Qui vous arrête ? Ma naissance ? Elle ne fait rien ici. La roture n'exclut pas la sensibilité. Mon pere n'étoit pas Gentilhomme, mais il étoit honnête ; il m'a donné de bons principes. S'il vivoit encore il joindroit ses prieres aux miennes, et vous n'oseriez peut-être pas le mépriser

assez pour refuser des mains d'un vieillard suppliant ce que vous rejettez de la part de son fils !

M. DORVAL, *le serrant dans ses bras.*

Voilà un trait !... J'en ai les larmes aux yeux !... Vertueux jeune homme, vous êtes digne d'avoir des richesses, puisque vous en faites un si noble usage !

Madame DORVAL, *à M. Béfort.*

Vos raisons ne m'ébranleront jamais. Elles pourroient être de quelques poids auprès d'une autre, si la somme prêtée étoit plus forte ; mais deux louis ! Ah ! mon ami !

M. BÉFORT.

C'est l'à-propos d'un service et non son étendue qui fait tout son mérite. Qui m'offriroit aujourd'hui cent mille écus, ne me feroit qu'un médiocre plaisir, et deux louis, prêtés il y a quinze ans, ont fait ma fortune. Voilà ce que je ne puis, ni ne dois oublier. Il me reste un regret, bien vif ! c'est d'avoir su que vous étiez dans l'infortune, tandis que vos fonds étoient dans mes mains.

Madame DORVAL.

Eh ! d'où connoissiez-vous notre état ?

M. BÉFORT.

J'ai demeuré plusieurs années chez l'étranger. A mon retour, il y a cinq ans, je volai au château de Versain. Votre respectable tante ne vivoit plus. On m'a dit que, depuis très-long-tems, vous aviez épousé un fort bon Gentilhomme, qui venoit d'être ruiné ; que vous aviez pris, avec lui, le chemin de la Capitale, et que, du reste, on ignoroit ce qu'il étoit devenu.

Après avoir récompensé ceux qui m'avoient si confusément mis au fait, je fis prendre des renseignemens, de tous les côtés, et je ne pus jamais être assez heureux, pour parvenir à rien découvrir.

M. DORVAL.

Enfin, le hasard nous a réunis... J'ai gagné un véritable ami, et vous vous êtes noblement acquitté avec la généreuse de Versain !

M. BÉFORT.

Non, ne le croyez pas. Je suis vrai; je vais vous ouvrir mon cœur. Je m'attendois à ce refus de sa part. Je connoissois assez sa belle ame pour en être certain; mais j'avois conçu le projet... (*A Madame Dorval.*) Je crains... Me permettrez-vous d'achever?

Madame DORVAL.

Comme vous n'avez jamais pu concevoir rien que d'honnête, parlez, mon ami.

M. BÉFORT.

Sur un faux bruit, qu'on m'avoit rapporté, que vous étiez devenue veuve, j'avois osé porter mes vœux jusqu'à votre main... Pardon! c'est une témérité; j'en conviens. Le sang dont vous sortez n'est pas fait pour s'allier à celui d'un roturier, que vous avez vu dans le plus bas état... Mais, que voulez-vous? La reconnoissance m'égaroit, et je me félicitois de pouvoir vous adorer, sous le double titre d'épouse et de libératrice!

Madame DORVAL.

Mon cher Béfort, si j'étois aussi malheureuse que vous le supposiez, si mon époux ne vivoit plus, vous

seriez le seul homme que j'aurois pu donner pour pere à la plus vertueuse des filles.

ANGÉLIQUE.

En connoissant, Monsieur, mon cœur eût approuvé votre choix.

M. BÉFORT.

Quoi! vous auriez oublié votre naissance, l'éclat d'un nom?...

Madame DORVAL, *l'interrompant.*

Oui.... pour vous seul, sans doute.

M. DORVAL, *à M. Béfort.*

Elle n'eût point dérogé. Mon ami, s'il est certain que la véritable noblesse est dans les sentimens, ah! croyez-moi, rien n'est plus rare que d'être noble!

SCENE XI.

M. MONDOR, M. DORVAL, Madame DORVAL, ANGÉLIQUE, M. BÉFORT.

M. MONDOR, *à Madame Dorval.*

Me voilà. C'est encore moi.

Madame DORVAL, *à part.*

M. Mondor!...

M. DORVAL, *à M. Mondor.*

Comment! Monsieur, vous osez!...

M. MONDOR.

Un moment. On ne condamne pas les gens sans

les entendre... Comme vous le savez, enfin, ce matin j'avois des vues pour votre fille. Elles étoient d'une façon, à présent elles sont d'une autre; et quant au fonds, elle sont toujours les mêmes; mais elles different par le titre. J'en voulois faire ma maîtresse; elle sera ma femme... (*A part.*) Le grand mot est lâché; mon parti est pris !... (*A M. Dorval.*) Voilà toute la différence. Ce n'est pas la maniere d'être le plus aimé; mais c'est, dit-on, la plus honnête. C'est cela qui vous convient; je m'y arrête donc... Hein? je crois que c'est parler ça?

Madame DORVAL.

Toute originale qu'est cette déclaration, on peut, au moins, l'écouter sans rougir.

M. MONDOR.

Votre fille sera chez moi, on ne peut pas mieux. Ma maison est un véritable séjour de délices! mon cuisinier d'abord est le meilleur de tout Paris; c'est de quoi je m'occupe le plus. Ma cave et mon office sont les endroits les mieux fournis de mon Hôtel.

Madame DORVAL, *froidement.*

Je le présume!

M. MONDOR.

Mes soupers sont divins! On y trouve des femmes qui ne sont point bégueules, de jeunes Seigneurs à qui je prête de l'argent, et des Auteurs à qui je donne des habits.

M. DORVAL

Est-ce que Monsieur est venu ici pour faire son éloge?

M. MONDOR.

Non, c'est pour mettre ma future au courant,.. Les courtisans louent ma magnificence, mon air noble, et les gens-de-lettres se récrient sur mon esprit.... (*A Angélique.*) Tel que me voilà, me voulez-vous, Mademoiselle?... Ce matin je l'avois dit à votre mere, j'ai quatre cent mille livres de rentes. En outre, je ne suis point Jaloux.

ANGÉLIQUE, *embarassée.*

Monsieur, je dépends de mes parens.

M. MONDOR.

Oh! pour eux, j'en aurai soin. Ils mangeront avec nous quand il n'y aura personne. J'ai une bibliotheque, que je ne lis point, un cabinet d'Histoire-naturelle, où je n'entre jamais; des tableaux superbes, que je ne regarde qu'une fois l'an: eh! bien, votre pere aura l'inspection de tout cela: il faudra bien l'occuper à quelque chose.

ANGÉLIQUE.

Vous vous trompez, Monsieur, si vous croyez...

M. MONDOR, *l'interrompant.*

J'oubliois de vous dire que je suis noble. Mon pere fut le premier de sa famille qui dédaigna un métier à qui elle devoit sa fortune. Depuis Noé jusqu'à nos jours, tous mes aïeux avoient été Commissionnaires de vins. Mon pere troqua ses futailles contre un parchemin blasonné; il acheta une charge de Secrétaire du Roi et devint la souche d'une maison, qui sera fort ancienne dans mille ans, comme tant d'autres.

M. BÉFORT, *à part, avec impatience.*

Le ridicule personnage !

M. MONDOR, *à Angélique.*

Riche, comme je le suis, je ne devrois pas me mésallier ; mais vous me tournez la tête !... L'amour, comme on dit, rapproche les états, et la beauté n'a pas besoin d'aïeux... (*A M. Dorval.*) Eh ! bien, Monsieur, voulez-vous marier votre fille ?

M. DORVAL.

Oui, Monsieur.

ANGÉLIQUE, *effrayée.*

Ah ! mon pere...

Madame DORVAL, *à son époux.*

Quoi ! mon ami ?...

M. MONDOR, *l'interrompant, en montrant M. Dorval.*

Laissez faire, Monsieur : un mari est le maître.

M. DORVAL, *à Angélique.*

Angélique, il se présente un époux, qui peut te rendre heureuse. Mon dessein est que tu le deviennes ; contrains-toi, étouffe le murmure de ton cœur, et des mains de ton pere, reçois... le vertueux Béfort !

(*Il prend la main de M. Béfort, et la lui présente.*)

M. MONDOR, *à part et déconcerté.*

Oh ! oh !

Madame DORVAL, *au comble de la joie.*

Je l'avois deviné !

M. DORVAL, *à M. Béfort.*

Mon ami, au lieu d'être mon successeur, devenez mon gendre. Nous ne serons point séparés, et nous ferons le bonheur de deux ménages !



M. BÉFORT, *transporté d'ivresse et d'étonnement.*

Je n'ose croire ce que j'entends... Quoi ! l'aimable Angélique, née d'un sang illustre, et parée de toute la fleur de la jeunesse et de la beauté ?...

M. DORVAL, *l'interrompant.*

Elle même... (*Montrant M Mondor.*) La demande de Monsieur m'a ouvert les yeux. Il m'a appris comment je pouvois vous récompenser.

M. MONDOR.

C'est fort avantageux pour moi !... (*A part.*) Je n'en reviens pas, en vérité !... (*A M. Dorval.*) Ah ! ça, mais c'est une plaisanterie, sans doute ?

M. DORVAL.

Non, Monsieur, rien n'est plus sérieux.

M. BÉFORT, *a Angélique.*

Puis-je me flatter que mon bonheur ne vous coûte aucun regret ?

ANGÉLIQUE.

Vous m'outrageriez si vous pouviez le penser!.. J'avois appris à vous estimer, à vous aimer même, avant que de vous connoître, et votre vue n'a fait qu'accroître en moi ces sentimens pour vous.

M. BÉFORT, *lui baisant la main.*

Puissai-je les voir durer aussi long-tems que je tâcherai de m'en rendre digne !

M. MONDOR, *avec humeur.*

Je suis arrivé, tout à propos, pour être témoin d'un joli spectacle !... Vous avez donc tous perdu la tête ?

M. DORVAL.

Monsieur, ménagez vos expressions !

M. MONDOR, *à part.*

Comment! je ne puis pas réussir même à me marier?.. C'est jouer de malheur! car c'est une folie qui n'est pourtant guere difficile à faire!... (*A M. Dorval.*) Gardez votre fille, votre gendre, toute la famille... (*A Angélique.*) Je renonce à vous, à vos chaînes. Je jure une haine irréconciliable à l'hymen, à tous ses alentours; et, de fureur... je m'en vais soudoyer tout un côté des chœurs de l'Opera.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

M. DORVAL, Madame DORVAL, M. BÉFORT, ANGÉLIQUE.

Madame DORVAL, *à M. Béfort.*

Il est justement puni. Il est convaincu que la richesse ne tient pas lieu de tous!

M. BÉFORT.

Ah! je vous dois trop!

M. DORVAL.

N'en parlons plus. Angélique est un véritable présent Vous me paroissez heureux de la posséder, et je vous proteste que, de mon côté, je crois avoir fait une très-bonne affaire, en vous la donnant!

SCENE XIII et derniere.

Madame DENIS, M. DORVAL, Madame DORVAL, ANGÉLIQUE, M. BÉFORT.

Madame DENIS, *à M. Dorval.*

Qu'est-ce donc que vous avez fait à ce gros Monsieur qui sort d'ici ? il parloit tout seul dans l'escalier. Il m'a l'air d'être un gros richard ! Voiture superbe ! des gens galonnés du haut en bas. Il vouloit des tableaux, peut-être ? Vous ne serez pas convenus de prix ?... Vous avez eu tort ; il falloit lâcher la main. Ces gens-là, ça vous a des fantaisies, des petits cabinets tout drôles; quand vous êtes assez heureux pour avoir leur pratique, ça vous paye au poids de l'or ! Tenez, un petit tableau, qui n'étoit pas plus grand que ça, (*Montrant une de ses mains.*) croiriez-vous bien qu'il a été vendu trente louis, tandis que la petite Fanchon, qui étoit le modele de l'original, n'avoit reçu que six francs ?

M. DORVAL, *souriant.*

Je vous crois.

Madame DENIS, *à M. Béfort.*

Eh ! bien, tout est-il fini ? Monsieur prend-il mon logement !

M. BÉFORT.

Oui, Madame.

Madame DENIS, *avec joie.*

Ah ! le Ciel en soit loué !

M. BÉFORT.

M. BÉFORT.

Et j'ai, par-dessus tout cela, l'avantage inestimable d'épouser la charmante Angélique !

Madame DENIS, *surprise*.

Quoi ! vous épousez cette chere enfant ?... Vous avez raison ; dans votre commerce il faut une femme. Vous avez bien choisi ; ça n'a pas d'allures !... Ah ! comme ça va courir dans le quartier ! Moi, j'en suis enchantée... (*A M. Dorval.*) Eh ! bien, Monsieur Dorval, c'est pourtant à moi que vous devez l'avantage d'avoir connu M. Béfort ! J'espere que vous ne m'en voulez pas ? Je suis serviable, dans le fonds !...Un tel mariage !... Ah ! l'on m'avoit toujours bien dit que ma maison portoit bonheur !

M. DORVAL.

Je l'éprouve aujourd'hui... Je me venge de l'opulence insolente ; j'acquiers un véritable ami, un gendre estimable, à tant de titres ! je vois ma fille heureuse, ma famille arrachée aux horreurs de la misere. Qu'aurois-je encore à desirer ?... Oui, vous avez raison, votre maison porte bonheur, puisque c'est chez vous que j'ai trouvé le seul homme, dont les vertus peuvent honorer l'humanité !

FIN.

LE MARCHAND D'ESPRIT ET LE MARCHAND DE MÉMOIRE,

COMÉDIE-ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Michel Jean

PAR M. SEDAINE DE SARCY.

A PARIS,

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

C. H

NOTE

DES RÉDACTEURS.

LE sujet de cette petite Piece épisodique est pris d'une Fable de Boursault, intitulée *La Marchandise de mauvais débit*, et qu'il a placée dans la cinquieme scene du premier acte de sa Comédie d'*Esope à la Cour.* Voyez le neuvieme volume des Comédies du Théatre François de notre Collection. C'est à un Courtisan qui vient dire à Esope que l'on a médit de lui, pendant son absence de la Cour, mais qui prétend ne se pas ressouvenir quels sont ces médisans, ni quels traits ils ont lancés contre Esope, que ce Fabuliste Philosophe débite l'apologue d'Apollon qui s'est fait Marchand d'Esprit, et de Mercure devenu Marchand de Mémoire, en lui faisant sentir qu'ainsi que beaucoup d'autres qui s'en plaignent à tort, comme lui, c'est moins de Mémoire que d'Esprit qu'il manque, lorsqu'il

vient lui apprendre ce qu'il étoit inutile qu'il sût. M. Sedaine de Sarcy a fait dans sa Piece donner cette leçon par Apollon à plusieurs personnages de divers caracteres, tels qu'un Homme à Projets, un Conteur, un Abbé, une Petite-Maîtresse, une jeune Comédienne, un jeune Auteur et un Critique; et c'est la donner, à la fois, à un grand nombre de gens que l'on voit tous les jours dans le monde prouver qu'ils ont besoin qu'on la leur donne; quoiqu'ils ne soient pas curieux de la recevoir: raison qui a engagé Boursault à faire nommer l'Esprit, par Apollon, *La Marchandise de mauvais débit*, et à donner ce titre à sa Fable.

Houdart de La Motte prit aussi ce sujet pour celui de l'une de ses Fables, la douzieme de son quatrieme Livre, et que, sous le titre d'*Apollon et Minerve Médecins*, il adressa à Fontenelle, par une sorte de Prologue dédicatoire en vers qui la précede. Il fait exiler Apollon et Minerve des Cieux, par un caprice de Jupiter, et, ne sachant comment les faire subsister sur la terre, il donne à Apollon l'idée de se faire Médecin des corps, et à Minerve celle de devenir Médecin des

esprits. Le premier vend beaucoup d'ordonnances, par le moyen desquelles chacun espere guérir de ses infirmités physiques ; mais la seconde, qui propose de vendre de la sagesse, pour redresser les torts de l'esprit, ne trouve pas un seul acheteur.

M. Sedaine de Sarcy a cru devoir, dans sa Comédie, préférer Momus à Mercure pour son Marchand de Mémoire, parce que le caractere de Momus prêtoit davantage à la gaieté et à l'épigramme. Il l'a fait exiler de l'Olympe, pour avoir trop fréquemment rappelé aux Dieux leurs fredaines, comme Apollon pour avoir voulu montrer plus d'Esprit que tous les autres habitans des Cieux, et que Jupiter, lui même ; et c'est cet excès de Mémoire et d'Esprit, qu'ils prodiguoient, sans cesse, chez les Dieux, qui les engagent à s'en faire Marchands chez les mortels.

La petite Comédie de M. Sedaine de Sarcy n'avoit point encore été imprimée ; et nous avons cru qu'elle ne pouvoit que figurer avantageusement, dans notre Collection, parmi les Pieces des petits Théatres.

Les rôles en ont été très-bien remplis à celui

de l'Ambigu-Comique. Apollon et Momus par MM. Varenne et Talon ; l'Homme à Projets, le Conteur et le Critique, tous les trois, par M. Picardeaux ; le jeune Auteur et l'Abbé, tous les deux, par M. Philibert ; la Petite-Maîtresse et la jeune Comédienne, par Mesdemoiselles Julie Diancourt et Sara Louvain.

LE MARCHAND D'ESPRIT ET LE MARCHAND DE MÉMOIRE,

COMÉDIE-ÉPISODIQUE, EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. SEDAINE DE SARCY;

Représentée, pour la première fois, au Théatre de l'Ambigu-Comique, le 24 Novembre 1786.

A

PERSONNAGES.

APOLLON, Marchand d'Esprit.

MOMUS, Marchand de Mémoire.

UN HOMME A PROJETS.

UN ABBÉ.

UNE PETITE MAITRESSE.

UN CONTEUR.

UNE JEUNE COMÉDIENNE.

UN CRITIQUE.

UN JEUNE AUTEUR.

La Scene se passe à Paris, dans une Place publique, sur les deux côtés de laquelle sont deux Boutiques, où l'on voit des bouteilles étiquetées et artistement rangées sur des tablettes. L'une des deux Boutiques porte pour inscription : Magasin d'Esprit, *et l'autre :* Magasin de Mémoire.

LE MARCHAND D'ESPRIT ET LE MARCHAND DE MÉMOIRE, COMÉDIE-ÉPISODIQUE.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MOMUS.

(Ils sont chacun dans leur Boutique, où ils achevent d'arranger leurs Bouteilles.)

MOMUS.

BON ! voilà toute ma marchandise en ordre. Il ne s'agit plus que d'en trouver le débit. Je me suis fait afficher par-tout, annoncer dans tous les Papiers publics. Je me suis donné, moi-même, une réputation, attestée par les personnes les plus considérables, qui, à la vérité, n'ont jamais entendu parler de moi,

A ij

mais qui sont occupées d'affaires trop importantes pour venir ici me démentir. Je devrai mon succès à leur silence. Paroissez sans appui, personne ne vous tendra une main secourable; affichez la protection d'un Grand, et chacun se disputera la gloire de vous protéger.

APOLLON.

Et tu prétends, Momus ?...

MOMUS, *l'interrompant.*

Remporter la couronne du charlatanisme. Ce n'est que par lui qu'on peut parvenir aujourd'hui à quelque chose. C'est au charlatanisme de l'impudence que le riche doit son éclat, le Petit-Maître son mérite, la Prude sa vertu, et le Bel-esprit sa réputation. Les femmes doivent souvent leur beauté au charlatanisme de la coquetterie, et le Marchand, enfin, ne doit sa vogue qu'à l'art d'estimer beaucoup ce qu'il vend, et de bien dépriser la marchandise de son confrere.

APOLLON.

Tu me permettras, Momus, d'avoir des mortels une idée plus avantageuse ?

MOMUS.

Je te permettrai même d'en avoir une idée fausse.

APOLLON.

L'homme peut quelquefois être dupe.

MOMUS.

Il est fait pour l'être toujours. Mon cher Apollon, lorsque personne ne prend la peine de le tromper, il se trompe lui-même, et la confiance en

soi le fait donner, tête baissée, dans toutes les sottises qu'il imagine.

APOLLON.

La satyre a pour Momus des attraits puissans; et voulant la rendre plus piquante, il se plaît à grossir les ridicules des pauvres mortels.

MOMUS.

Grossir les ridicules des hommes? Apollon peut-il soupçonner que la chose soit possible, même à un Dieu? La source en est dans leurs cœurs; elle est intarissable. Faites-les rougir d'un ridicule, un autre prend bien vîte sa place; et tel, après avoir arraché le masque qui les couvre tous, croiroit en avoir fait un portrait achevé qui, dès le lendemain, seroit fort étonné de ne le plus trouver ressemblant!

APOLLON.

On croiroit, Momus, que tu as oublié la cause de ton exil.

MOMUS.

Non, mon pauvre Apollon, je n'ai rien oublié. Je n'ai que trop bonne Mémoire! Si j'en avois eu moins, je n'aurois pas rappelé aux Dieux des fredaines qui ne faisoient pas honneur à leurs divinités, et je serois encore dans l'Olympe.

APOLLON.

Eh! bien, si les Dieux n'ont pu supporter tes railleries, crois-tu que les hommes seront plus traitables?

MOMUS.

Plus traitables, non; mais ils sont un peu moins

clairvoyans. On peut, en toute assurance, leur montrer le miroir de la vérité : ils n'y verront jamais que le portrait de leur voisin ; et la moitié du monde me saura gré d'avoir fait la satyre de l'autre moitié.

APOLLON.

On rit de la méchanceté ; on rougiroit d'être l'ami du méchant.

MOMUS.

Mais, toi même, mon grave camarade d'infortune, qui prétends juger des hommes par les Dieux, tu as été chassé du Ciel pour avoir osé montrer plus d'Esprit que Jupiter. Prends-y garde! les hommes, là-dessus, sont plus chatouilleux encore que les Divinités! Je n'aurai contre moi que les gens sensés ; et le nombre n'est pas capable de m'effrayer! Tu auras contre toi tous ceux qui ont des prétentions à l'Esprit, et tu verras de combien de sóts tu seras açcablé!

APOLLON.

Lorsque je prétends éclairer les hommes...

MOMUS, *l'interrompant.*

Ce sont des aveugles-nés ; ils ne pourront soutenir l'éclat du jour.

APOLLON.

Ils te préféreroient, toi, qui ne cherches qu'à les déchirer?

MOMUS.

Je cacherai mes armes ; mais tu ne pourras pas cacher ta lumiere. Il te faudra arracher le voile de

l'ignorance et de la présomption ; et moi je ne ferai que l'épaissir.

APOLLON.

Enfin, à qui vendras-tu ta Mémoire ?

MOMUS.

A tout le monde. On ne rougira pas d'en acheter, parce qu'on ne rougit pas d'en manquer ; et la nouveauté assurera le débit de ma marchandise. Mais, toi, à qui vendras-tu de l'Esprit ?

APOLLON.

A tous ceux...

MOMUS, *l'interrompant.*

Qui seront d'assez bonne foi pour convenir qu'ils en ont besoin ?

APOLLON.

Sans doute.

MOMUS.

Eh ! bien, tu n'en vendras à personne. Je te plains, mon pauvre Apollon. Jupiter auroit bien dû donner ordre à Plutus de te délivrer, avant de partir, une gratification. Quelle que soit ton offense, forcer un Bel-Esprit à vivre d'industrie, c'est se venger trop cruellement !

APOLLON.

Le succès va bientôt décider...

MOMUS, *l'interrompant.*

A la bonne heure !... Mais toi, qui vois tout en couleur de rose, avant la fin du jour, tu verras, peut-être, tout en noir ; et tu te déchaîneras alors

cent fois plus que moi-même contre la sottise et la foiblesse humaine.

APOLLON, *entendant du bruit.*

Chut! voici quelqu'un.

SCENE II.

UN HOMME A PROJETS, *vêtu d'un habit très-vieux et très-sec ;* APOLLON, MOMUS.

L'HOMME A PROJETS.

AH! Messieurs, je suis un homme perdu, si vous ne venez à mon secours !

MOMUS.

Parlez, Monsieur.

L'HOMME A PROJETS.

J'ai conçu, hier au soir, le projet le plus beau! le plus sublime! Tout étoit arrangé, tout étoit prévu, toutes les difficultés étoient levées, à l'exception d'une seule... Je n'ai point de relâche, mon Esprit travaille. Déja le voile disparoît, l'éclair brille; je touche le but... O disgrace! je m'endors... Le sommeil détruit toutes mes idées, et je n'en retrouve pas une seule à mon réveil!

MOMUS.

Voilà un fâcheux accident!

APOLLON, *à l'Homme à Projets.*

Avec un peu d'Esprit, ce malheur est facile à réparer.

L'HOMME A PROJETS.

Non, Monsieur, les projets enfantés par l'Esprit en ont toute la futilité. Les miens sont le fruit de l'expérience et de la raison. S'ils eussent été adoptés, les hommes seroient meilleurs, les femmes seroient moins folles, l'État seroit plus riche, et je ne serois pas ruiné.

APOLLON.

Vous vous êtes ruiné pour le bonheur de votre Patrie ?

L'HOMME A PROJETS.

Hélas ! j'en ai ruiné bien d'autres, et ma Patrie n'en est pas plus heureuse !

MOMUS.

Voilà le mal... mais c'est sa faute ?

L'HOMME A PROJETS.

Sans doute. J'ai fait ce que j'ai dû faire. L'homme ordinaire voit le bien et le mal, et laisse les choses comme elles sont. L'homme de génie tâche de réprimer l'un et d'ajouter à l'autre, en cherchant à découvrir le mieux. J'y travaille, depuis cinquante-trois ans. Sciences, Morale, Politique, j'ai tout étudié, tout calculé. J'ai approfondi toutes les causes, j'ai multiplié les effets, en diminuant les moyens; enfin, Messieurs, j'ai prouvé que tout est mal, que tout pourroit être bien, qu'il falloit seulement tout renverser, et que la chose étoit faisable.

MOMUS.

Et l'on ne vous en a pas cru sur votre parole ?

L'HOMME A PROJETS.

L'envie a fait échouer tous mes Projets. Depuis cinquante-trois ans, j'en ai imaginé trois mille cinq cents cinquante et un, en comptant celui que j'ai conçu hier au soir; et pas un seul n'a été accepté !

APOLLON.

Pas un ?

L'HOMME A PROJETS.

Pas un ! Cent fois les portes de la fortune m'ont été ouvertes, par la raison, et refermées, par l'ignorance !... Mais je n'ai que soixante et dix ans, mes cheveux sont blanchis par le travail : mon Esprit a conservé toute sa vigueur, et j'espere...

APOLLON, *l'interrompant.*

Bon-homme, à combien pouvoit jadis monter votre fortune ?

L'HOMME A PROJETS.

A vingt mille livres de rente.

APOLLON.

Il vous en reste ?

L'HOMME A PROJETS.

Rien.

APOLLON.

Et vous vivez ?

L'HOMME A PROJETS.

A crédit.

APOLLON.

Combien devez-vous, à-peu-près ?

L'HOMME A PROJETS.

Cinquante mille francs.

APOLLON.

Que vous ne payerez jamais?

L'HOMME A PROJETS.

Oh! pardonnez-moi. Si le Projet que j'ai conçu hier au soir peut être accepté!...

APOLLON, *l'interrompant.*

Il ne le sera pas.

L'HOMME A PROJETS.

Il le sera; eh! plût au Ciel que je l'eusse imaginé cinquante-trois ans plutôt!

APOLLON, *prenant une bouteille dans sa boutique, et la présentant à l'Homme à Projets.*

Tenez, bon-homme, je vous fait présent du bon Esprit de renoncer à vos Projets, pour songer à votre repos. Il est tems!

L'HOMME A PROJETS.

Je n'en veux pas!

APOLLON.

Souvenez-vous que voilà trois mille cinq cents cinquante de vos Projets qui ont été refusés!

L'HOMME A PROJETS.

Celui-ci les vaût tous ensemble!

MOMUS.

Sans doute, c'est le dernier?

L'HOMME A PROJETS.

Jugez-en. N'est-il pas honteux que l'on donne des pensions, sans nombre, à des Beaux-Esprits, et que l'on souffre que les gens à Projets, qui sacrifient leur

repos pour travailler à l'utilité publique, y sacrifient encore toute leur fortune ?

MOMUS.

Raisonnement sublime !

L'HOMME A PROJETS.

Eh ! bien, moi, Messieurs, j'établis une caisse de cinquante millions ; ce n'est pas trop, mais c'est assez. Si-tôt qu'un homme annoncera un Projet, on lui assignera une pension, plus ou moins forte, à raison des frais qu'il sera obligé de faire pour le conduire à sa perfection. Vous me direz qu'on s'expose à payer bien cher des sottises ? Mais lorsqu'il est impossible de distinguer les ignorans d'avec les gens de mérite, il vaut mieux donner aux premiers une récompense, qu'ils ne méritent pas, que d'exposer les autres à mourir de faim. Vous voyez bien que si cet établissement eût été fait cinquante-trois ans plutôt, j'aurois perfectionné mes trois mille cinq cents cinquante Projets, sans qu'il m'en eût coûté une obole ?

MOMUS.

Remarque merveilleuse !

APOLLON, *à l'Homme à Projets.*

Je n'y vois qu'une faute de calcul...

L'HOMME A PROJETS, *l'interrompant.*

Une erreur de quelques millions, peut-être ? Oh ! nous autres faiseurs de Projets, nous n'y regardons pas de si près !

APOLLON.

C'est que les richesses de l'État ne suffiroient pas

pour

pour assigner des pensions à tous les sots qui s'érigent en réformateurs.

MOMUS, *irroniquement.*

Eh ! M. le Rigoriste, si personne ne s'étoit donné la peine de réformer, le monde seroit encore dans sa premiere barbarie. D'ailleurs, il est dans la nature de l'homme de bâtir des Châteaux en Espagne. Du Bourgeois au Noble, de l'enfance à la caducité, chaque âge et chaque état ont leurs Projets. A vingt ans on fait des Projets de plaisirs ; à trente des Projets de fortune ; à cinquante des Projets de réforme. L'épais Bourgeois, au coin de son feu, cherche des moyens de réduire sa femme, qui gronde à l'autre coin, et n'en trouve pas. L'élégante Marchande enfante mille Projets pour rabattre l'orgueil de sa voisine, qui a l'impertinence d'être plus jolie qu'elle. L'un renverse tous ceux qui lui nuisent ; l'autre éleve ceux qui pourroient l'élever, lui-même. Celui-ci réforme son quartier ; celui-là son pays... (*Avec ironie, en montrant l'Homme à Projets.*) Mais Monsieur voit les choses en grand ! Il prétend réformer tout l'univers ; et si Jupiter vouloit exterminer tous les hommes, pour en créer d'autres, d'après les plans de Monsieur, certainement les choses iroient beaucoup mieux qu'elles n'ont jamais été !... (*A l'Homme à Projets.*) Continuez, bon-homme, méprisez les ignorans qui vous tournent en ridicule, et forcez les autres à rougir de vous avoir méconnu !... (*Prenant une bouteille dans sa boutique, et la lui donnant.*) Voilà de la Mémoire ; je vous en fais présent. Vous pourrez vous rappeler

vos trois mille cinq cents cinquante Projets ; et s'il est impossible de les mettre tous à exécution, à cause de la quantité, vous en ferez, du moins, une collection précieuse pour les siecles à venir.

L'HOMME A PROJETS, *prenant la Bouteille.*

Ah ! Monsieur, vous êtes digne... d'être un homme à Projets. S'il étoit de votre bonté de doubler le présent que vous me faites, je distribuerois de la Mémoire à ceux qui m'ont fait jadis payer, au poids de l'or, une protection infructueuse. Pour l'acquit de leur conscience, ils devroient cette fois me l'accorder gratis !

MOMUS, *lui donnant une seconde Bouteille.*

Tenez, prenez.

L'HOMME A PROJETS.

Vous n'obligez point un ingrat ! Lorsque ma caisse sera établie, je donnerai, sous votre nom, un beau Projet, et je vous ferai obtenir une pension, de la premiere classe !

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS, *en plaisantant.*

Je puis, quand je voudrai, me retirer du commerce. J'ai là une pension bien assurée !... Mais ceci n'est pas de bon augure pour toi. On ne veut pas de ta marchandise, même pour rien !

APOLLON.

Un pareil ridicule...

MOMUS, *l'interrompant.*

Cet homme-là n'en a qu'un, mon camarade; celui d'être ruiné ! On le traite comme un fou ; et s'il eût eu l'Esprit de faire fortune, en faisant adopter le plus extravagant de ses Projets, on le regarderoit comme un homme du premier mérite !

APOLLON.

Le mérite s'accorde donc aujourd'hui ?...

MOMUS, *l'interrompant.*

Au succès seul, et jamais à l'intention.... Oronte a gagné, par ses friponneries, quatre cent mille livres de rente ; c'est le plus galant homme de la terre !... Licidas a éprouvé des malheurs ; il n'a pas un sou : c'est un insensé, qui n'a jamais eu de conduite, et qui ne mérite la confiance de personne !

SCENE IV.

UN ABBÉ, UNE PETITE MAITRESSE, *en redingotte de drap, avec un chapeau noir, tenant une baguette à la main;* APOLLON, MOMUS.

(*Ils entrent chacun d'un côté opposé.*)

L'ABBÉ, *à la Petite-Maîtresse.*

COMMENT ! toute seule, belle Dame ?

LA PETITE-MAÎTRESSE.

Sans doute, l'Abbé. Cela vous étonne ? Il a bien fallu apprendre à se passer de vous. Vous devenez d'une rareté !... Votre complaisance trop étendue ne sauroit se partager également. On ne peut plus vous avoir ! On se voit obligée d'aller avec des personnes qui n'ont pas, comme vous, le bonheur de passer pour des êtres sans conséquence, ou de prendre le bras d'un mari... C'est infiniment désagréable !... Nous avons pris le parti d'aller seules. Une révolution de la mode nous a favorisées en cela. Chapeau sur les yeux, costume Cavalier, baguette en main, nous volons, nous-mêmes, au plaisir, sans être obligées d'attendre nonchalamment qu'on nous y conduise. A ce changement-là nous perdons les vapeurs ; mais nous vous les avons laissées. L'Abbé, vous nous les

rendrez quand il nous prendra fantaisie de les reprendre.

MOMUS, *prenant la badine de la Petite-Maîtresse.*

Costume Cavalier, badine en main... Madame, permettez, est-ce avec cet instrument-là que vous espérez conduire les hommes?

L'ABBÉ.

Parlez mieux, Monsieur! Cette baguette est l'emblême des métamorphoses que produisent deux jolis yeux!

LA PETITE-MAÎTRESSE, *montrant Momus.*

Monsieur est vrai; vous n'êtes que fade, l'Abbé!

L'ABBÉ.

Quel est le but de vos courses légeres, belle Dame?

LA PETITE-MAÎTRESSE.

Je viens chercher de la Mémoire.

L'ABBÉ.

De la Mémoire? Voudriez-vous vous rappeler tous les maux dont vous êtes la cause? entreprendre de consoler tous les malheureux que vous avez faits?

LA PETITE-MAÎTRESSE.

Eh! mon cher ami, c'est bien là ce qui nous occupe le moins! Vous savez que je préside aux modes, que c'est moi qui les indique toutes, qui les fais toutes adopter? Eh! bien, l'Abbé, je voudrois pouvoir me rappeler toutes celles que j'ai inventées, en extraire ce qu'elles ont de plus précieux, en former un assemblage bien extravagant, et donner ce tout

pour un chef-d'œuvre, qui serviroit de pivot à toutes les extravagances à venir !

L'ABBÉ.

Délicieux ! sublime !

LA PETITE-MAÎTRESSE.

J'ai pourtant imaginé cela sans vous !... Prenez garde, au moins, l'Abbé ; vous perdez furieusement !

L'ABBÉ.

Je vous le pardonne... Il n'y a que vous et moi pour ces choses-là !

LA PETITE-MAÎTRESSE.

Écoutez-moi. Nous avons, tour-à-tour, adopté les costumes de toutes les nations. Je veux les réunir tous en un seul. Nous serons, à la fois, Françoises, Espagnoles, Circassiennes, Turques, Grecques, Sauvages, même, pour la rareté. Notre esprit, susceptible de recevoir toutes les impressions, imitera la bigarrure de nos habits. Caméléons modernes, nous prendrons toutes les formes, tous les caracteres, à la fois ; et je veux voir un jour tous les Peuples de la terre reconnoître l'empire de la coquetterie Françoise !

MOMUS, *montrant sa Boutique à la Petite-Maîtresse.*

Eh ! vîte, Madame, entrez, prenez, choisissez ; que la Mémoire acheve l'ouvrage de votre imagination. Votre sexe languit d'impatience !... Plaire à toutes les nations !... Il ne négligera rien, je vous jure, pour assurer son triomphe ; et je réponds qu'il mettra sa gloire à subjuguer jusqu'au dernier magot !

(*Il lui donne quelques Bouteilles de sa Boutique.*)

LA PETITE-MAÎTRESSE, *prenant les Bouteilles de Momus.*

Pourquoi pas? Ils font nombre, comme les autres!

APOLLON, *à part.*

Je ne gagnerois rien à proposer ici de l'Esprit! Où le placeroit-on? Il n'y a pas de tête!

LA PETITE-MAÎTRESSE, *à l'Abbé.*

Ce n'est pas tout, Monsieur. Nous prétendons que vous preniez toujours un caractere opposé à celui qu'il nous aura plu d'adopter. Par exemple, aujourd'hui, nous sommes devenues un peu hommes; eh! bien, Messieurs, soyez un peu femmes. Petite santé, sensibilité volontaire, dissimulation, nous vous abandonnons tous nos secrets. Demain, peut-être, une mode nouvelle nous forcera à reprendre nos avantages; alors, Messieurs, vous rentrerez dans vos droits. Vous voyez bien qu'en opposant toujours la langueur à la vivacité, nous vous ménagerons, sans cesse, de nouveaux plaisirs, en vous offrant chaque jour de nouvelles difficultés à vaincre. Il est peu de routes qui conduisent au bonheur; et c'est à notre sexe à vous les indiquer.

L'ABBÉ.

Toujours radieuse! toujours variée! Si jamais vous étiez attaquée de la folie de la constance, vous réussiriez à fixer l'homme le plus léger, en lui paroissant toujours nouvelle... A propos, belle Dame, et le procès de M. votre époux, où en est-il?

LA PETITE-MAÎTRESSE.

Ah ! ah! vous m'y faites penser... Ma foi ! l'Abbé, je n'en sais rien.

L'ABBÉ.

Mais, il y va de votre fortune ?

LA PETITE-MAÎTRESSE.

Eh ! qu'importe, l'Abbé ? Une jolie Femme doit donner tous ses instans au plaisir, sans les perdre à prévoir des maux, qui, peut-être, n'arriveront pas. Savez-vous que c'est à la coquetterie que nous devons notre existence ?

L'ABBÉ.

Oh ! c'est exact.

MOMUS, *à la Petite-Maîtresse, ironiquement.*

N'en doutez pas, Madame, c'est par la coquetterie que vous êtes devenues, je ne dis pas seulement la plus belle moitié de l'univers, mais encore la plus utile. Les hommes veulent en vain vous disputer l'avantage, en public ; ils vous l'accordent déja tête-à-tête, et ne tarderont pas à vous céder une victoire complette. Quels sont leurs titres, en effet? Si l'État doit sa grandeur à leur courage, s'ils l'affermissent par leur politique, si leur Esprit de calcul entretient sa richesse, c'est à la coquetterie que toute la France doit son bonheur.... exceptez les époux ; mais c'est une classe de la société dont il n'est pas permis de s'occuper. La coquetterie est la source de l'industrie, des beaux-arts. Un riche particulier se contentoit jadis d'un appartement commode : sa femme exige qu'il fasse élever un Palais ; et, par-là,

nous voyons fleurir l'architecture. C'est à la nécessité d'orner ce Palais que nous devons les chef-d'œuvres des Praxiteles et des Rubens. Sans la coquetterie on n'auroit jamais imaginé les boudoirs ; et, certainement, c'eût été une perte pour la volupté ! La Danse et la Musique doivent leur naissance au desir de plaire. Enfin, c'est à la coquetterie que nous devons ces Sociétés charmantes où l'on donne si délicieusement des démentis au sens commun ! L'art de Comus lui doit aussi ses succès. Se piqueroit-on d'avoir le premier cuisinier de Paris si l'on n'espéroit réunir à sa table et les Ris et les Graces ? et le Bel-Esprit même, qui paroît ne travailler que pour la gloire, triomphe doublement lorsqu'il peut obtenir les suffrages de la Beauté ? En un mot, si la coquetterie est la cause d'une foule de désordres, si par elle on voit s'écrouler les maisons les plus solides en apparence, s'anéantir les familles les plus élevées, si elle renverse, enfin, les fortunes les mieux établies, c'est la faute de Plutus, qui ne prodigue pas les richesses à ceux qui savent en faire un si bel usage, et jamais la faute des femmes, qui doivent donner tous leurs instans aux plaisirs, sans prendre la peine d'ouvrir les yeux sur ce qu'ils pourront coûter à qui il appartiendra !

LA PETITE-MAÎTRESSE, *montrant les Bouteilles que Momus lui a données.*

J'ai ce qu'il me faut, et je vous aurois volontiers dispensé de l'éloge... (*Elle tire de sa poche une bourse et*

la donne à Momus.) Tenez, Monsieur... *(A l'Abbé.)* Adieu, l'Abbé.

L'ABBÉ, *lui offrant sa main pour la reconduire.*
Permettez, belle Dame...

LA PETITE-MAÎTRESSE, *l'interrompant, en lui donnant un petit coup de baguette sur les doigts.*
Laissez donc, l'Abbé. Vous oubliez que je suis aujourd'hui un peu moins femme que vous!

(Elle s'en va, avec l'Abbé.)

SCENE V.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS.

Et de trois, mon cher; et tu n'as pas encore étrenné!

APOLLON.

Il n'est pas possible que toutes les femmes ressemblent à celle-ci!

MOMUS.

Non, mon ami, non; l'Empire de la Folie est très-étendu, mais il n'est pas universel. Il est des femmes, il en est beaucoup, qui savent unir les graces à la raison, l'art de plaire à celui de penser; elles ne négligent pas la parure, mais elles adoptent lentement et conservent, le plus qu'il est possible, les modes consacrées par la décence et le bon goût. De

pareilles femmes n'ont pas besoin d'Esprit; elles ont le bon Esprit d'être aimables et celui de se respecter. Ce sont des chef-d'œuvres de la nature, auxquels on ne peut ajouter, sans risquer de gâter son ouvrage.

SCENE VI.

UN CONTEUR, APOLLON, MOMUS.

LE CONTEUR.

BON JOUR, Messieurs !... Je voudrois bien faire emplette de Mémoire.

MOMUS.

Monsieur, volontiers. De laquelle voulez-vous?

LE CONTEUR.

Ma foi ! Monsieur, de toutes, parce que, je m'en vais vous dire, je parle de tout ; j'en parle beaucoup et j'en parle très-bien... mais j'oublie, je me répete, et c'est désagréable !

APOLLON.

Je le crois!

MOMUS, *au Conteur.*

Votre état ; sans doute...

LE CONTEUR, *l'interrompant.*

Mon état, Monsieur ? Je n'en ai pas. J'ai vingt mille livres de rente, et je suis garçon. Je dois être très-heureux, comme vous voyez ? J'aime la société ; j'en fais les délices. Non pas en y jouant, comme

tant d'autres, le personnage de complaisant, ou de compere. Non, Monsieur, je ne suis pas fait pour cela. Je tiens toujours le dé dans la conversation, moi !

APOLLON.

C'est un rôle infiniment difficile ! Il faut beaucoup d'Esprit pour le soutenir !

LE CONTEUR.

Aussi, Monsieur, j'en ai beaucoup ; mais beaucoup trop, et cela me fait tort !

APOLLON.

Je n'avois pas cru jusqu'à présent que la chose fût possible !

LE CONTEUR.

Eh ! bien, moi, Monsieur, je vais vous le prouver. J'ai une très-jolie Bibliotheque. Tous les matins je m'amuse à feuilleter les Recueils de bons-mots, d'Anecdotes, d'Historiettes, de Portraits. Je brode tout cela. J'y donne une tournure tout-à-fait neuve. Je mets les noms aux portraits, je fabrique des Héros à mes Historiettes, je fais l'application de mes Anecdotes : j'arrange la maniere d'amener les bons-mots ; et cela ne m'est pas difficile, puisque c'est moi qui parle toujours. Il ne me faut qu'un oui, un non pour lancer le Calembourg, ou l'Épigramme ; et tandis qu'on en rit, je m'occupe des moyens d'y faire succéder quelque jolie petite chose, afin que la conversation ne languisse pas. Vous voyez que j'ai infiniment d'Esprit et que ce plan est très-joliment conçu ?... Mais, voilà le diable ! J'ai ramassé des matériaux

tériaux pour parler pendant six heures de suite, sans me répéter ; et, dans l'espace d'une heure, je répete dix fois la même chose, et cela faute de Mémoire !

MOMUS.

Oh ! c'est vraiement cruel ! vous qui parlez si bien !

APOLLON, *au Conteur.*

Vous ne seriez pas exposé à ce petit malheur si vous faisiez usage de votre Esprit, et non pas de celui des autres.

LE CONTEUR.

Eh ! Monsieur, c'est bien pis quand il m'arrive de dire quelque chose de moi-même ! et cela ne m'arrive pas souvent, mais c'est si bon, j'en suis si frappé que je le répete à chaque instant, sans m'en appercevoir. Au Café, je décide des intérêts des Princes : je suis une gazette universelle ; mais, faute de Mémoire, je bats toutes les Puissances, les unes après les autres, et dans la même circonstance !

MOMUS.

Il se trouve, au moins, quelque chose de vrai dans ce que vous dites.

LE CONTEUR.

A la promenade je fais foule... C'est bien agréable ! On m'admire, on ne se lasse pas de m'écouter ; mais on me contredit, parce que je me contredis, moi-même. Enfin, j'aime à raconter les nouvelles, à en parler comme témoin oculaire, et j'oublie toujours comment elles me sont parvenues...

Je rencontre, l'autre jour, un de mes amis; je l'arrête. Il avoit affaire; je le force à m'écouter. Je lui persuade qu'il ne s'en repentira pas et que le plaisir qu'il aura à m'entendre le dédommagera bien d'avoir manqué son rendez-vous. Je lui raconte une aventure unique, qui vient de se passer sous mes yeux. Il peut la redire, comme une chose toute récente et très-certaine. « Je le crois bien, me dit mon » ami, l'aventure est réelle, mais elle est arrivée il » y a huit jours, et c'est moi qui te l'ai apprise, » hier au soir!... » La diable de Mémoire avoit fait de ses tours, comme vous voyez?... Au Spectacle...

MOMUS, *l'interrompant, ironiquement.*

Comment, Monsieur, vous qui aimez tant à parler, et qui parlez si bien, vous pouvez aller au Spectacle? Là on est forcé d'écouter!

LE CONTEUR.

Oh! moi, Monsieur, je n'écoute pas; je vais au Foyer et j'y parle. De tems en tems, je passe ma tête par une loge, et j'attrape ce que je peux. Si ce que j'ai entendu est plaisant, tant mieux; la Piece est excellente! Si c'est foible, tant pis pour l'Auteur: la Piece est détestable! Eh! bien, Monsieur, je ne me trompe jamais; j'ai un tact... Oh! quand j'aurai de la Mémoire je serai un homme charmant, étonnant!

APOLLON, *à Momus.*

La nature est bien bizarre dans la distribution de ses faveurs! Elle a prodigué aux uns tous les dons de l'Esprit, elle a doué les autres de tout ce que la

présomption a de plus ridicule, et ceux-ci s'arrogent le droit de toujours parler ! Ils croient faire votre bonheur lorsqu'ils font votre supplice, en vous forçant à les entendre, et s'imaginent que vous avez autant de plaisir à écouter leurs sottises qu'ils en ont à les débiter !

LE CONTEUR.

Eh ! bien, tenez, c'est plaisant ce que vous venez de dire là ; mais cela n'est pas du tout expliqué !

MOMUS, *à Apollon, ironiquement.*

Assurément ! Il faut distinguer les sots qui parlent toujours, pour ne rien dire, d'avec les personnes qui veulent bien se donner la peine d'être plaisantes !... (*Montrant le Conteur.*) Est-ce pour son plaisir que tous les jours Monsieur étudie, retient et débite tant de bons-mots ? Non, sans doute ; c'est pour en ôter l'embarras aux autres, qui s'en acquitteroient beaucoup plus mal, et qui, grace à Monsieur, n'ont d'autre chose à faire que d'admirer et d'applaudir !... C'est bien commode ! et Monsieur est un homme très-précieux pour la société !

LE CONTEUR.

Sans contredit !

MOMUS, *lui présentant une Bouteille de sa Boutique.*

Avec ceci, vous pourrez faire, tous les matins, vos provisions d'Esprit, et calculer, au juste, ce qu'il vous en faudra pour la journée, sans craindre de vous tromper, ni de perdre le fil. Vous aurez seulement l'attention de prévenir les questions inattendues ; et si vous prétendez à la gloire d'être le pre-

mier parleur de Paris, vous ne vous marierez pas, et vous éviterez les sociétés où il y aura des femmes!

LE CONTEUR, *prenant la Bouteille.*

Soyez tranquille!... Je sais choisir mon monde! Tenez, mon cher ami, je ne puis trop payer le service important que vous venez de me rendre... (*A Apollon.*) Vous, Monsieur, vous trouverez facilement le débit de votre marchandise; mais, malgré le desir que j'aurois de vous obliger, vous voyez que je ne puis pas, en conscience, faire emplette d'Esprit; j'en ai trop! Tout ce que je puis faire, c'est de vous envoyer des pratiques.

(*Il s'en va.*)

SCENE VII.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS.

En voilà déja quatre... Eh! bien, mon cher camarade, le commerce ne va pas mal! Pour moi, du moins; car pour toi...

APOLLON, *l'interrompant.*

Il semble que tous les originaux se soient donné le mot pour venir ici!

MOMUS.

C'est qu'il y en a beaucoup!

APOLLON.

Mais comment peut-on supporter ceux de cette derniere espece ?

MOMUS.

Rappelle-toi ce qu'a dit jadis un de tes protégés : (1)

« Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. »

Il connoissoit mieux les hommes que toi !

SCENE VIII.

UNE JEUNE COMÉDIENNE, APOLLON, MOMUS.

LA COMÉDIENNE.

MESSIEURS, je suis Comédienne, et je voudrois avoir de la Mémoire.

MOMUS.

Vous avez raison, Mademoiselle; c'est une qualité bien nécessaire dans votre état !

LA COMÉDIENNE.

Nécessaire, Monsieur ? Mais d'une nécessité, dont vous n'avez pas d'idée ! Si vous saviez combien on est gauche lorsqu'on est forcé d'avoir, sans cesse, les yeux fixés sur un souffleur !... Et ces gens-là sont souvent d'une ineptie, d'une mauvaise volonté !... Ils ont l'air de vous dire : « Comptez sur moi; je suis » là. » En avez-vous besoin ? ils vous regardent, et n'y sont plus. . La crainte de manquer vous fait man-

(1) Boileau, Art Poétique, Chant premier.

quer sans cesse : vous avez des gestes gênés, un jeu contraint ; et si le desir de plaire vous fait commencer avec chaleur une tirade d'un effet certain, vous la finissez par un barbouillage, et l'applaudissement, prêt à partir, fait place à un murmure, qui acheve de vous dérouter !

MOMUS.

On ne peut pas mieux peindre les inconvéniens du défaut de Mémoire !

APOLLON, *à la Comédienne.*

Oui, Mademoiselle ; mais si elle est nécessaire à un Comédien, l'Esprit ne lui est pas moins utile !... Sans l'Esprit...

LA COMÉDIENNE, *l'interrompant.*

Eh ! Monsieur, un Comédien s'en passe, tout comme un autre ; et si l'on étoit obligé d'en avoir pour obtenir des succès, il n'y auroit pas beaucoup de Comédiens qui pussent se vanter d'avoir droit aux applaudissemens ! Interrogez le Public !

APOLLON.

Si j'interroge le Public, Mademoiselle, voilà ce qu'il me répondra. Un Comédien sans Esprit peut fort bien imiter les gestes qu'il voit faire, singer les caracteres dont il a les modeles devant les yeux, retenir les sons qui le frappent, saisir les intonations qu'on lui indique ; mais s'il veut voler de ses propres ailes, on ne voit plus en lui qu'une machine, composée à la vérité de très-beaux ressorts, mais sans effet, faute d'être combinés ; et dans les rôles nouveaux, sur-tout, s'il méprise, s'il néglige, ou

s'il oublie les leçons de l'Auteur, il dénature le personnage dont on l'a chargé. Toujours plein de lui-même, il remplace par des platitudes les traits d'Esprit qu'il avoit à faire valoir, et se persuade encore qu'il assure la gloire de l'Auteur, en joignant le mérite qu'il s'arroge à celui qu'il veut bien décerner à l'Ouvrage qu'il a rendu méconnoissable. Enfin, Mademoiselle, un sot Acteur est semblable à une marionnette ; si quelquefois son jeu fait plaisir, on doit en savoir gré à celui qui tient le fil.

LA COMÉDIENNE.

Eh! qu'importe au Public à qui il doit son plaisir?

APOLLON.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle! Puisque vous avez senti le trait, il ne peut vous regarder. Je ne doute pas que vous n'ayiez infiniment d'Esprit. Vous saisirez très-bien l'ensemble d'un caractere : j'en conviens ; mais pour exprimer jusqu'aux moindres situations, qui souvent se peignent par un mot, par un jeu muet, pour sentir la force des discours que tiennent ceux avec qui vous êtes en scene, le motif qui les fait agir, l'intérêt que vous devez y prendre, celui que vous devez exprimer, il faut décomposer entiérement un Ouvrage, fruit de l'expérience et du génie, et, malgré les dispositions que vous pouvez avoir, on peut bien, à votre âge, avouer, sans rougir, qu'on n'a pas les connoissances nécessaires pour entreprendre, avec succès, un pareil travail!

LA COMÉDIENNE.

Oh ! Monsieur, quand je serois assurée d'y réussir, je me garderois bien de l'entreprendre !

APOLLON.

Pourquoi donc, Mademoiselle ?

LA COMÉDIENNE.

Vous voulez que je sois toute entiere aux rôles que je suis forcée de jouer ?

APOLLON.

Sans doute !

LA COMÉDIENNE.

Que je me donne la douleur d'étudier tout l'Ouvrage dans lequel j'aurai un rôle ?

APOLLON.

Cela n'en seroit que mieux.

LA COMÉDIENNE.

Et que pendant toute la Piece, mon ame, mon Esprit et mes yeux soient occupés, sans distraction, du personnage qui sera sensé m'intéresser ?

APOLLON.

C'est mon avis.

LA COMÉDIENNE.

Je vous rends grace, Monsieur ! Mon secret vaut mieux que le vôtre ! Avec de la Mémoire, je suis délivrée de cette aptitude accablante, et je n'en suis pas moins certaine d'obtenir des succès.

APOLLON.

Je ne suis pas très-rassuré pour vous, sur cet article !

MOMUS, *à la Comédienne.*

C'est un trembleur ; et vous voyez la chose à merveille !

LA COMÉDIENNE, *à Apollon.*

D'abord, les graces dont la nature m'a douées préviennent en ma faveur, et je suis applaudie en entrant. Ne doutant pas de ma Mémoire, je lui laisse le soin de diriger les mouvemens de ma langue ; et mes yeux, mon Esprit et mon cœur sont occupés d'objets infiniment plus intéressans !

APOLLON.

Quels sont-ils donc, Mademoiselle ?

LA COMÉDIENNE.

Les Spectateurs.

APOLLON.

Les Spectateurs ?

LA COMÉDIENNE.

Non pas ceux qui viennent au Spectacle pour la Comédie, mais ceux qui y viennent pour la Comédienne.

APOLLON.

Ah ! j'ignorois, Mademoiselle...

LA COMÉDIENNE, *l'interrompant.*

Oui, Monsieur, chacune de nous a ses admirateurs ; et ces Messieurs font tous les jours la meilleure partie de la recette. Ce sont ceux-là qu'il est intéressant pour moi de captiver. C'est en ayant l'air de m'occuper de chacun d'eux, tour-à-tour, en leur lançant des coups-d'œil, plus ou moins expressifs, selon le degré d'intérêt que j'ai à les ménager, enfin,

en leur adressant les endroits de mes rôles qui peuvent les flatter, que je m'assure pour le soir une cour brillante, et pour le lendemain des triomphes plus certains et plus utiles que ceux que pourroient m'obtenir les talens, si difficiles à acquérir, et que le Public est si lent à apprécier !

APOLLON.

Mademoiselle, quel emploi jouez-vous, s'il vous plaît ?

LA COMÉDIENNE.

Je ne joue encore que les jeunes premieres ; mais j'espere bientôt jouer les grandes coquettes.

APOLLON.

Je ne doute pas, Mademoiselle, que vous n'y réussissiez à merveille !

MOMUS, *ironiquement.*

Tu crois rire, mon cher camarade ? mais je te réponds que Mademoiselle obtiendra les plus grands succès. Le premier talent d'une Actrice, c'est l'expression. Mademoiselle joue les amoureuses ; elle puise l'expression du sentiment dans les yeux de ceux qui peuvent le lui inspirer. A la vérité, ce devroit être l'Acteur. Ce sont les Spectateurs ? la cause est différente ; l'effet est le même, et le Public n'a rien à dire. Quelquefois, il est vrai, les yeux, qui devroient être fixés sur le personnage, sont fixés sur les loges, et céla détruit un peu l'illusion ; mais la grace naïve et touchante avec laquelle on les laisse retomber, après les avoir promenés par-tout, désarme celui qui étoit prêt à se fâcher, en excitant le transport de

ceux qui ne se sont pas apperçus de la distraction. Avec de la Mémoire, ces distractions-là ne tirent jamais à conséquence... (*Prenant une Bouteille dans sa Boutique, et la présentant à la Comédienne.*) En voilà, Mademoiselle ; et voici la maniere de s'en servir. Etre attentive à sa réplique, prendre en entrant le caractere de son rôle, prononcer avec emphase les endroits où l'on est sûre d'être applaudie, et bien ménager sa sortie. Voilà tout le secret. Le reste se débite à volonté, et le Public n'y fait pas plus d'attention que l'Acteur.

LA COMÉDIENNE, *prenant la Bouteille de Momus.*

Vous êtes un homme charmant, et je ferai certainement usage de vos leçons !... (*A Apollon.*) Pour vous, Monsieur le Marchand d'Esprit, je crois que vous ne ferez pas fortune avec nous ! Tant que nos chef-d'œuvres seront joués pour les Banquettes, et que les Pieces modernes n'offriront ni situations, ni caracteres, nous donnerons toujours à nos rôles le caractere qui conviendra le mieux à notre propre situation.

(*Elle s'en va.*)

SCENE IX.

APOLLON, MOMUS.

MOMUS.

CINQ, mon cher Apollon !

APOLLON.

Je n'aurois jamais cru à cet excès d'impudence, si je n'en eusse été témoin ! Tu avois raison, Momus, je n'étrennerai pas... Mais si le raisonnement de cette jeune personne prend faveur sur l'Esprit de ces Dames, on fermera bientôt tous les Spectacles.

MOMUS.

Sois tranquille, mon cher ami ; les Spectateurs applaudissent aujourd'hui à leurs attraits ; mais il les puniront cruellement un jour d'avoir cessé d'être belles ! Sois persuadé, pourtant, qu'il est encore, sur tous les Théatres, des Acteurs qui ne prennent pas la liberté de faire marcher les intérêts du Public après les leurs, et qui se font un devoir de le respecter. Aussi leur réputation, consacrée par le tems, ne peut jamais être oubliée, et leurs talens, affoiblis par la vieillesse, conservent les mêmes droits aux applaudissemens. Les Spectateurs leurs prouvent qu'ils aiment à se rappeler le plaisir qu'ils leur ont fait jadis éprouver, et qu'ils leur savent gré des soins qu'ils prennent encore de leur plaire. Ils gémissent même sur leur retraite. On a vu, de nos jours, le Public

Public réuni donner tous ses regrets à celle de quatre sujets, (1) qui ont contribué à la gloire du Théatre de la Nation, et qui serviront à jamais de modeles à leurs successeurs.

APOLLON, *voyant paroître le Critique et le jeune Auteur.*

Voici encore deux personnes. Si je ne leur vends rien, je quitte le métier.

SCENE X.

UN CRITIQUE, UN JEUNE AUTEUR, APOLLON, MOMUS.

LE CRITIQUE, *à l'Auteur.*

Soyez tranquille, mon cher ami; vous m'êtes recommandé, et je dirai du bien de vos Ouvrages. Ils n'annoncent pas beaucoup de talent, à la vérité; mais dans un extrait, arrangé avec adresse, je les ferai passer pour des chef-d'œuvres. Je garderai le silence sur les fautes grossieres; je donnerai les négligences pour des écarts d'une imagination qui annonce du génie; je citerai le seul endroit passable de votre Piece, et j'ajouterai qu'il faudroit le copier presqu'entiérement pour en faire connoître toutes

(1) M. et Madame Préville, M. Brizard et Mademoiselle Fanier, retirés du Théatre François en 1786.

les beautés, ce que la consistance d'un extrait ne nous permet pas.

L'AUTEUR.

Je ne sens que trop, Monsieur, combien j'ai abusé de vos bontés, en vous forçant à prôner des talens aussi médiocres que les miens; et je veux tâcher de me rendre digne de vos éloges.

LE CRITIQUE.

Hé comment cela, Monsieur?

L'AUTEUR.

En faisant tous mes efforts pour les mériter... Je viens ici pour faire emplette d'Esprit.

APOLLON, *bas, à Momus.*

J'en vendrai donc!

MOMUS, *bas.*

Cela n'est pas sûr!

LE CRITIQUE, *à l'Auteur.*

Monsieur l'Auteur, si vous vous avisez d'avoir de l'Esprit, il faut que nous rompions tout commerce ensemble! Je ne prodigue jamais d'éloges au mérite réel!

APOLLON, *à l'Auteur.*

Monsieur l'Auteur, méprisez la critique, négligez pas d'acquérir ce qu'il faut pour la désarmer.

LE CRITIQUE.

Désarmer la critique? L'homme de génie, lui-même, n'a jamais pu y parvenir!

APOLLON.

Le Public vous vengera de ses outrages.

LE CRITIQUE.

Sans doute, après votre mort; mais les coups auront été portés pendant votre vie! Les sots sont l'écho de la méchanceté. Les gens médiocres n'osent pas trouver bon ce que le plus grand nombre trouve mauvais. L'Auteur croit en vain échapper à la critique, en la dédaignant : elle s'attache à ses pas, comme une ombre; elle bourdonne, sans cesse, à ses oreilles le mal qu'elle dit de ses Ouvrages, et, pour comble de tourmens, il ignore toujours l'estime que leur accorde l'homme raisonnable, dans le silence de son cabinet.

APOLLON, *à l'Auteur.*

Eh! bien, jeune homme, suivez la carriere du Théâtre, et vos succès alors ne seront pas incertains.

MOMUS.

C'est une question!

APOLLON, *à l'Auteur.*

Là le Public est toujours aussi équitable qu'indulgent. Il est sourd à la critique; il fait taire la cabale: il ne prend que lui-même pour juge du plaisir qu'il

éprouve, et vous en marque sa satisfaction par des applaudissemens, d'autant plus flatteurs qu'ils ne sont jamais l'effet de la complaisance, ni de l'intrigue.

MOMUS.

Jamais? C'est un peu trop dire!

LE CRITIQUE, *à l'Auteur.*

Ne comptez pas, Monsieur, sur des triomphes aussi certains. On saura vous enlever une partie de vos succès, pour en attribuer la gloire aux Acteurs, dont on exaltera le mérite, afin de rabaisser le vôtre. Ce n'est pas tout; on vous attend à l'impression. On prouvera, par Aristote et par Horace, que votre Piece n'a pas le sens commun, qu'entraîné par l'opinion générale on a pu y courir, mais que personne n'aura le courage d'en soutenir la lecture, et qu'elle tombera bientôt dans l'oubli qu'elle mérite, si l'Actrice qui en fait le succès s'avise de se faire doubler.

L'AUTEUR.

Eh! Monsieur, l'indulgence que vous vouliez bien accorder à ma foiblesse, pourquoi la refuseriez-vous à de véritables talens?

LE CRITIQUE.

Pourquoi, Monsieur? parce que mon talent, à moi, est de soutenir la contre-partie, en faisant adopter des Ouvrages détestables et en déchirant les Ouvrages des gens de mérite, qui me mépriseroient trop si je ne les forçois pas à me craindre. Enfin,

Monsieur, choisissez ou ma haine, ou mon amitié; du talent sans réputation, ou de la réputation sans talent.

L'AUTEUR, *à part.*

Quel embarras!

APOLLON.

Vous osez balancer, Monsieur?

MOMUS, *ironiquement, à l'Auteur.*

Acceptez la réputation; c'est plus commode!

APOLLON.

Une réputation établie sur un mérite imaginaire peut-elle mener à quelque chose?

MOMUS.

Elle mene à tout, mon cher camarade; et pourvu que Monsieur (*Montrant l'Auteur*) parvienne à faire passablement des couplets de fête et des Madrigaux, il sera le Poëte des Dames, et, par elles, il obtiendra les honneurs, les distinctions, et même les faveurs de la fortune.

APOLLON.

Voilà comme on étouffe le talent, dès sa naissance!... (*A l'Auteur.*) Jeune homme, ne vous laissez point rebuter par les difficultés. Il est des Critiques instruits qui savent les apprécier, et qui vous sauront gré de les avoir vaincues. Les observations de ceux-ci sont toujours douces et honnêtes; leurs éloges sont toujours sincères. S'ils relevent vos fautes, c'est pou

vous inviter à n'y pas retomber. L'approbation d'un seul de ces Juges éclairés est plus flatteuse que les suffrages réunis de ces fléaux de la Littérature, qui ne cherchent qu'à vous égarer, en vous offrant de vous conduire au temple de la gloire, dont jamais ils ne connoîtront la route!

LE CRITIQUE, *à l'Auteur.*

Adieu, Monsieur. Je vais chez votre Imprimeur.

L'AUTEUR.

Arrêtez, Monsieur; ne me perdez pas!... (*A Apollon.*) Pardon! Je me rendrois à vos raisons, si je n'étois forcé par la nécessité; et l'Imprimeur refuse de traiter avec moi, si Monsieur (*Montrant le Critique.*) ne lui promet pas de faire l'éloge de mon Ouvrage.

MOMUS, *au Critique et à l'Auteur.*

Messieurs, j'ai trouvé le moyen de vous mettre d'accord... (*Au Critique, en lui montrant l'Auteur.*) Vous ne voulez pas que Monsieur fasse emplette d'Esprit. Vous avez vos raisons; mais vous n'empêcherez pas qu'il n'achette de la Mémoire? Il étudiera les bons Auteurs, il les imitera, les copiera, les extraira. On est fort aujourd'hui pour les extraits! Il donnera à leurs pensées le vernis de la nouveauté. Ses Ouvrages ne seront pas mauvais, parce qu'ils ne seront pas de lui. Vous, Monsieur le Critique, vous y trouverez de la pâture, parce que vous pourrez diminuer sa gloire, en relevant ses imitations, sans lui ôter, pourtant, le mérite d'un bon Compila-

teur ; et Monsieur attrappera une réputation, sans avoir véeu tout-à-fait comme un sot.

LE CRITIQUE.

A la bonne heure ; mais qu'il ne s'avise pas d'y rien mettre de neuf !

MOMUS.

Peut-on dire à présent quelque chose de neuf ? Il en est de l'Esprit comme des hommes ; ils sont toujours les mêmes. On les habille, à la mode, et voilà tout.

LE CRITIQUE, *à l'Auteur.*

A ce prix, Monsieur, je vous rends mon amitié, et même je vous permets de faire orner votre Ouvrage de gravures. Les dupes qui l'acheteront, sur ma parole, n'auront, du moins, pas tout-à fait perdu leur argent.

MOMUS.

Sans doute, ils auront des images.

(*Le Critique et l'Auteur s'en vont.*)

SCENE XI et derniere.

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

On ose encore se plaindre que les Dieux sont trop lents à produire un homme de génie, lorsque l'ignorance et la médiocrité se réunissent sans cesse pour détruire leur Ouvrage !

MOMUS.

Tu as manqué-là une belle occasion de débiter ta marchandise!... Et de sept!

APOLLON

J'y renonce, enfin. Puisque les hommes s'obstinent à mépriser mes bienfaits, ils ne doivent jamais compter sur ma protection. Je les abandonne à la présomption et à la sottise; que, toujours aveuglés, ils prennent son flambeau pour celui du génie, et que, retombant de ridicules en ridicules, dans la Barbarie, d'où je les ai tirés, il leur reste enfin la Mémoire, qui les fera rougir de ce qu'ils seront, en les forçant à se rappeler ce qu'ils étoient! Leur désespoir alors me vengera de leurs outrages.

MOMUS.

Pauvre Dieu du Parnasse! En partant du Ciel tu as oublié de te faire accompagner par le Bon-Sens! Ce matin tu trouvois tout bien; ce soir tu trouves tout mal!... Je te l'ai prédit. Parce que tu t'es mis Marchand d'Esprit, tu voudrois forcer tous les sots à convenir qu'ils en ont besoin! Eh! mon cher camarade, ne t'obstine pas à faire le malheur des hommes. Moi, je suis le Dieu de la raillerie, et je tombe sur les ridicules, par inclination; mais je suis très-persuadé que Jupiter a tout fait pour le mieux. Il a distribué à chacun la dose de faculté qui est nécessaire à son bonheur et à celui de la société, et le Destin, n'ayant pas permis que le monde fût

parfait, pour rétablir la balance, il a donné aux sots la vanité, aux autres la patience et l'indulgence.

APOLLON.

Tu diras tout ce que tu voudras, mais je ferme boutique.

MOMUS,

Sans avoir étrenné; et tu fais bien! Retournes au Parnasse, rend l'Esprit aux Muses; c'est leur patrimoine. Elles distribueront, à ceux qui en seront dignes, des faveurs qui ne peuvent jamais être vendues; mais qui doivent toujours être arrachées par le génie.

FIN.

TABLE

Des années 1784, 1785, 1786, 1787 *et* 1788, *de la Petite Bibliotheque des Théatres, telle qu'elle doit être reliée.* (1)

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES;

Tome premier.

(1) Toutes les Pieces insérées dans les volumes de la *Petite Bibliotheque des Théatres*, sont précédées des Épîtres dédicatoires et des Préfaces des Auteurs, des Sujets, Jugemens et Anecdotes, et quelquefois d'Avis des Rédacteurs, &c. Nous avons cru, pour ne point nous répéter dans cette Table, en faire mention que de cette maniere : ainsi les Relieurs sont suffisamment prévenus, et il ne dépendra que d'eux de relier plus ou moins exactement.

Tome second.

CHEF-D'ŒUVRE DE ROTROU.

Vie de Rotrou, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Vinceslas, Tragédie.

CHEF-D'ŒUVRE DE TRISTAN L'HERMITE.

Vie de Tristan l'Hermite, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Mariamne, Tragédie.

Tome troisieme.

CHEF-D'ŒUVRE DE LONGE PIERRE.

Vie de Longe Pierre, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Médée, Tragédie.

CHEF-D'ŒUVRE DE GUIMONT DE LA TOUCHE.

Vie de Guimont de la Touche.

Iphigénie en Tauride, Tragédie.

La Mort de Solon, Tragédie. (Anonyme.)

Tome quatrieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE LA FOSSE.

Vie de La Fosse, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Polyxene, Tragédie.

Manlius, Tragédie.

Coriolan, Tragédie, par M. de La Harpe (Auteur vivant).

Tome cinquieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE P. CORNEILLE.

Vie de P. Corneille, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Le Cid, Tragédie, et Pieces relatives.

Tome sixieme.

Horace, Tragédie, par P. Corneille.

Cinna, ou La Clémence d'Auguste, Tragédie, par P. Corneille.

Polyeucte, Martyr, Tragédie, par P. Corneille.

Tome septieme.

Pompée, Tragédie, par P. Corneille.

Rodogune, Princesse des Parthes, Tragédie, par P. Corneille.

Héraclius, Empereur d'Orient, Tragédie, par P. Corneille.

Tome huitieme.

Nicomede, Tragédie, par P. Corneille.

Sertorius, Tragédie, par P. Corneille.

Othon, Tragédie, par P. Corneille.

Tome neuvieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE THOMAS CORNEILLE.

Vie de T. Corneille, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Ariane, Tragédie.

Le Comte d'Essex, Tragédie.

Tome dixieme.

ŒUVRES DE J. RACINE.

Vie de J. Racine, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
La Thébaïde, ou Les Freres ennemis, Tragédie.
Alexandre le Grand, Tragédie.
Andromaque, Tragédie.

Tome onzieme.

CHEF-D'ŒUVRE DE HOUDART DE LA MOTTE.

Vie de Houdart de la Motte, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
Inès de Castro, Tragédie.

CHEF-D'ŒUVRES DE LA NOUE.

Vie de La Noue, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
Mahomet second, Tragédie.

Tome douzieme.

Britannicus, Tragédie, par J. Racine.
Bérénice, Tragédie, par J. Racine.
Bajazet, Tragédie, par J. Racine.

Tome treizieme.

Mithridate, Tragédie, par J. Racine.
Iphigénie en Aulide, Tragédie, par J. Racine.
Phedre, Tragédie, par J. Racine.

Tome quatorzieme.

Esther, Tragédie, par J. Racine.
Athalie, Tragédie, par J. Racine.

Tome quinzieme.

Édouard III, Tragédie, par Gresset.
Gustave Wasa, Tragédie, par Piron.

Tome seizieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE SAURIN.

Vie de Saurin, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
Spartacus, Tragédie.
Blanche et Guiscard, Tragédie.
Béverlei, Tragédie-Bourgeoise.

Tome dix-septieme.

CHEF-D'ŒUVRE DE LE FRANC DE POMPIGNAN.

Vie de Le Franc de Pompignan, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
Didon, Tragédie.
Andronic, Tragédie, par Campistron.
Tiridate, Tragédie, par Campistron.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome premier.

CHEF-D'ŒUVRES DE QUINAULT.

Vie de Quinault, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
La Mere Coquette, Comédie.
L'Amant indiscret, Comédie.

Tome second.

CHEF-D'ŒUVRES DE PHILIPPE POISSON.

Vie de Philippe Poisson, Catalogue de ses Pieces.
Le Procureur arbitre, Comédie.
Alcibiade, Comédie.
L'Impromptu de Campagne, Comédie.
Le Mariage fait par Lettres-de-Changes, Comédie.

Tome troisieme.

La Magie de l'Amour, Comédie, par Autreau, suivie d'un Vaudeville gravé.
Les Faux Amis démasqués, Comédie, par Autreau.
Le Somnanbule, Comédie. (Anonyme.)
Le Cercle, ou La Soirée à la Mode, Comédie, par Poinsinet, suivie d'un Vaudeville gravé.

Tome quatrieme.

Le Menteur, Comédie, par P. Corneille.

Dom Sanche d'Aragon, Comédie-Héroïque, par P. Corneille.

Tome cinquieme.

ŒUVRES DE SCARON.

Vie de Scaron, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Jodelet, ou Le Maître Valet, Comédie.

D. Japhet d'Arménie, Comédie.

Tome sixieme.

ŒUVRES DE LA FONTAINE.

Vie de La Fontaine, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Le Florentin, Comédie.

La Coupe enchantée, Comédie.

Je vous prend sans verd, Comédie, suivie de Vaudevilles gravés.

ŒUVRES DE CHAMPMÊLÉ.

Vie de Champmêlé, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Les Grisettes, ou Crispin Chevalier, Comédie.

Tome septieme.

Le Baron d'Albikrac, Comédie, par T. Corneille.

Le Festin de Pierre, Comédie, par T. Corneille.

Tome huitieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE BOURSAULT.

Vie de Boursault, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Le Mercure Galant, ou La Comédie sans titre, Comédie.

Les Fables d'Ésope, ou Ésope à la Ville, Comédie.

Tome neuvieme.

Ésope à la Cour, Comédie-Héroïque, par Boursault.

Les Plaideurs, Comédie, par J. Racine.

Le Magnifique, Comédie, par Houdart de La Motte.

Tome dixieme.

La Coquette corrigée, Comédie, par de La Noue.

L'Obstiné, Comédie, par de La Noue.

L'École des Amans, Comédie, par Joly.

Tome onzieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE BRUEYS.

Vie de Brueys, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

L'Avocat Patelin, Comédie.

Le Muet, Comédie.

Tome douzieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE PALAPRAT.

Vie de Palaprat, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Le Ballet extravagant, Comédie.

Le Grondeur, Comédie.

CHEF-D'ŒUVRES DE BOINDIN.

Vie de Boindin, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Les trois Gascons, Comédie, suivie d'un Vaudeville gravé.

Le Port de Mer, Comédie, suivie d'un Vaudeville gravé.

Tome treizieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE MOLIERE.

Vie de Moliere, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

L'Étourdi, Comédie.

Le Dépit amoureux, Comédie.

Tome quatorzieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE MONTFLEURY.

Vie de Montfleury, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

La Femme Juge et Partie, Comédie.

L'École des Bourgeois, Comédie, par l'Abbé d'Allainval.

Tome quinzieme.

Les Précieuses ridicules, Comédie, par Moliere.

L'École des Maris, Comédie, par Moliere.

L'École des Femmes, Comédie, par Moliere.

Tome seizieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE GRESSET.

Vie de Gresset, précédée de son Portrait.

Sidney, Comédie.

Le Méchant, Comédie.

CHEF-D'ŒUVRE DE GUYOT DE MERVILLE.

Vie de Guyot de Merville, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Le Consentement forcé, Comédie.

Tome dix-septieme.

Le Tartuffe, ou L'Imposteur, Comédie, par Moliere.

Le Misantrope, Comédie, par Moliere.

Tome dix-huitieme.

L'Amour Médecin, Comédie, par Moliere.

Le Médecin malgré lui, Comédie, par Moliere.

Le Sicilien, ou l'Amour Peintre, Comédie, par Moliere.

L'Avare, Comédie, par Moliere.

Tome dix-neuvieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE PIRON.

Vie de Piron, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

La Métromanie, Comédie.

Tome vingtieme.

Amphitryon, Comédie, par Moliere.

George Dandin, Comédie, par Moliere.

M. de Pourceaugnac, Comédie, par Moliere.

Tome vingt-unieme.

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet, par Moliere.

Les Fourberies de Scapin, Comédie, par Moliere.

La Comtesse d'Escarbagnas, Comédie, par Moliere.

Tome vingt-deuxieme.

Les Femmes Savantes, Comédie, par Moliere.

Le Malade imaginaire, Comédie-Ballet, par Moliere.

Tome vingt-troisieme.

Les Mœurs du tems, Comédie, par Saurin.

L'Anglomane, Comédie, par Saurin.

CHEF-D'ŒUVRE DE LA CHAPELLE.

Vie de La Chapelle, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Les Carrosses d'Orléans, Comédie.

CHEF-D'ŒUVRES DE LAFONT.

Vie de Lafont, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Les trois Freres Rivaux, Comédie.

Le Naufrage, ou La Pompe funebre de Crispin, Comédie.

Quoique cette Piece ne soit pas encore imprimée, nous avons cru devoir lui assigner la place qu'elle doit occuper. Elle paroîtra dans le courant de l'année 1789.

Tome vingt-quatrieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE CAMPISTRON.

Vie de Campistron, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Le Jaloux désabusé, Comédie.

CHEF-D'ŒUVRE DE DU VAURE.

Notice sur Du Vaure.

Le Faux Savant, Comédie.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Tome premier.

Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, Pastorale, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Cadmus et Hermione, Tragédie-Lyrique, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Alceste, ou Le Triomphe d'Alcyde, Tragédie-Lyrique, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Thésée, Tragédie-Lyrique, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Tome second.

Atys, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Isis, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Proserpine, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Tome troisieme.

Le Triomphe de l'Amour, Ballet, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Persée, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Phaéton, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Amadis, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.

Tome

Tome quatrieme.

Roland, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.
Le Temple de la Paix, Ballet, par Quinault, suivi d'airs gravés.
Armide, Tragédie, par Quinault, suivie d'airs gravés.
Théonis, ou Le Toucher, Pastorale, par Poinsinet, suivie d'airs gravés.
Ernelinde, Tragédie, par Poinsinet, suivie d'airs gravés.

THÉATRE ITALIEN, COMÉDIES,

Tome premier.

CHEF-D'ŒUVRES DE LA DREVETIERE DE L'ISLE.

Vie de la Drevetiere de l'Isle, suivie du Catalogue de ses Pieces.
Arlequin Sauvage, Comédie, suivie d'un Vaudeville gravé.
Thimon le Misantrope, Comédie.
Le Faucon, ou Les Oies de Bocace, Comédie, suivie d'un Vaudeville gravé.

Tome second.

Danaüs, Tragi Comédie, par la Drevetiere de l'Isle, suivie d'un Vaudeville gravé.
Le Valet Auteur, Comédie, par la Drevetiere de l'Isle.

CHEF-D'ŒUVRES D'AUTREAU.

Vie d'Autreau, suivie du Catalogue de ses Pieces.
Le Port à l'Anglois, ou Les Nouvelles débarquées, Comédie, suivie d'airs gravés.

Tome troisieme.

L'Amante Romanesque, ou La Capricieuse, Comédie, par Autreau.

Les Amans ignorans, Comédie, par Autreau.

La Fille inquiette, ou Le Besoin d'aimer, Comédie, par Autreau.

Tome quatrieme.

Démocrite prétendu fou, Comédie, par Autreau.

ŒUVRES DE L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

Vie de l'Abbé d'Allainval, suivie du Catalogue de ses Pieces.

L'Embarras des Richesses, Comédie, suivie de Vaudevilles gravés.

ŒUVRES DE MADEMOISELLE MONICAULT.

Notice de la Vie de Mademoiselle Monicault.

Le Dédain affecté, Comédie.

Tome cinquieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE JOLY.

Vie de Joly, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

La Capricieuse, Comédie.

La Femme jalouse, Comédie.

Le Retour de Mars, Comédie, par de La Noue, suivie d'un air gravé.

Tome sixieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE BEAUCHAMPS.

Vie de Beauchamps, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Le Portrait, Comédie.
Les Effets du dépit, Comédie.
Les Amans réunis, Comédie.

CHEF-D'ŒUVRE DE CÉROU.

L'Amant Auteur et Valet, Comédie.

THÉATRE ITALIEN, COMÉDIES-LYRIQUES, OPERA-COMIQUES, &c.

Tome premier.

ŒUVRES DE POINSINET.

Vie de Poinsinet, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
Le Sorcier, Comédie-Lyrique, suivie d'airs gravés.
Tom-Jones, Comédie-Lyrique, suivie d'airs gravés.

ŒUVRES DE BAURANS.

Vie de Baurans.
La Servante Maîtresse, Comédie-Lyrique, suivie d'airs gravés.
Le Maître de Musique, Comédie-Lyrique, suivie d'airs gravés.

Tome second.

ŒUVRES DE VADÉ.

Vie de Vadé, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.
Le Poirier, Opera-Comique, suivi d'airs gravés.



Le Suffisant, Opera-Comique, suivi d'airs gravés.
Les Troqueurs, Intermede, suivi d'airs gravés.
Le Trompeur trompé, ou La Rencontre imprévue, Opera-Comique, suivi d'airs gravés.
Sancho-Pança dans son Isle, Opera-Bouffon, par Poinsinet, suivi d'airs gravés.

Tome troisieme.

Jérôme et Fanchonnette, Pastorale, par Vadé, suivie d'airs gravés.
Nicaise, Opera-Comique, par Vadé, suivi d'airs gravés
Les Raccoleurs, Opera-Comique, par Vadé, suivi d'airs gravés.
La Veuve indécise, Opera-Comique, par Vadé, suivi d'airs gravés.
La Canadienne, Comédie, par Vadé.

Tome quatrieme.

ŒUVRES DE D'HELLE.

Vie de d'Helle.
Jugement de Midas, Comédie, suivie d'airs gravés.
Les Fausses apparences, ou L'Amant jaloux, Comédie, suivie d'airs gravés.
Les Événemens imprévus, Comédie, suivie d'airs gravés.

PETITS THÉATRES.

Tome premier.

Tome second.

Tome troisieme.

Annette et Basile, Mélodrame-Comique, par M. Guillemain.

La Ruse d'amour, ou L'Epreuve, Comédie, par M. Maillé de Marencour, suivie d'airs gravés.

Pierre et Claude Bagnolet, Comédie, par M. de Ville.

Les Deux Freres, ou Les Vertus de l'enfance, Comédie. (Anonyme.)

Tome quatrieme.

Le Sculpteur, ou La Femme comme il y en a peu, Comédie, par Madame de Beaunoir.

Les Caprices de Proserpine, où Les Enfers à la moderne, Comédie, par M. Pujoulx.

La Solitude, Comédie, par M. Guillemain.

Le Pouvoir de la Nature, ou La suité de la Ruse d'amour, Comédie-Lyrique, par M. Maillé de Marencour.

L'Eleve de la Nature, Mélodrame, par M. Mayeur de Saint-Paul.

L'Orgueilleuse, Comédie, par M. Gabiot de Salins.

Tome cinquieme.

Guerre ouverte, ou Ruse contre Ruse, Comédie, par M. Dumaniant.

L'Heureux Dépit, Comédie-Lyrique, par M. Roquil Lieutaud.

L'Artiste infortuné, ou La Famille vertueuse, Comédie, par M. d'Estival de Braban.

Le Marchand d'Esprit et Marchand de Mémoire, Comédie, par M. Sedaine de Sarcy.

ESSAIS HISTORIQUES SUR L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE.

DE LA TRAGÉDIE.

Trois volumes.

ÉTRENNES DE POLYMNIE.

Années 1785, 1786, 1787, 1788, 1789, 5 vol.

FIN.





